

1166 58

VOSNJAK.

UN REMPART CONTRE  
L'ALLEMAGNE



ID = 45275665



Лука Ћеловић  
БЕОГРАД

Luka Celović  
BEOGRAD

UN REMPART

CONTRE

L'ALLEMAGNE

---

*Copyright by Marc Imhaus et René Chapelot 1918.*

---

## ERRATUM

Page 141 — ligne 7 en partant du bas,

*Au lieu de :*

« d'avoir rendu italiens toutes les villes,  
« tous les villages et même tous les districts  
« du pays... »

*Lire :*

« d'avoir rendu italiens des villes, des vil-  
« lages et même des districts entiers du  
« pays... »

1.6.6  
58

УНИВ. БИБЛИОТЕКА  
И. Бр. 45078

D<sup>r</sup> BOGUMIL VOSNJAK

2<sup>e</sup> Edition

LES SLAVES DU SUD ET L'AUTRICHE-HONGRIE

---

---

# Un Rempart

contre

# l'Allemagne



LES SLOVÈNES



---

---

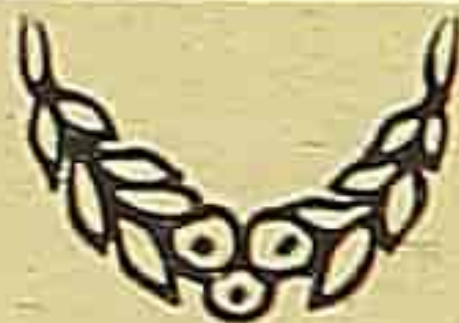
:: ADAPTÉ SUR L'ÉDITION ANGLAISE ::

:: :: PAR HENRI FROIDEVAUX :: :: ::

PRÉFACE DE GABRIEL LOUIS-JARAY

---

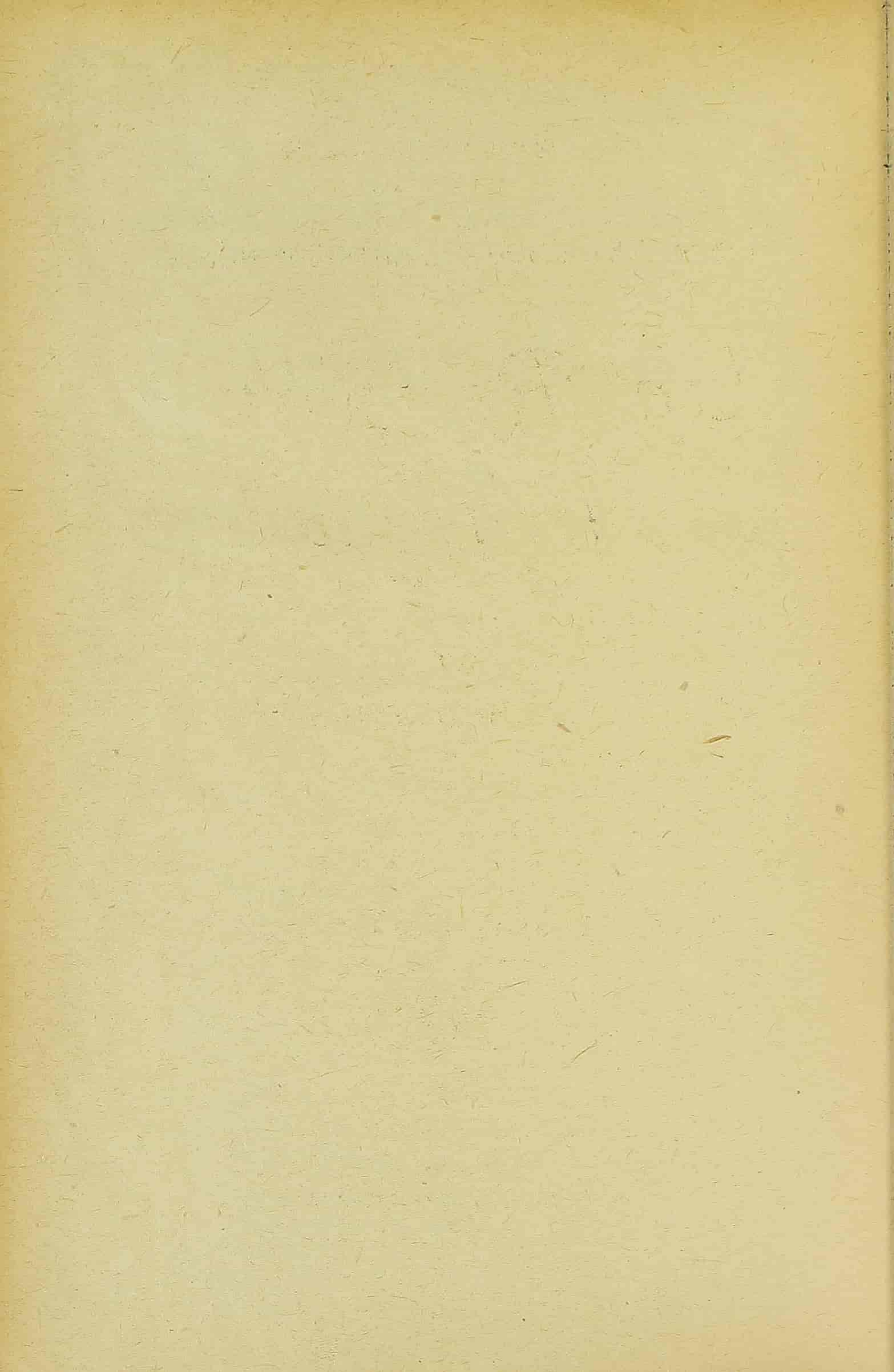
---



PARIS

LIBRAIRIE CHAPELOT

1918





## PRÉFACE

---

### Les Slaves du Sud et l'Autriche-Hongrie

*Dix ans avant la guerre, j'étais à Gorice l'hôte du D<sup>r</sup> Bogumil Vosnjak et de son vénéré père, un des doyens du monde dirigeant des Slovènes; le D<sup>r</sup> Vosnjak, qui devait faire des cours à l'Université de Zagreb, ne pensait qu'à l'étude et à la défense « culturelle », comme il disait, des Slaves d'Autriche; comme un grand nombre d'autres jeunes hommes que j'ai connus pendant mes voyages à travers l'Autriche-Hongrie, il n'avait comme dessein que le développement de sa nation dans une monarchie habsbourgeoise rendue hospitalière à toutes les nationalités.*

*Quand, par une aberration incroyable, l'Autriche-Hongrie se précipita dans la guerre, le D<sup>r</sup> Bogumil Vosnjak ne crut pouvoir servir la puissance qui voulait anéantir ses frères de race, les Serbes; avec un grand nombre d'autres Slaves illustres, il se condamna à un exil volontaire; les uns formèrent le Conseil de la nation tchèque sous la présidence du professeur Masaryk, les autres le Comité yougo-slave, sous la présidence du D<sup>r</sup> Trumbic. Cet exil lui valut la confiscation de tous ses biens, par ordonnance de la cour d'assises de Vienne du 12 février 1917. Aujourd'hui, il se consacre tout*

entier à la cause de son peuple et c'est ainsi qu'il fut amené, pour le faire mieux connaître à la France, à écrire ce livre que M. Henri Froidevaux a parfaitement traduit d'après le texte anglais.

L'esprit qui anime cet ouvrage, le D<sup>r</sup> Vosnjak le révèle en une phrase, qui est une des premières du volume : « Une jeune nation — la nôtre, celle des Slaves du sud de l'Autriche, — dont toute l'âme, dont l'existence entière ont été une protestation vivante contre le germanisme, pourrait-elle être exclue de cette Europe de l'avenir, meilleure et régénérée? » Ce problème était posé en Autriche depuis près d'un siècle, mais la guerre actuelle le transforme en un problème d'ordre diplomatique et international; jusqu'en 1914, il faisait partie de ces différends touchant à la structure et à la reconstitution intérieure de l'Autriche-Hongrie; le conflit présent le pousse en pleine lumière et le classe dans ceux que le futur congrès de la paix aura à résoudre. Nous voudrions en examiner les données et en montrer la portée pour l'équilibre européen.

\*  
\*\*

Le D<sup>r</sup> Vosnjak donne à son livre, comme sous-titre : « Un rempart contre l'Allemagne ». Y a-t-il dans cette affirmation quelque exagération qu'explique l'heure à laquelle l'ouvrage est écrit? Dans une récente communication à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Flach voulait bien rappeler les études descriptives qu'il y a quinze ans publiait l'auteur de ces lignes comme essai de prime jeunesse, et qu'il intitulait :

« *Autour de Trieste : Italiens, Slaves et Allemands* ». Sans l'ombre d'une polémique, les chefs de ces diverses nationalités confessaient alors en toute franchise leurs aspirations, leurs regrets et leurs espérances; cette lutte, née aux abords du XIX<sup>e</sup> siècle, s'affirme pendant la seconde moitié du siècle; le dualisme de 1867, pour en limiter les champs clos, ne fait que l'exaspérer et quand, aux premières années du XX<sup>e</sup> siècle, je parcourais les contrées des Slaves du sud de l'Autriche-Hongrie, il n'était pas besoin d'être un observateur expérimenté pour apercevoir que la bataille tendait vers son apogée. Quinze années, les guerres balkaniques, les dernières espérances de paix intérieure déçues, la grande guerre enfin ont rendu aiguë une crise naguère interne, aujourd'hui internationale.

On dit que l'archiduc François-Ferdinand et ses amis de la Cour du Belvédère songeaient à résoudre d'un coup le problème et à organiser une sorte de trialisme autrichien, dans lequel la Slavie du Sud, héritière de l'Illyrie, aurait été le troisième Etat, à côté de l'Autriche et de la Hongrie. Si cette pensée lui est venue, ou lui a été suggérée par sa femme, la comtesse Chotek, à quel conflit avec la Hongrie ne marchait-il pas? Et l'on peut douter que les aspirations conjointes de l'Allemagne et de la Hongrie lui aient laissé réaliser, s'il y a jamais sérieusement pensé, ce plan, cependant sauveur, pour la renaissance d'une Autriche-Hongrie fidèle à ce qu'elle a renié : sa mission pacifique et l'intérêt véritable de tous ses peuples.

Si l'on considère une carte des nations d'Autriche-Hongrie, on ne saurait manquer d'être frappé par ces

deux antennes que les Slaves jettent dans l'Europe centrale, loin de leur base massive, la Russie. Au nord, Polonais, puis Tchèques et Slovaques, que les Allemands n'ont pas réussi à séparer en Silésie, poussent jusqu'aux frontières de la Bavière la nationalité slave. Au sud, les formations émiettées des Slaves du Sud s'étendent des confins d'Andrinople et de Salonique jusqu'à l'Isonzo et à la terre italienne; entre ces deux branches, Roumains, Magyars et Austro-Allemands sont installés, et ces derniers ont réussi, à travers les âges, à anéantir l'antique chaîne de villes et de villages qui reliait, par la Styrie et la Basse Autriche, les Slaves du Nord et ceux du Sud.

Aujourd'hui, l'Allemand, comme du temps du Saint-Empire, est attiré vers les portes méditerranéennes; de même que l'empereur germanique descendait jadis dans les plaines vénitiennes et lombardes, de même l'empereur allemand veut se frayer la route vers le monde nouveau qui s'ouvre à Trieste. Chemin par où passent les produits, les hommes et les influences, Trieste est l'emporium central qu'il importe de tenir, comme vers la Méditerranée orientale et l'Asie proche, Salonique sur l'autre face des Balkans.

Entre l'Empire et la Méditerranée, deux remparts se dressent : l'un, fort comme une cognée, mais trop court; c'est la Bohême; le flot allemand bat tous ses murs et contourne la forteresse tchèque et slave vers l'ouest, comme une armée descendant vers le sud et masquant par une de ses ailes la place qui va être investie.

L'autre est continu, mais affaibli; s'appuyant à l'ouest

aux Alpes et à la frontière, à l'est à ses frères de Croatie, le rempart des « Slovènes », branche la plus occidentale des Slaves du Sud, est aujourd'hui l'objet d'une poussée formidable; on veut, sur ses débris, ouvrir la voie vers l'Adriatique.

Dans une lettre du 20 mars 1884, adressée au chef du parti national serbo-croate en Dalmatie, le célèbre évêque de Djakovo, Mgr Strossmayer, écrivait ces lignes d'une sûreté de vue remarquable : « Ces maîtres viennois ne travaillent que pour le roi de Prusse. De Maribor (Marburg) à la mer, Dieu a gardé et sauvé par miracle les Slaves pour barrer le chemin de Trieste et de l'Istrie au germanisme prussien, et les Viennois, en effaçant le slavisme et introduisant le germanisme, ouvriraient le chemin à ses pires ennemis ».

La guerre actuelle a des raisons profondes et diverses; mais l'une de ces raisons, et celle-là même qui fut la cause immédiate du conflit, est la volonté arrêtée des Austro-Allemands et des Magyars de briser le rempart que les nations sud-slaves, slovènes, croates et serbes dressaient entre la masse allemande et les mers du sud : l'Adriatique, d'une part, les Dardanelles et l'Égée, d'autre part. Une partie déjà considérable de ces peuples, cinq millions d'âmes environ, vivaient libres en Serbie et au Monténégro, et ce foyer d'indépendance agissait par sa vertu souveraine sur les huit millions de Slaves du Sud que dominait la double monarchie.

Le problème se posait en ces termes : Peut-on maintenir cette division du peuple yougo-slave en deux tronçons, l'un vivant de sa vie propre hors de l'Autriche, l'autre soumis aux lois de cette dernière? Si cette divi-

sion est rendue impossible, comment se fera la réunion, sera-ce dans le sein de la monarchie danubienne ou hors de celle-ci? Des problèmes analogues se posaient en Autriche-Hongrie à l'égard notamment des Roumains de Transylvanie et de Bukovine, et des Polonais de Galicie; mais en ce qui concerne ces derniers, l'entente des trois empires empêchait toute crainte. Il est par contre très remarquable de noter que pendant un temps la même politique fut suivie par l'Autriche à l'égard des Roumains et des Slaves du Sud : pour affaiblir le danger créé par la formation d'un Etat libre hors de ses frontières, l'Autriche prit une sorte d'hypothèque sur cet Etat, en imposant à son roi une alliance, forme déguisée de sujétion : jusqu'à la guerre, le roi Charles de Roumanie servit cette politique; par contre, depuis le départ du roi Milan de Serbie, les Serbes n'eurent qu'une pensée : s'affranchir du joug odieux du voisin tyrannique; le remplacement de la dynastie des Obrenovitch par celle des Karageorgevitch eut certainement cette signification. De ce jour, un duel inégal commençait entre le petit royaume serbe, souverain de droit et de fait, et la grande monarchie, qui voyait en lui à la fois l'Etat qui lui barrait la route de la mer Egée, et surtout le foyer d'attraction des Slaves du Sud, agent de dislocation de l'empire par sa seule existence indépendante.

\*  
\* \*

Avant la guerre, une maxime politique avait en quelque sorte force de loi en France : « Si l'Autriche n'exis-

tait pas, il faudrait l'inventer »; les hommes d'Etat et les écrivains voyaient généralement dans l'Autriche-Hongrie la forme de groupement la meilleure pour unir cette mosaïque extraordinaire de peuples que les migrations de l'histoire ont déposés, comme les alluvions d'un fleuve, dans la plaine danubienne et dans les vallées des Alpes, des monts de Bohême et des Carpathes. Depuis la guerre, la maxime inverse a cours et la destruction de l'Autriche paraît aujourd'hui à ces mêmes auteurs aussi nécessaire que naguère son maintien.

Cette volte-face est explicable, si l'on veut bien se reporter aux raisons profondes qui motivaient les préférences françaises d'antan. Les hommes d'Etat et les publicistes français pensaient qu'un démembrement de l'Autriche-Hongrie ne s'opérerait qu'au prix d'une guerre européenne; les résultats de cette aventure pouvaient être de fortifier et d'agrandir l'Allemagne, de lui soumettre des populations qui, même de langue allemande, étaient profondément différentes des Prussiens par la culture, la civilisation et le goût. C'était, d'autre part, se lancer dans l'inconnu, et quel inconnu! sans doute accroître le territoire des voisins puissants de l'Autriche et par suite travailler au déséquilibre de l'Europe. L'équilibre de l'Europe paraissait non sans raison exiger le maintien d'un Etat millénaire, et l'on espérait que ses souverains comprendraient leurs véritables intérêts; ceux-ci ne pouvaient être servis que par une politique intérieure tolérante et paternelle pour toutes les nationalités, par une politique extérieure pacifique et adonnée au seul développement économique. Comment, en effet, ne pas voir qu'une Autriche-Hongrie belli-

queuse se suicidait par cela même : de quelque côté qu'elle tournât ses armes, c'était pour atteindre un peuple frère d'une de ses nationalités. Et une Autriche-Hongrie qui ne respecterait pas les droits essentiels de chacun de ses peuples, se condamnerait à des luttes intérieures sans solution, car au xx<sup>e</sup> siècle on ne saurait exterminer un peuple, ni arracher de son âme le sentiment national qui y est enraciné. Par suite, qui aurait pu croire à cet excès d'aveuglement : lancer l'empire dans la lutte contre les Slaves, alors que plus de la moitié de la population est slave; se vouer à la haine de ses propres sujets, et même d'une victoire faire naître de terribles difficultés intérieures, qu'un gouvernement prévoyant ne peut pas ne pas appréhender. Les Français, pacifiques et désireux de maintenir l'équilibre européen, se devaient donc à eux-mêmes de souhaiter la vitalité d'une Autriche-Hongrie dont la mission semblait se résumer en deux formules : l'équilibre à l'intérieur entre ses nationalités, l'équilibre en Europe pour éviter une guerre fratricide aux répercussions dans tous les cas fatales.

Hélas ! la folie et l'inconscience des individus au pouvoir a été plus forte que la raison et que l'intérêt de l'Etat, et des gouvernants faibles et bornés ont jeté leur monarchie et l'Europe en holocauste au génie de la destruction, pour les ambitions d'un allié sûr de lui-même et du destin.

\*  
\* \*

Si le résultat de cette aventure est la libération et l'unité des Slaves du Sud, de quels sacrifices ne l'auront-



ils pas payé et est-il aucun d'eux qui ait pu désirer l'obtenir à ce prix? Mais, en tout cas, il semble bien que le sentiment national les Slaves du Sud de l'Autriche est désormais fixé et que la majorité de la population ait opté; la politique aveugle de la double monarchie a eu ce résultat : faire de ses plus fidèles sujets, des Croates qui jadis ont suivi Vienne contre les Magyars révoltés, et des Slovènes qui presque seuls en Autriche étaient étrangers à tout irrédentisme, une nation qui aspire à secouer un joug intolérable et à se délivrer du maître qui l'oblige à se battre contre ses frères de race.

Cette évolution de l'opinion publique chez les Slaves du sud de l'Autriche mérite qu'on s'y arrête; c'est une des plus importantes données du problème qui se pose.

Le livre du D<sup>r</sup> Vosnjak met parfaitement en lumière les sentiments des Slovènes : ce petit peuple de 1 million 500.000 âmes environ est un remarquable exemple de vitalité nationale; depuis le temps de Charlemagne, il a vécu sous une domination étrangère; son territoire, qui s'étendait jadis des Alpes au Danube et de l'Isonzo à la Bavière, a été réduit, sous la pression des Allemands et des Magyars, à la partie sud de la Carinthie et de la Styrie, à la Carniole et aux provinces littorales dont il occupe le nord; mais les terres qui sont restées les siennes sont toujours situées sur la grande route entre le nord et le sud de l'Europe, au point de contact de trois grandes civilisations : la slave, l'allemande et l'italienne; les Romains, les Goths, les Byzantins, les Slaves, les Allemands ont lutté pour la possession de ce lambeau de territoire, jusqu'au jour où le Habsbourg le comprit dans son domaine, fait de pièces et de mor-

ceaux, et établit son empire à la croisée des chemins et des civilisations de l'est et de l'ouest, du monde germanique et du monde méditerranéen.

Dans de telles conditions, une race ne peut subsister que si elle s'attache à la terre; effectivement, les Slovènes sont des paysans vigoureux, sans grande tradition intellectuelle, mais sains, désireux de s'instruire et forts de leur unité sociale; l'aristocratie slovène a depuis longtemps disparu ou a été absorbée; les nobles slovènes qui gouvernaient les petites principautés slaves au temps de la conquête allemande, furent les premiers à désertir la cause nationale et ils furent lentement absorbés par la noblesse allemande au cours du moyen-âge, pour garder leurs privilèges; les Slovènes devinrent alors les serfs de colons et de nobles allemands; cet esclavage social et économique, entrecoupé par la révolte des pays croates et slovènes au temps de la Réforme, ne cessa qu'avec la Révolution française et les gigantesques guerres de libération qui en furent la conséquence; après Joseph II, l'œuvre allemande semblait consacrée; par un miracle de renaissance, le sentiment national slave se réveilla au souffle des idées nouvelles, pour préparer la régénération des Slovènes; mais cette régénération comme celle des autres Slaves du Sud, fut singulièrement hâtée par les quatre années d' domination française, de 1809 à 1813, et par la création, selon une conception de génie de Napoléon, des « provinces illyriennes », première ébauche d'un Etat slave du Sud avec capitale à Ljubljana (Laybach). Les sept provinces du nouveau « territoire illyrien », placé sous l'autorité de Marmont, devaient, l'expression est de

*l'époque, « faciliter à la France la pénétration vers l'Orient »; pour garder cette route des Balkans vers l'Occident, Napoléon résolut de s'appuyer sur le peuple slave et il fit décréter l'abolition du régime féodal et l'établissement de l'égalité sociale; du coup, la noblesse allemande vit tomber à ses pieds, comme des armes brisées, son influence sociale et son prestige seigneurial. La langue slovène fut remise en honneur et une Académie slovène, ou école supérieure, fondée dans la capitale.*

*Le D<sup>r</sup> Vosnjak rapporte un joli conte populaire, qui montre l'influence que cette courte domination française exerça en Illyrie : « Au temps des Français on payait peu d'impôts; les juges étaient sévères, mais justes; l'argent était aussi abondant que le foin; il n'y avait pas de misère et le vol était inconnu; les grands seigneurs devaient être bienveillants; nous étions bien et humainement traités. On vivait sans souci et nous étions heureux et bons, meilleurs que dans les temps plus anciens. Mais des temps si doux ne sont pas faits pour que les mortels puissent en jouir à jamais. »*

*Ce nouveau régime politique fut accompagné d'un mouvement intellectuel très actif, en relation avec celui des savants français contemporains et dont la personnalité la plus considérable fut un prêtre d'esprit libéral et national, Vodnik, le premier journaliste slovène, qui organisa l'instruction publique dans les provinces illyriennes et dont le poème, célébrant l'« Illyrie ressuscitée », est « le chant de la résurrection slovène et en même temps une glorification de l'empire français ».*

Vodnik, Gaj et les adeptes du mouvement intellectuel de l' « illyrisme », puis Presern, exercèrent sur l'intelligence slovène la plus profonde influence; leur esprit vit dans la grande institution nationale des Slaves du sud de l'Autriche, la « Slovenska Matice », l'association scientifique et littéraire des Slovènes, dissoute depuis la guerre; par elle, un état d'âme commun groupe cette classe moyenne qui commence à se former depuis cinquante ans, mais qui est restée très près du paysan.

Cette nation apparaît aujourd'hui comme une démocratie naturelle dont les chefs sont des avocats, des professeurs, des prêtres, des instituteurs et autres citoyens « ayant étudié ». le plus souvent fils ou petit-fils de cultivateurs, que les dons naturels ont poussé vers une voie nouvelle. Cette structure démocratique est un des traits saillants de la nation slovène et d'ailleurs, l'esprit qui l'anime paraît dater de très loin dans l'histoire, puisqu'une des plus vieilles traditions locales en est véritablement le symbole : l'installation et l'hommage des Zupans ou ducs nationaux donnait lieu à une cérémonie tout imprégnée de l'idée de souveraineté naturelle du peuple paysan. Au jour dit, c'était à un paysan de naissance libre que revenait jadis le droit de s'asseoir sur la pierre des ducs et de recevoir le duc suivi de sa cour; celui-ci devait être dépouillé de ses vêtements seigneuriaux et, vêtu comme un simple paysan, tenant d'une main un bâton, de l'autre conduisant une jument et un bœuf, il se présentait devant le paysan assis sur la chaise ducal; alors s'engageait le dialogue rituel suivant : Le paysan : « Qui s'approche

de moi? » — Le peuple : « C'est le seigneur du pays ». — Le paysan : « Est-il un juge équitable? La prospérité du peuple lui est-elle chère? Est-il un homme libre? Est-ce un protecteur de la foi? » A chaque question le peuple devait répondre affirmativement. Le paysan touchait alors de sa main le visage du prince, prenait la corde qui attachait le bœuf et la jument, et se retirait; le duc prenait alors place sur la pierre ducale et l'intro-nisation était accomplie. Cette tradition populaire révèle le sentiment profond qui de tout temps a animé la nation slovène et fait en quelque sorte l'unité de son histoire.

Cette histoire peut se résumer en trois phases : du moyen-âge à la Révolution, revendications sociales du pays slovène contre le seigneur féodal allemand ou germanisé; depuis la Révolution jusqu'en 1870, renaissance du nationalisme slovène et assoupissement des luttes allant jusqu'aux effusions fraternelles de 1848 entre Allemands et Slaves dans les villes de Styrie; depuis 1870, développement des luttes nationales sous l'impulsion de la propagande allemande et du nouvel esprit de domination du germanisme qui se heurte à une résistance chaque jour plus consciente et mieux organisée des Slaves du Sud.

Il semble bien que l'aboutissement de cette histoire soit l'adhésion de la nation entière à l'idée de l'unité nationale sud-slave. Cette dernière étape est très récente et demande à être expliquée.

\*  
\* \*

A l'est des territoires slovènes, la Croatie forme un Etat rattaché à la Hongrie, dans lequel vit un peu moins de deux millions et demi de Croates; un nombre plus considérable demeure émiétté sous des dominations diverses, dans le sud de la Hongrie, en Istrie et Dalmatie, en Bosnie-Herzégovine. La Croatie fut longtemps la terre d'élection des Slaves du Sud; ils jouissaient dans cet Etat de leur autonomie; ils y possédaient des traditions politiques, sociales et intellectuelles; une aristocratie et une classe moyenne y prospéraient; Vienne cherchait auprès d'eux un appui et l'on sait que les Croates sont accourus au secours des Habsbourg contre les Magyars révoltés.

Mais tout changea pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les réformes agraires de 1848 ruinèrent l'aristocratie croate; une démocratie rurale s'établit sur les ruines de l'ancien état social et assimila les conditions sociales de la Croatie à celles des deux autres groupes sud-slaves : Serbes à l'est, Slovènes à l'ouest. Les facteurs dominants de l'ancienne vie politique croate, dénommés les unionistes, furent par suite remplacés par les représentants de la démocratie croate et, dès lors, un véritable fossé fut creusé à cet égard entre la Croatie paysanne et la Hongrie, où les anciens seigneurs ont conservé le pouvoir réel.

En même temps, grandissait le sentiment de l'unité morale de la nation sud-slave; le ferment déposé par le mouvement de l'illyrisme, que la noblesse croate combattait, porta ses fruits : les uns, comme Karadjic,

en 1849, soutenaient que tous les Slaves du Sud étaient Serbes ; d'autres, comme Anté Starcevic, que tous étaient Croates ; mais lentement, le sentiment de la communauté pénétrait tous les esprits : le grand évêque Strossmayer fut le propagateur éloquent de l'idée et laissa derrière lui sa fondation illustre, la plus importante institution scientifique des Sud-Slaves de la monarchie : l'Académie des sciences et des beaux-arts de Zagreb (Agram), où Slovènes et Croates voisinaient ; cette Académie et l'Université de Zagreb, où des Slovènes enseignaient, devinrent les plus puissants instruments de l'idée nouvelle, qui se propageait lentement. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine montra qu'elle avait triomphé dans tous les esprits. Au cœur des territoires slovènes, en Carniole, tous les partis politiques slovènes de la Diète, sans exception, se prononcèrent pour la réunion avec la Croatie. En Croatie, le nouveau parti au pouvoir affirmait, dans le premier article de son programme, l'unité morale de la nation sud-slave et il prenait un nom significatif, celui de « coalition serbo-croate ». On peut affirmer qu'à la veille des guerres balkaniques, la grande majorité des Slaves de l'Autriche était imbue du sentiment de l'unité morale des trois groupes de leur nation : slovènes, croates et serbes ; au Congrès de Prague, en 1908, ils formèrent un groupe uni sous le nom de « Yougo-Slaves », à côté des autres groupes slaves : russes, polonais, tchèques, bulgares. Les seuls opposants étaient des fractions catholiques groupées autour de chefs politiques ou religieux : le D<sup>r</sup> Sustersic chez les Slovènes, le D<sup>r</sup> Frank chez les Croates, l'évêque Stadler

chez les Bosniaques. Mais cette unité nationale, les Slaves du sud de l'Autriche n'entendaient pas la réaliser par la destruction de la monarchie et par l'union avec la Serbie : ils désiraient, dans l'immense majorité, rester loyalistes, mais prétendaient, d'une part, recouvrer leur autonomie et constituer leur unité dans le sein de la monarchie; d'autre part, développer leurs relations intellectuelles avec la Serbie, comme fils de la même famille et de la même civilisation. Un gouvernement sage et avisé se serait facilement assuré en eux des fils fidèles et des soutiens précieux.

\*  
\* \*

Mais voici les guerres balkaniques qui éclatent, la monarchie austro-hongroise qui, par tous les moyens, montre son hostilité à la Serbie, les procès de haute trahison de Zagreb et les faux Friedjung. La tourmente intérieure et extérieure balaie les doutes, donne une impétuosité nouvelle au sentiment de la communauté de vie nationale et fait battre les âmes à l'unisson du même danger; le vieux fonds de la race monte à la surface et le sentiment de l'unité se montre fort comme une force de la nature; les victoires serbes produisent sur la masse des Sud-Slaves de l'Autriche l'impression la plus profonde, c'est la voix du sang et l'appel de la race qui se font entendre.

Alors éclate la grande guerre, et sous quelle influence? sous celle de Berlin, sans doute, mais en Autriche-Hongrie sous celle des Magyars qui, persuadés que la monarchie devrait accorder aux Slaves du Sud leur auto-



nomie, pensent qu'une guerre victorieuse contre l'un de ces groupes, la Serbie, était le seul moyen d'écraser la force qui grandit. Comme au temps de Bismarck et d'Andrassy, Berlin et Budapest s'entendent et le Magyar court à la guerre avec l'enthousiasme que l'on se rappelle, car il voit en elle la délivrance du danger qu'il redoute pour son hégémonie.

C'est dès lors la Terreur instaurée dans le sud de l'Autriche-Hongrie; tous les Slovènes et les Croates connus comme des propagandistes de l'idée d'unité des Slaves du Sud sont arrêtés et emprisonnés, des milliers condamnés, beaucoup tués; les meilleurs citoyens doivent fuir, les autres sont sous l'œil de la police; c'est toute une nation qui devient suspecte.

Dans une province, comme en Dalmatie, des quatre partis politiques, tous ont vu leurs chefs arrêtés ou internés par autorité de police : le D<sup>r</sup> Smodlaka, chef du parti démocratique croate; les députés Prodan et Drinkovic, chefs du parti croate du droit; les députés Baljak et Vukotic, chefs du parti serbe. Le chef du quatrième parti, le D<sup>r</sup> Trumbic, a dû fuir à Londres, tandis que les députés Cingrija et Tresić-Pavičić étaient incarcérés.

Plus que jamais, le mot classique est appliqué : gardez vos hordes, nous nous chargeons des nôtres; le comte Karolyi, dans une interview accordée au journal socialiste de Budapest, la « Nepszava » du 6 mars 1917 déclare sans ambage : « C'est le compromis de 1867, d'après lequel les Allemands doivent régner en Autriche, les Hongrois en Hongrie ». Pour la première fois depuis 1867, la langue allemande est déclarée officielle

en Autriche, le Reichsgericht ou tribunal suprême de l'empire venant de décider que les citoyens non allemands n'ont pas le droit de s'adresser aux autorités centrales dans leur langue maternelle, la langue allemande étant notoirement la seule langue officielle. Pour symboliser l'état de choses nouveau, l'empereur supprime l'ancienne désignation officielle à tendance fédérale pour désigner la Cisleithanie : « pays représentés au Reichsrath » et la remplace par l'appellation à tendance centraliste : « Autriche ». Le chef du parti national croate de Dalmatie, le D<sup>r</sup> Ante Trumbic, aujourd'hui président du Comité yougo-slave de Londres, déclarait, aux applaudissements de la Diète dalmate, le 7 novembre 1903, au moment où la Croatie était agitée par un mouvement national tendant à la délivrer du gouvernement du comte Khuen Hedervary : « Au lieu d'être une maison de liberté des peuples et d'aider à leur développement et à leur progrès, l'Autriche-Hongrie n'est qu'un marché d'esclaves ». La phrase est hélas ! vraie aujourd'hui. Mais les Sud-Slaves en ont tiré la conséquence que dans ce même discours le D<sup>r</sup> Trumbic exprimait ainsi : « Si nous étions obligés de dire : dans cette monarchie il n'y a pas de justice pour le peuple croate, nous ajouterions immédiatement : ce peuple a existé avant la monarchie, il existera après elle ».

La Terreur a engendré la haine. Les plus notables citoyens sud-slaves d'Autriche-Hongrie ont formé le Comité yougo-slave de Londres, reconnu par toutes les organisations yougo-slaves du monde ; son programme est d'une netteté absolue : « Les Serbes, les Croates et les Slovènes, unis par le sang, la langue, les

traditions, les conditions économiques et politiques, et les aspirations nationales, ne forment qu'une seule et même nation. Tous les Yougo-Slaves d'Autriche-Hongrie réclament l'application intégrale à leur profit du principe des nationalités, afin qu'ils puissent former avec la Serbie et la Crna Gora (Monténégro) un Etat unique et indépendant, comprenant tous les territoires qu'ils habitent depuis des temps immémoriaux ». Les chefs qui ont signé cette déclaration sont tous des hommes représentatifs, que j'ai jadis vus en Autriche et en Hongrie au premier plan de la vie politique : c'est pour la Dalmatie, Trumbic, chef du parti national, Micic et De Giulli, de Raguse, Gazzari, de Sebenico; pour l'Istrie, Trinajstic; pour Trieste, Gregorin, le chef, avec Rybar, des Slovènes de cette ville; pour Gorice, Vosnjak; pour la Carniole, Zupanic; pour la Croatie, Hinkovic, Marjanovic, Potocnjak, Banjanin; pour la Bosnie-Herzégovine, Stojanovic, Vasiljevic, Srskic (1).

L'Autriche était restée jusqu'à la fin de mai 1917 sans Parlement; lorsqu'il fut convoqué, les députés tchèques et yougo-slaves de la Cisleithanie se réunirent dans leurs deux clubs et décidèrent, d'accord et à l'unanimité, de lire, au nom de leurs nations, les deux déclarations suivantes, dont l'intérêt historique est considérable :

#### DÉCLARATION TCHÈQUE

« Les représentants du peuple tchèque, en entrant

---

(1) Le Gouvernement autrichien a trouvé, en 1917, pour lui signer une déclaration de fidélité au nom des Slaves du Sud, les présidents du Conseil provincial, nommés par l'empereur, le Dr Ivan Sustersic, pour la Carniole; le Dr Ivcevic, pour la Dalmatie.

au Parlement en ce moment historique de la guerre mondiale, eu égard au mouvement, devenu du domaine public, qui tend à écarter la domination d'un peuple par un autre, font la déclaration suivante :

« La délégation du peuple tchèque est pénétrée de la conviction que la forme dualiste actuelle, au détriment flagrant des intérêts communs, a créé des peuples dominateurs et des peuples opprimés. En conséquence il est devenu indispensable que la monarchie Habsbourg-Lorraine se transforme en un Etat fédéré, composé d'Etats nationaux libres et égaux en droits, dans le but de supprimer à l'avenir tous les privilèges nationaux et d'assurer le parfait développement de chaque peuple particulier, au profit de toute la monarchie et de la dynastie. En nous basant donc en ce moment historique sur le droit naturel des peuples de disposer d'eux-mêmes et de se développer librement, droit renforcé chez nous et formellement reconnu par des actes d'Etat historiques indiscutables, nous, en tête de notre peuple, nous chercherons la fusion de toutes les parties du peuple tchéco-slovaque en un Etat démocratique, en tenant compte aussi de la famille tchéco-slovène qui vit dans les frontières historiques de notre patrie tchèque en rapport avec nous. »

#### DÉCLARATION YOUGO-SLAVE

« Les députés soussignés, réunis en club yougo-slave, déclarent, en se basant sur le principe des nationalités et sur les droits de l'Etat croate, demander que toutes les contrées de la monarchie sur lesquelles vivent les

*Slovènes, les Croates et les Serbes soient réunies en un organisme d'Etat indépendant et démocratique, libre de la domination de toute nation étrangère et placé sous le sceptre de la dynastie Habsbourg-Lorraine; ils déclarent qu'ils mettront toutes leurs forces à la réalisation de cette demande de leur nation unique. Les soussignés prendront part aux travaux parlementaires après avoir fait ces réserves. »*

*Que le lecteur veuille bien lire attentivement ces lignes; qu'il pense qu'un procès en haute trahison avec la mort comme sanction est le prix d'une parole excessive et qu'il réfléchisse à ce que doit être l'opinion publique de ces nationalités pour que leurs représentants au Reichsrath de Vienne se soient unanimement groupés pour signer ces déclarations des droits de leur peuple.*

*Et quoi de plus remarquable aussi que ces débats du Parlement croate de mars 1917, en pleine guerre, sous la surveillance de la police, avec la menace d'un procès de haute trahison, à l'ombre des seize condamnés à mort de Banjaluka. J'en ai parcouru le compte rendu extrait de ce que la censure a laissé imprimer dans les journaux croates des 1<sup>er</sup>, 2, 5, 6, 7 et 8 mars; tous les groupes tiennent à exprimer leurs sentiments, et quels sentiments! quelle colère contenue, quelle âpreté rentrée! Pour qu'une Chambre soit unanime dans sa réprobation et qu'un Gouvernement en guerre ne trouve pas un seul parti qui lui accorde même sous réserve une affirmation de confiance, à quel degré d'hostilité doit être arrivée la nation croate (1). De la*

---

(1) Le Sabor, ou Chambre de Croatie, compte quatre partis : celui de

tribune ne sont tombées que des déclarations de solidarité slave; le rapporteur de l'adresse, au nom de la majorité, déclare comme conclusion de son discours : « Il faut forcer la monarchie de nous unir »; un député s'écrie : « Il n'y a pas de salut sans calvaire! » et cet autre ne craint pas de préciser : « La monarchie aurait dû être comme la Suisse, une mère pour tous ses peuples, et non pas une marâtre. Néanmoins, la direction de la monarchie est confiée aux Allemands et aux Magyars, ce qui a pour conséquence que nous baignons aujourd'hui dans notre propre sang.... Deux unions de deux nations se sont déjà formées sans la monarchie et contre elle; l'union allemande et l'union italienne; que la monarchie prenne garde qu'un troisième peuple n'arrive encore à une union contre la monarchie et sans elle ». Et Stephen Radic, le chef paysan, d'affirmer : « La question nationale sera résolue par les facteurs internationaux, si la monarchie ne la résolvait pas avant »; puis il ose ajouter : « Nous combattons sur les fronts côte à côte avec les Magyars, mais nous ne sommes par leurs amis. Nous sommes pour l'Europe et pour Wilson.... La Croatie sera unie et elle voguera sur la grande mer slave ».

La guerre fratricide, la persécution, la volonté de domination longtemps contenue, aujourd'hui s'affir-

---

la majorité (Coalition serbo-croate, avec 54 députés) s'inspire de l'idée de l'unité des Serbo-Croates, mais admet le compromis magyaro-croate; ceux de l'opposition : le parti de Startchevitch (11 députés), parti libéral, s'inspire de la même idée, mais s'appuyant sur le droit d'État de la Croatie ne veut pas reconnaître le compromis; le parti de droite du Dr Frank (9 députés), catholique et à tendance austrophile avant la guerre, n'est pas partisan de l'unité croate-serbe, mais ne veut pas reconnaître le compromis; le parti agraire de Stephen Radic (3 député), est libéral et slave.

mant par la force, des Allemands et des Magyars, les souffrances endurées pour une cause répudiée, le sentiment slave grandissant, tout conspire à incruster dans l'âme populaire, chez les Slaves du Sud, un mécontentement profond, une désaffection grandissante, dont ces faits, ces paroles, sont des échos certainement adoucis. Il y a divorce entre le sentiment public des Slaves du Sud et la politique de la double monarchie. Ce divorce conduira-t-il à la séparation définitive des Slaves du Sud de la monarchie et à leur union avec la Serbie? C'est ce que la suite des événements montrera.

\*  
\*\*

On ne saurait oublier dans l'étude de ce problème un facteur particulièrement important. Il serait aveugle, en effet, de nier qu'une des questions les plus délicates qui se posent aux Etats de l'Entente est celle des rapports italo-slaves. Elle l'est dans la forme et dans le fond; dans la forme, car des traités secrets ont été passés analogues à celui qui abandonna les Dardanelles à la Russie; dans le fond, car les prétentions des Slaves du Sud et des Italiens ne seront pas sans peine conciliables.

On comprendra qu'un Français, écrivant à l'heure présente, conserve, quelles que soient ses sympathies et ses vues personnelles, une extrême prudence dans un problème aussi épineux. Pour ne rien dire qui n'ait déjà été publié depuis la guerre, nous indiquerons d'un mot les points de vue en présence : l'Italie veut s'assurer l'hégémonie dans l'Adriatique et, par des procédés

divers — annexion ou protectorat — posséder la presque totalité des côtes, au nord de l'isthme que commande Brindisi et Vallona; cette vue d'avenir la conduit à considérer avec une certaine défiance tout ce qui peut fortifier la puissance soit de la Grèce au sud, soit de la Serbie au nord. En ce qui concerne ces derniers, le duc G. A. Colonna di Cesaro, député, président de la « Dalmatie italienne », a exposé, dans la « Revue » du 15 mars 1917, les bases sur lesquelles il entend asseoir « une entente amicale italo-serbe » : L'Italie, dit-il, doit annexer non seulement Görz et Gradisca, le Trentin, Trieste, mais encore l'Istrie et la Dalmatie; il assure que l'Italie verrait avec joie s'établir une nation croate vraiment indépendante, entendez indépendante de l'Autriche et de la Serbie; « que si, ajoute-t-il, avec le temps, les rapports de voisinage et les sentiments d'affinité devaient amener par la suite une entente et une fusion des peuples croate et serbe, cette fusion, cette union se ferait sous les meilleurs auspices, parce que ce serait une fusion naturelle... ». Ainsi serait remise à une période ultérieure de l'histoire la création de l'unité des Slaves du Sud.

Slaves du Sud et Serbes ont un point de vue fort différent et réclament l'unité de la nation sud-slave, avec comme débouché naturel vers l'Adriatique la côte depuis Trieste jusqu'à Scutari; ils font valoir que la Dalmatie est tout entière slave, que l'Istrie et Fiume le sont en majorité, que toute la campagne autour de Trieste l'est de même; seule, la ville de Trieste compte une majorité italienne; mais, ajoutent-ils, couper Trieste de son hinterland, c'est décréter sa mort.



*Il ne nous appartient pas de trancher un pareil problème; il semble seulement qu'on pourrait essayer, le cas échéant, d'amener une transaction nécessaire, en respectant les trois idées suivantes : il faut reconnaître comme un fait l'influence prépondérante de l'Italie dans l'Adriatique, et cette influence lui sera assurée parce qu'elle en tient les clefs, en possédant les côtes italiennes et Vallona; par là, elle tient cette mer à sa discrétion; le protectorat sur l'Albanie et des mesures appropriées en ce qui concerne les bouches du Cattaro y ajouteront les assurances nécessaires.*

*En second lieu, la paix dans ces régions ne sera maintenue qu'en respectant les vœux des populations; il ne saurait s'agir ni d'imposer une unité slave du Sud, si Slovènes, Croates et Serbes ne sont pas tous d'accord pour le vouloir, ni d'empêcher cette formation si tous affirment leur préférence. D'autre part, quel ne serait pas le danger que d'annexer à l'un ou à l'autre des Etats futurs des masses de population étrangères et hostiles; le mélange des races conduit inéluctablement à placer des groupements minimes sous des souverainetés d'autre race; mais décréter des annexions en masses comme dans un nouveau Congrès de Vienne, ce serait recréer des Alsace-Lorraine, des Pologne et des Duchés, pour l'embrasement futur de l'Europe.*

*En troisième lieu, l'Italie devrait recevoir des garanties d'ordre pratique pour le maintien de sa domination sur les terres italiennes et la meilleure serait la remise entre ses mains des passages qui conduisent du Trentin et de la Vénétie vers l'Europe centrale, notamment dans la direction d'Innsbruck et de Franzens-*

*feste, ainsi que des débouchés au sortir de ces passages. Par contre, les Slaves du Sud ne sauraient être privés d'un large accès à l'Adriatique, pour que soient assurés à leur vie économique nationale la sûreté et le développement indispensables; on ne peut priver d'air un corps sans le condamner à dépérir. Cet aperçu ne dissimule pas qu'il y a lieu de s'attendre à des difficultés pour concilier des points de vue très différents; mais on ne doit point abandonner l'espoir de trouver un équilibre satisfaisant et des solutions équitables.*

*Soyons en tous cas assurés que les Sud-Slaves, qui ont tenu une si notable place à l'origine de la grande guerre, n'en occuperont pas une moindre à sa conclusion : si la crainte de leur unité nationale a été, en Autriche, et sous l'impulsion des Magyars, la cause principale de la guerre, la future conférence de la paix aura à résoudre les problèmes que créent les aspirations des Slaves du Sud à l'indépendance et à l'union.*

GABRIEL LOUIS-JARAY.

---

Лука Ћеловић  
БЕОГРАД

Luka Čelović  
BEOGRAD  
INTRODUCTION

---

Une des principales causes de la guerre mondiale a été la détermination de l'Allemagne d'écraser les Slaves du Sud dans l'intérêt du pangermanisme. A ce point de vue, le cataclysme de 1914 a été simplement une crise dans la lutte longue et opiniâtre engagée depuis des siècles entre les Allemands et les Slaves du Sud, que l'opinion publique européenne ignorait si étrangement.

Dans cette lutte, les Serbes et les Croates furent plus heureusement placés que leurs frères les Slovènes; étant les plus occidentaux des Slaves du Sud, ceux-ci durent supporter le choc des attaques allemandes. Dès le début du moyen-âge, les Slovènes furent les premiers parmi les Slaves du Sud à fonder un Etat indépendant et, bien qu'ils fussent destinés à être également les premières victimes de la conquête allemande, ils continuèrent néanmoins à former une solide barrière ethnique à l'abri de laquelle les Serbes et les Croates, protégés contre l'influence tyrannique du Saint-Empire romain, purent développer leurs caractères sociaux et nationaux. Mais c'est seulement au XIX<sup>e</sup> siècle, quand le pangermanisme commença de s'épandre vers les mers du Sud, que les Slovènes devinrent réellement le rempart de leur race; alors l'âpreté de leur lutte avertit les autres Slaves du Sud que leur sort, à eux aussi, était en question. Grâce à leur situation nord-occidentale les Slovènes furent le véritable rempart national politique et économique du yougoslavisme; tels des avant-postes sur un territoire menacé, ils épiaient l'avance du formidable ennemi qui se proposait de détruire les Slaves du Sud et de réduire les Italiens en esclavage. En effet, le pays slovène septentrional a toujours senti

la terrible menace allemande plus tôt qu'on ne l'a fait à Zagreb (Agram), ou à Belgrade, ou dans les villes de la Lombardie.

Un Etat reconnu a, au dehors, ses représentants diplomatiques, ayant pour devoir de représenter ses intérêts et de mettre les autres nations au courant de ses propres affaires. Une nation dépourvue de l'organisation d'un Etat indépendant est dans une situation malheureuse car, forcément, son œuvre diplomatique se réduit à une entreprise individuelle. Sans doute les chefs politiques d'une nation qui n'est pas un Etat ont le devoir, de par leur position, de tenir les pays étrangers au courant des affaires de leur patrie, surtout si ces affaires peuvent mettre en péril la paix des nations. Malheureusement, les chefs de la nation dont il est question dans ce livre n'ont pas rempli leur devoir, si bien que, maintenant, au milieu du plus effroyable cataclysme dont le monde ait été témoin, un Slave du Sud, qui n'avait jamais jusqu'alors joué un rôle politique actif, a été appelé à réparer leur omission. Comme ce livre a été écrit dans un pays étranger, l'auteur a dû faire appel principalement à ses propres connaissances et à sa mémoire, les matériaux dont il disposait n'étant malheureusement pas aussi abondants qu'ils auraient pu l'être dans son propre pays.

Pour cette raison, et pour d'autres encore, le présent livre ne prétend pas traiter de manière complète de la vie slovène sous tous ses différents aspects. Seul un historien de la littérature pourrait congrûment faire connaître au public français la vie intellectuelle des Slovènes et mettre en lumière l'importance de la littérature slovène pour la nation et l'humanité; car les Slovènes se glorifient d'un grand nombre d'hommes de lettres dignes d'avoir une place dans le panthéon universel de la littérature. Seul aussi un maître écrivain descriptif pourrait, dans un langage d'une richesse et d'une beauté suffisantes, rendre pleine justice à la beauté et au charme du pays slovène.

L'auteur a conscience de n'être ni un poète ni un littéra-

teur habile; aussi s'est-il contenté d'esquisser à grands traits les origines et l'histoire du peuple slovène. Il voudrait faire connaître à la France une alliée faible et ignorée, mais une alliée dont le courage opiniâtre et la persévérance ont longtemps et résolument combattu le pangermanisme sur les rivages de l'Adriatique.

Les chapitres de ce livre (abstraction faite du chapitre XI, rédigé au printemps de 1916) ont été écrits au printemps de 1915. Rapprocher les Slovènes des lecteurs français, révéler à ces derniers un nouveau monde national, son passé et son présent, ses visées et ses aspirations, tel en est le but. Peut-être quelques lecteurs seront-ils surpris de constater que les méthodes allemandes ont été mises en œuvre, pratiquées depuis un millier d'années en pays slovène, et de découvrir quelque connexion entre les événements et les conditions décrites dans ces pages, et plusieurs des questions brûlantes de l'heure actuelle.

Penser que la crise présente décidera de leur sort est presque un article de foi religieuse chez les Slovènes. Ils sentent qu'il y a là pour eux une question de vie ou de mort et que, de la longue et hideuse lutte, doit finalement résulter leur indépendance nationale ou bien la mort de leur nation.

Mais la fin de cette lutte ne peut pas laisser l'Europe indifférente, car, par la disparition des Slovènes, une étendue très considérable de territoire deviendrait allemande. Dans ce cas, l'Allemagne serait le véritable vainqueur, puisque les méthodes gouvernementales allemandes et les aspirations sociales allemandes triompheraient là même où, aujourd'hui, l'idéal démocratique des Slaves se maintient encore malgré de terribles désavantages.

Mon livre n'est pas conçu dans un esprit de haine ni de controverse. Il se propose simplement de jeter une vive lumière sur la lutte pour la vie ou pour la mort engagée par un peuple pauvre, mais plein de confiance en lui-même

et plein de courage qui, convaincu de la justice et du bien-fondé de sa cause, a commencé à se mettre en avant à ce grand moment de l'Histoire.

Ce m'est à la fois un agréable devoir et un vrai plaisir de remercier ici mon compatriote et ami M. Tomo Sorli des soins qu'il a apportés à la parfaite mise au point de l'édition française de cet ouvrage.

Je remercie également M. le professeur Henri Froidevaux, doyen de la Faculté catholique des Lettres de Paris, de s'être chargé de la traduction de mon livre.

B. V.

---

# UN REMPART

CONTRE

## L'ALLEMAGNE



### CHAPITRE I

#### **La lutte nationale des Slovènes a pour cause l'attitude politique de l'Allemagne.**

La grande guerre a mis en pleine lumière la question yougo-slave, et le plus grand événement de cette génération est indissolublement lié à la lutte des Yougo-Slaves pour l'existence. Cependant, à l'heure actuelle, l'Europe de l'Ouest ne sait que très peu de chose de la branche la plus occidentale des Yougo-Slaves (Slaves du Sud) qui, bien que serrés comme dans un coin entre les Allemands, les Magyars et les Italiens ose cependant escompter un meilleur avenir. S'il est vrai que la France n'a que récemment découvert les Serbes et les Croates, il est absolument juste de dire que, aujourd'hui encore, elle ne connaît que fort peu les Slovènes. Et cependant, durant des siècles, les Slovènes ont résisté aux agressions allemandes, luttant pour la cause de la démocratie et les droits égaux des nations, bref pour ces mêmes buts qui ont entraîné les puissances alliées à prendre les armes en faveur de la Belgique et de la Serbie. Il n'y a

qu'une différence : le conflit entre la barbarie allemande et les Slovènes a été enfermé dans les étroites limites d'une politique intérieure que, d'ordinaire, l'Europe ignorait; au contraire, la guerre mondiale se passe dans la pleine lumière de l'opinion publique.

Jusqu'ici, les Slovènes n'ont éveillé que peu d'intérêt. Ils occupent cependant une position géographique importante dans le monde slave, par ce fait que leur territoire est tout proche du cœur même de l'Autriche et constitue le seul obstacle entre l'Allemagne et l'Adriatique. Ils forment une nation yougo-slave comptant environ 1.500.000 individus et constituent une masse compacte en Styrie, en Carniole, en Carinthie, dans le comté de Goritz-Gradiska, en Istrie et dans le territoire de Trieste, c'est-à-dire dans six des duchés et principautés représentés au Reichsrat de Vienne. Plus qu'aucun autre peuple slave, les Tchèques exceptés, les Slovènes sont imprégnés de la civilisation et des idées de l'Occident. Ce serait un grand malheur, non pas seulement pour la race slave, mais pour l'Europe, si cette jeune nation vigoureuse, industrielle et intelligente était condamnée à la germanisation ou à l'italianisation par suite de l'oubli ou de la négligence des hommes d'Etat qui auront pour tâche d'arrêter les conditions de la paix du monde.

A la fin de la guerre, les Yougo-Slaves auront à remplir une tâche considérable : ils devront réconcilier et fondre les idées et les idéals des grandes races slaves de l'Est avec ceux des races latines et anglo-saxonnes de l'Ouest de l'Europe. La solution de ce problème sera grandement facilitée par le renforcement des éléments slaves qui, par leur nature, forment le lien entre l'Est et l'Ouest.

En déchaînant la guerre mondiale, le germanisme s'est lui-même révélé comme le champion des haines de races et des luttes de races, et non point comme un élément civilisateur capable d'unir les nations de l'Europe dans une paix féconde. L'Europe a appris à ses dépens quels immenses sacrifices et quels efforts seraient nécessaires si le sceptre



de l'impérialisme allemand s'étendait sur elle pour toujours. L'expérience montre actuellement quel danger résulte du fait qu'on a laissé l'Allemagne devenir assez puissante pour que l'organisation allemande, la « discipline » allemande puissent mettre en péril les relations pacifiques entre les Etats de l'Europe, et la fin de la présente guerre ne pourra nous assurer dans l'avenir les bénédictions de la paix que si tous les obstacles opposés par la nature aux attaques allemandes sont complètement maintenus et renforcés. Adopte-t-on ce point de vue, le cas des nations qui ont eu à lutter contre l'Allemagne pour leur propre existence devient un problème européen. Or, c'est précisément à ce point de vue qu'on s'est placé pour écrire ce livre sur les Slovènes.

L'histoire des Slovènes est celle d'une lutte désespérée pour l'existence nationale. Depuis le temps de Charlemagne jusqu'à la guerre actuelle, cette lutte a été soutenue sans paix ni trêve, sans espoir de réconciliation; elle ne peut finir que par la victoire ou la disparition du peuple slovène. L'Allemagne a refusé aux Slovènes le droit de vivre; ceux-ci ont dû combattre tour à tour pour leur langue, pour leur territoire, pour leurs libertés civiles et démocratiques, pour leur existence sociale et pour un développement possible.

« Guerre au couteau contre l'Allemagne », tel est le mot d'ordre des Slovènes. Aussi rien n'a-t-il, depuis des siècles, aussi profondément remué l'âme de la nation que l'espoir et la possibilité de voir le militarisme allemand abhorré finalement écrasé par les puissances alliées. Ainsi, les Slovènes seraient délivrés de leur pire ennemi; ils pourraient dès lors, avec raison, envisager un avenir plus libre et plus heureux.

A propos du sort des Slovènes, nous sommes en droit d'instituer une comparaison entre les principes de gouvernement qui sont établis dans l'Empire britannique à l'égard des peuples d'autres races et ceux que l'Allemagne met en pratique. D'une part, voici la prudence, le bon sens, la science gouvernementale pratique, la tolérance politique;

de l'autre, c'est une intolérance maladroite, une absurde pédanterie, une tyrannie brutale et une sottise mesquinerie.

Voyez de quelle manière les Allemands et leurs fantoches ont traité en Autriche le problème des langues : le gouvernement autrichien y a fait preuve d'une incapacité ridicule. Il y a quelques années, le gouvernement tenait pour un acte positivement antipatriotique le fait qu'un Allemand candidat à un poste officiel dans un district de nationalité mixte sût s'exprimer dans la langue non-allemande de ce même district, alors qu'il eût logiquement semblé préférable d'envoyer un fonctionnaire allemand, ne connaissant que l'allemand, dans un district exclusivement allemand. Mais l'esprit allemand ne peut pas admettre qu'un peuple indigène ait un droit quelconque à une administration gérée dans sa propre langue.

La conduite des Allemands en Posnanie, dans le Schleswig et en Alsace-Lorraine fournit une preuve manifeste de leur incapacité de s'entendre avec une population civile possédant un langage différent du leur. Leur intolérance agressive n'a eu pour résultat que de soulever une opposition intense parmi les nationalités non germaniques qu'elle n'était pas assez forte pour détruire; elle a fait des Allemands la plus détestée de toutes les nations du monde.

Il est suprenant qu'en Autriche les Allemands aient eu également courte vue. Les Slaves ont largement contribué à la défense de l'empire contre les Turcs, et ils sont sûrement bien fondés à réclamer leur place au soleil, eux qui forment la majorité de la population. En outre, les langues slaves de l'Autriche sont très semblables, elles se glorifient d'une littérature importante et sont les langues sœurs du russe, qui est parlé sur plus d'un sixième du globe : excellente raison, pourrait-on supposer, pour qu'un fonctionnaire allemand étudie la langue de son district, ce qui lui faciliterait grandement l'accomplissement de ses devoirs officiels.

Il n'en est rien, et par là l'Autriche se distingue étrange-

ment de tous les vrais peuples colonisateurs. Tous exigent des fonctionnaires qu'ils envoient dans leurs possessions d'outre-mer une réelle connaissance pratique des principales langues parlées par les indigènes de ces pays : et les Belges dans leur Congo, et les Français dans l'Afrique occidentale ou dans l'Afrique équatoriale, comme aussi en Indochine, et les Néerlandais dans l'Insulinde. Plus encore qu'eux, néanmoins, les Anglais procèdent dans l'Inde d'une manière toute différente de celle dont procède le gouvernement autrichien dans les pays yougo-slaves qui relèvent de lui. Le problème des langues est cent fois plus compliqué dans l'Inde qu'en Autriche, et cependant les Anglais ont résolu ce problème sans aucune difficulté. Un fonctionnaire autrichien n'aurait qu'à savoir quelque peu les dialectes différents d'une des principales langues slaves; et bien qu'il y ait dans l'Inde quarante-deux langues absolument différentes, un fonctionnaire anglais des services civils de l'Inde est absolument obligé de savoir la langue indigène du district où il remplit les devoirs de sa charge.

L'absence de tact et la maladresse des Allemands les rendent absolument incapables de créer un grand empire colonial, et il faut espérer que la paix du monde les ramènera une fois de plus à n'être qu'une nation européenne satisfaite de planter des pommes de terre et de méditer sur la métaphysique. Un peuple qui s'est montré incapable de créer chez lui un régime de liberté civile, n'a aucun droit à contraindre les autres nations de se soumettre à son joug et d'obéir aveuglément à une bureaucratie aristocratique et militaire; mais si l'Allemagne devait devenir une puissance mondiale, elle n'en demeurerait pas moins incapable d'élaborer une autonomie nationale, un Home Rule ou toute autre forme de constitution indépendante, même pour les nations les plus civilisées qui auraient eu le malheur de tomber sous son sceptre. En effet, c'est surtout aux Allemands que l'Autriche est redevable de la situation abominable qui prévaut maintenant dans la monarchie dualiste; leur

influence sur les Austro-Allemands a empêché ces derniers d'accorder une autonomie raisonnable aux différentes nationalités de l'Autriche. C'est l'incroyable étroitesse d'esprit des Allemands qui a réduit l'Autriche à l'état de chaos et qui en a fait un danger pour la paix de l'Europe. Quand il sera trop tard, l'Autriche découvrira sans doute qu'un gouvernement véritable, un gouvernement sain ne peut pas exister sans autonomie nationale.

---

## CHAPITRE II

### Géographie politique des pays slovènes.

Au cours des siècles, les Slovènes ont perdu une bonne moitié de leur territoire national, mais c'est dans l'importance historique de leur destinée que réside le véritable intérêt de leur cas. Grâce aux empiétements allemands sur le territoire slovène du côté du nord-ouest et grâce aux incursions magyares du côté du nord-est, le pont jeté entre les Slaves du Nord et les Slaves du Sud a été rompu. Ce fait est déjà ancien; il doit à la guerre mondiale un renouveau d'importance politique et diplomatique, et le rétablissement de cette communication aujourd'hui supprimée entre les Slaves du Nord et les Yougo-Slaves sera demain un des problèmes que devra résoudre la diplomatie européenne.

Au VII<sup>e</sup> siècle, les Slovènes et leurs frères, les Serbes et les Croates d'aujourd'hui, immigrèrent dans les pays situés au sud et à l'ouest du Danube; s'ils avaient été guidés par une politique judicieuse quand ils s'établirent dans leur nouvelle patrie, ils seraient facilement devenus une des puissances de l'Europe centrale. Le territoire alors occupé par les Yougo-Slaves de l'Ouest comprenait, en effet, les pays actuels que voici : la Styrie, la Carniole, la Carinthie, le comté de Goritz-Gradiska, le Frioul oriental, le Tyrol oriental, le Lungau (dans le Salzbourg) toute la Haute et la Basse Autriche au sud du Danube, et toute la Pannonie à l'ouest du Danube. Les Slovènes étaient donc les maîtres d'une grande étendue de pays, soit en fait de la totalité des anciennes possessions des Habsbourg et au moins d'un quart de la Hongrie. Comme ce territoire s'étendait jusqu'au Danube, les pays slovènes confinaient au nord-ouest au territoire tchèque. Outre leurs frères slaves : les Tchèques, les Slovènes

avaient pour voisins les Bavarois au nord et les Lombards de l'Italie septentrionale au sud-ouest.

Nombre de noms de lieux des provinces alpines de l'Autriche sont encore aujourd'hui slovènes. Le mot *Windish* (c'est-à-dire *Slovène*), qui se rencontre fréquemment dans la toponymie du Tyrol, du Salzbourg, de la Basse Autriche et même de la Bavière, est toujours une preuve d'un ancien établissement slovène.

Malheureusement, comme colons, les Slovènes ne se montrèrent ni judicieux ni prévoyants. Au lieu d'occuper les marches et de protéger ainsi le pays contre les attaques possibles, ils préférèrent se grouper à l'intérieur, dans la région des collines, et laissèrent ainsi la porte ouverte à l'invasion étrangère. Le territoire slovène, qui s'étendait à l'origine depuis l'Inn, l'Enns et le Danube, droit jusqu'à l'Adriatique, est maintenant réduit à la moitié à peine de son étendue primitive, au détriment incalculable de toute la race slave.

A un moment donné, les Tchèques furent les voisins des Slovènes, non pas seulement au nord-ouest, mais aussi au nord-est. En proposant d'unir la Bohême aux pays yougoslaves par une bande de territoire s'étendant au sud depuis les environs de Pozun (Presbourg), M. Ernest Denis, qui a plus profondément qu'aucun autre auteur moderne étudié l'histoire des Slovènes, a effleuré un des problèmes géographiques et politiques les plus importants pour les peuples slaves. Le coin magyar, qui sépare aujourd'hui les Slaves septentrionaux de ceux du sud, n'existait pas au vieux temps de la colonisation slave, alors que le territoire bohémien confinait au pays slovène. Aujourd'hui encore, les comtés de Szala et de Vas sont, jusqu'à Szopron, peuplés de Slovènes; ainsi la distance entre les plus septentrionaux des Yougoslaves (à Szopron) et les plus méridionaux des Slaves du Nord (les Tchèques de Pozun, de Presbourg) est à peine supérieure à celle qui sépare Vienne de Pozun (Presbourg). Pendant les siècles de l'indépendance slovène, avant l'arri-

vée des Magyars dans le pays et leur établissement sur les bords du lac Balaton, la Pannonie occidentale était le centre de la puissance politique et de la vie intellectuelle des Slovènes. L'empire slovène s'étendait donc loin dans l'est; Nagy Kanizsa et beaucoup d'autres villes importantes de la Hongrie portent encore des noms slovènes.

Aujourd'hui, le territoire slovène s'étend dans l'ouest aussi loin que le fait, bien plus au nord, le territoire tchèque. Il atteint son extrémité nord-occidentale à Sv. Mohor (Hermagor), sur le Zila (Gail), au nord de Pontafel, et il est borné à l'ouest par une ligne allant de Sv. Mohor (Hermagor) jusqu'à Resiutta, en territoire italien, puis, passant dans l'est de Cedad (Cividale) et atteignant Kormin (Cormons). De Kormin (Cormons), la frontière slovène court au sud de Gorica (Goritz) et le long de la Soca (1) (Isonzo) presque jusqu'à Gradiska, puis suit le talus méridional du Kras (Carso, Karst) jusqu'à la mer. Au sud, l'Adriatique constitue la frontière; cette frontière passe par Trieste et Koper (Capodistria) pour atteindre Pirano, où l'élément croate commence à prédominer et se mêle, sur la côte, avec l'élément slovène. En Istrie, Slovènes et Croates vivent côte à côte; là, entre ces deux branches de la race yougo-slave, il n'est nullement nécessaire de tracer une frontière. Du côté de l'est, c'est la frontière politique de la Croatie qui délimite d'abord le territoire slovène; elle court vers le nord depuis Rijeka (Fiume) jusqu'à Radgona (Radkersburg) de Styrie. Au nord de Radgona (Radkersburg), le territoire linguistique ininterrompu des Yougo-Slaves ne va pas plus loin que Saint-Gothard, sur la Raab; mais quelques communautés yougo-slaves sont éparses (on l'a déjà dit) dans les pays de Vas et de Szala, et il

(1) Il n'est pas sans utilité d'indiquer ici comment se prononcent certaines lettres slovènes; en voici le tableau :

s	se prononce	ch
c	—	tch
j	—	i, y
nj	—	gn
lj	—	gl

y a près de Szopron un district de parler slovène complètement isolé.

Il n'est pas un Yougo-Slave qui puisse penser sans amertume à ces frontières ethniques septentrionales; c'est là, en effet, que les Yougo-Slaves ont perdu le plus de terrain et que toute la puissance de l'attaque allemande a le plus lourdement porté sur le peuple slovène. La frontière du Nord a toujours été le point vulnérable du territoire yougo-slave; nulle part la lutte des nationalités n'a été engagée avec plus de violence ni avec plus de sacrifices que dans la fertile contrée viticole de la Styrie et dans les pays forestiers de l'alpestre Carinthie. A ce propos, il est intéressant de remarquer qu'aucune carte remontant à l'époque de l'absolutisme autrichien ne décèle le moindre effort pour diminuer le territoire slovène. Dans la manière dont il s'est comporté à l'égard des problèmes nationaux si variés de la monarchie dualiste, l'absolutisme d'un âge disparu s'est montré bien plus équitable que le fanatisme national des Allemands d'aujourd'hui.

Aux alentours de 1850, la frontière linguistique officielle montait beaucoup plus au nord qu'elle ne le fait actuellement. Les vieilles cartes la représentent comme passant entre les districts de Maribor et de Gratz, en Styrie; elle coïncide ainsi avec la vraie ligne de démarcation entre le territoire linguistique allemand et le territoire linguistique slovène. Sans aucun doute, par conséquent, l'Autriche était alors plus favorable à une politique nationale; mais cette tolérance disparut aussitôt que les nationalités diverses se trouvèrent soumises au prussianisme. Aujourd'hui, la frontière linguistique officielle court, au nord, depuis Radgona (Radkersburg) sur la Mur, par Spielfeld et Arvez (Arnfels), jusqu'à Labod (Lavamünd) en Carinthie. De là elle passe au nord de Velikovec et de Celovec (Klagenfurt), atteint Blatograd (Moosburg) par le Gosposvetsko Polje (Zollfeld), célèbre dans l'histoire, puis gagne de là Beljak (Villach) par les lacs de Wörth (Vrzske Jezero) et d'Ossiach (Osojsko Jezero); elle



touche enfin la frontière nord-occidentale du territoire linguistique yougo-slave à Sv. Mohor (Hermagor) dans la vallée du Zila (Gail).

Ce territoire comprend les pays de la couronne que sont la Carinthie, la Styrie, la Carniole et le littoral austro-illyrien. De façon approximative, il est délimité au nord par les rivières Mur et Drave, à l'ouest par la Soca (Isonzo), au sud par l'Adriatique et à l'est par la frontière politique de la Croatie, identique à celle du Saint-Empire romain du moyen-âge. On voit donc que l'aire linguistique slovène s'étend jusqu'à quelque distance en Italie et que plusieurs comtés de la Hongrie occidentale sont de même habités par des Slovènes.

Grandes sont la beauté et la variété des paysages en terre slovène. Au nord, la contrée possède une part du monde alpestre, avec toute la solennelle grandeur de ses âpres montagnes; c'est un monde d'une admirable beauté, que reflète l'âme franche et tendre de ses habitants. Plus au sud, la région forestière de la Carinthie, avec sa suite de collines boisées largement épanouies, fait place, en Styrie, à l'un des plus riches vignobles du monde. Les harmonieux contours des collines couvertes de vignes, le calme, le pittoresque et le charme du pays se reflètent parfaitement dans l'heureux caractère des Slovènes et dans cette joyeuse acceptation de la vie qui est un des principaux traits de leur caractère. En Carniole, la majesté sublime des Alpes s'abaisse; voici un pays charmant, montagneux, unissant le territoire slovène au sol analogue de la Croatie. Ici, dans la Carniole Blanche, les contours réguliers et le vert pâle des vignobles ensoleillés ajoute à la délicate beauté du paysage une nuance de couleur atténuée, une note pleinement reposante. Dans la Carniole méridionale, où le puissant amphithéâtre du Kras (Carso) contemple Trieste assise à ses pieds, le paysage slovène prend un nouvel aspect : il devient sombre. Dans le Kras (Carso), la pauvreté riante et l'heureux tempérament du Slovène se modifient; l'humeur est plus grave, presque

mélancolique, et la nature âpre et sauvage du pays semble se refléter dans le caractère simple et rude, lui aussi, des habitants. Le sol rocheux du Kras (Carso, Karst) cache un monde étrange et sombre d'immenses cavernes, pleines de formes étranges et de contours bizarres. Du faite de ce monde de merveilles souterraines, l'œil voyage sur un horizon sans bornes jusqu'au bleu lointain de l'Adriatique. En bas, sur la côte, où le capital et le travail ne cessent de produire dans un des plus grands ports de mer du monde, le slovénisme respire l'air salin, l'air vivifiant de la mer; à ce contact fortifiant, nos gens concentrent toutes leurs forces dans l'espoir de parvenir un jour à être réunis à leurs frères yougo-slaves et de conquérir en union avec eux leur place légitime parmi les nations.

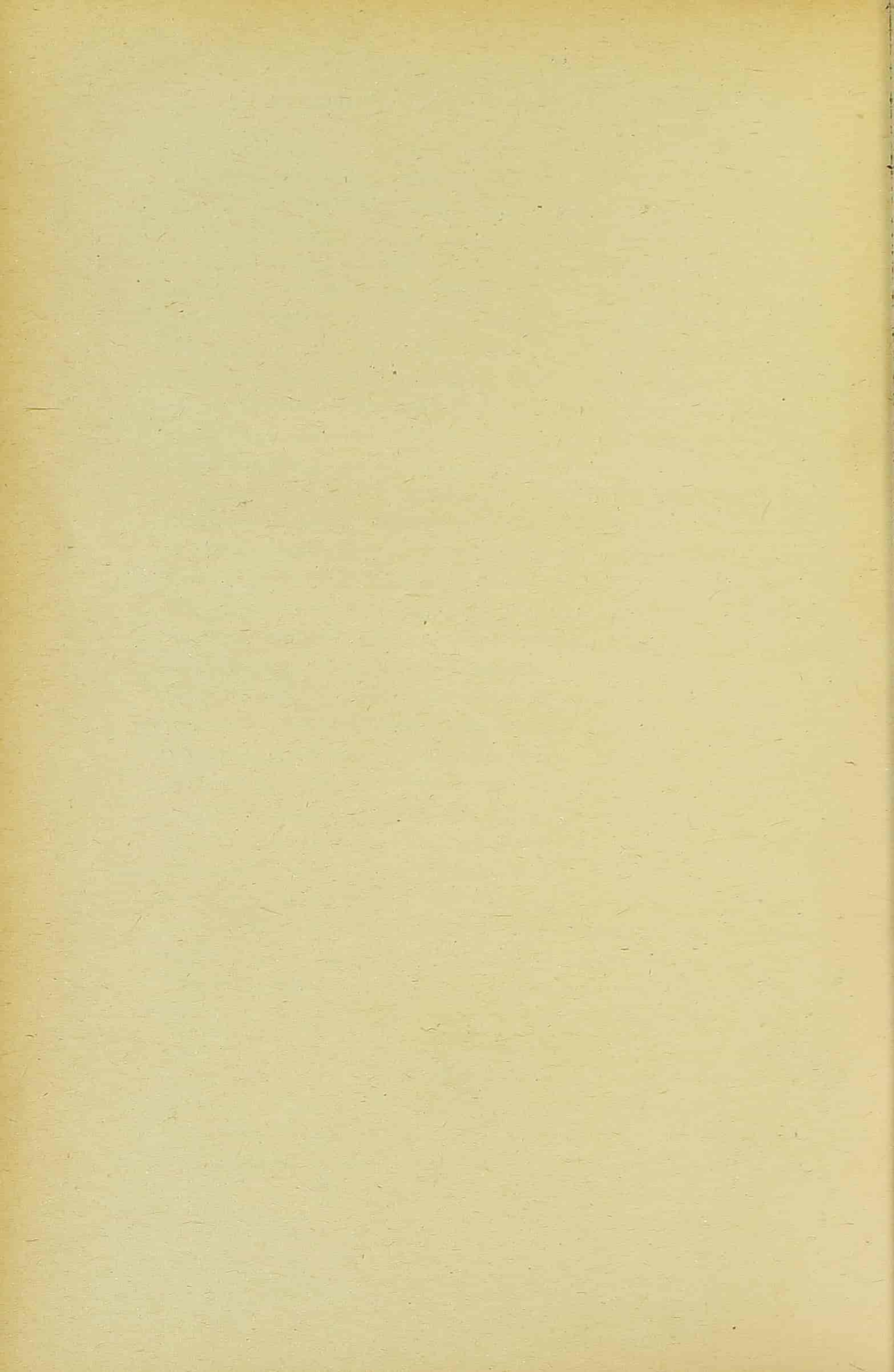
Du côté de l'ouest, le Kras (Carso) descend à la vallée de la Vipava, belle sous un soleil du Midi et riche en jardins fruitiers et en vignobles. Ceux-ci conduisent à Gorica (Goritz), le plus occidental des pays slovènes, dont les paysages variés ne sauraient manquer de charmer le voyageur par leur beauté. C'est ici le cœur des Slovènes du Sud; ici, sous le soleil brûlant de Gorica (Goritz), dans les vignobles dont les pentes méridionales marquent la frontière linguistique italo-slovène, et du sommet desquels on peut voir la première lueur argentée de la mer, l'énergie slovène et le patriotisme slovène atteignent leur plus complet développement.

Rien que de naturel à ce que le pays, si proche du véritable cœur de l'Europe, ait été tenu par le germanisme pour un obstacle formidable sur la route du Sud et de l'Est. Un fort élément slovène suffit à lui seul à la tâche d'exclure l'Allemagne de l'Adriatique. Aussi le pangermanisme a-t-il tenu pour un de ses premiers devoirs nationaux de rompre la barrière slovène afin d'occuper l'arrière-pays de Trieste. Il ne faut jamais oublier que Bismarck appelait Trieste « la pointe de l'épée allemande ». Nulle part le désir allemand de détruire l'indépendance des petites nationalités ne s'est

montré aussi manifestement que dans ces pays entre les Alpes et l'Adriatique. La situation du pays slovène est analogue à celle de la Suisse et, comme la Suisse, le pays slovène est entouré de pays et de races de langues différentes. Lorsque les grandes puissances de l'Europe proclamèrent la neutralité de la Suisse, elles agirent de la sorte parce qu'elles tenaient une Suisse indépendante pour essentielle au bien de l'Europe. Peut-être l'Europe le découvrira-t-elle quelque jour : ce serait aider considérablement à la cause de la paix et même remplir une des conditions préalables à la paix que de placer définitivement les pays slovènes hors de la portée des ambitions étrangères et de les unifier avec la Yougoslavie.

La question slovène est une question européenne. Dans les temps anciens, ce pays était la grande route entre le Nord et le Sud, une région où le Nord et le Sud se rencontraient et se confondaient d'une façon toute particulière. Là, à la pointe de contact de trois grandes civilisations différentes : l'allemande, l'italienne et la yougo-slave, les grandes puissances doivent créer la liberté civique et la possibilité d'un développement libre et sans entraves dans l'avenir. Les Romains, les Goths, les Byzantins, les Slaves et les Allemands se sont disputés pendant des siècles ce lambeau de territoire, mais aucun de ces peuples n'a été capable de le garder jusqu'au jour où les Habsbourg réussirent à l'incorporer pour des siècles à leur agglomération d'Etats. Mais voici maintenant l'âge du nationalisme. Désormais le pouvoir le plus haut n'appartient plus aux dynasties, mais aux nations, dont la destinée est liée à celle du territoire; il faut accorder aux Slovènes comme aux autres peuples le droit de décider de leur propre sort.

---



Лука Ћеловић  
БЕОГРАД

Luka Čelović  
BEOGRAD  
CHAPITRE III

### La branche la plus occidentale des Yougo-Slaves <sup>(1)</sup>.

Nous avons déterminé l'importance et l'étendue du territoire national des Slovènes des pays compris entre la Mur, le Triglav, le Soca (Isonzo) et le littoral adriatique jusqu'à Rijeka (Fiume); leur caractère national et leur histoire méritent de retenir maintenant notre attention.

Les Slovènes sont des Yougo-Slaves. Leur sort est indissolublement lié à celui de tous les autres Yougo-Slaves, et il ne peut pas y avoir d'avenir pour eux en dehors du reste de leur race. Il n'est pas facile de trouver quelque cas exactement analogue à celui de cette parenté des Slovènes avec les autres Yougo-Slaves. Les conditions linguistiques et nationales de l'Italie sont peut-être les mieux comparables. Si le dialecte toscan n'avait pas été choisi comme la langue littéraire de l'Italie, et si les Toscans avaient l'habitude d'écrire dans leur dialecte, les Vénitiens dans le leur et les Piémontais de même, on aurait une idée exacte de la différence qui existe entre le Croate et le Slovène, avec cette seule différence qu'un Slovène comprendrait beaucoup plus facilement un Croate, un Serbe ou même un Bulgare, qu'un Vénitien ne le ferait pour un fils de la Toscane. En outre, le slovène et le croate modernes ne sont des langues littéraires que depuis un siècle à peine, et ni l'une ni l'autre de ces langues ne peut encore être tenue pour immuable. Il paraît plus que vraisemblable que les changements consécutifs à la guerre mondiale affecteront la langue du pays.

---

(1) Parmi les ouvrages français qui traitent de la question, citons particulièrement le travail de M. Louis LÉGER sur *la Liquidation de l'Autriche-Hongrie* (Paris, 1915, in-8) et l'ouvrage de M. Ernest DENIS, intitulé *la Grande Serbie* (Paris, 1916, in-16).

Nulle part ailleurs, dans les pays yougo-slaves, la lutte entre les Slaves et l'Allemand n'a atteint une telle acuité que dans les provinces slovènes. L'absence d'égards des Allemands, joint à ce mépris brutal des droits de tous les non Allemands que reflète si fidèlement la politique étrangère de l'Allemagne, les Slovènes sont les premiers à en avoir fait l'épreuve depuis longtemps. La lutte pour la contrée entre la Drava (Drave) et la Mur est un épisode de la tragédie du monde, et elle trouvera son dénouement dans la guerre mondiale. A cause de sa portée historique, l'histoire des Slovènes mérite d'être étudiée avec quelques détails.

Le recensement autrichien fournit un exemple éclatant de la duplicité autrichienne. Dans la population, les Slaves sont une majorité écrasante; ils doivent à ce titre être la partie dirigeante de l'Etat. Aussi le gouvernement cherche-t-il de toutes les manières, et bien souvent par des expédients clandestins, à réduire au minimum leur importance numérique. Il est impossible, sauf au moyen de statistiques « truquées », de démontrer que les Slaves sont une minorité dans la Monarchie dualiste. Aussi le gouvernement a-t-il essayé de ruiner la force de la majorité slave en classant la population de manière à donner l'impression que, même les districts exclusivement slaves contiennent de nombreux habitants allemands, et le recensement est falsifié en conséquence.

Pour déterminer la nationalité d'un citoyen autrichien, l'Etat ne demande pas quelle est sa nationalité d'origine, mais quelle langue il parle d'habitude. A beaucoup d'égards, le recensement ressemble à une élection. C'est la même brigue, la même coercition de la part du maître et de ceux dont la situation sociale est supérieure à l'égard du subordonné et de l'inférieur. Pas de bulletins de vote, mais la rédaction de la feuille de recensement est de plus d'importance qu'un scrutin. A l'époque des opérations du recensement, des centaines et des milliers de Slaves sont obligés d'indiquer la « langue usuelle », conformément aux demandes de leurs

supérieurs — des Allemands ou des Italiens, d'ordinaire. Le faux est facilité par l'expression « langue communément employée dans les relations », ce qui est une manière commode de convaincre le travailleur slave que le fait de savoir et d'employer l'allemand lui constitue un certain titre. Dans un Etat polyglotte, un expédient de cette nature tend clairement à favoriser le parti capable d'exercer une pression sociale, et dans les provinces slaves de l'Autriche, ce sont les Allemands et les Italiens qui en profitent.

A en croire le recensement autrichien, il n'existe dans le pays que 1.252.940 Slovènes; mais il est évident que ce chiffre n'est pas conforme à la vérité. Grâce aux méthodes employées pendant les opérations du recensement, et aussi grâce à des faux voulus, le nombre des Slovènes vivant actuellement en Autriche se trouve considérablement réduit.

Il y a 491.000 Slovènes en Carniole, 410.000 Slovènes en Styrie, 120.000 Slovènes en Carinthie et 437.385 Slovènes et Croates sur le Littoral austro-hongrois. En Carniole et dans la Province du Littoral, les Slaves forment la majorité numérique absolue; mais dans les autres provinces, s'ils constituent une population compacte, ils ne sont actuellement qu'une importante minorité. En Styrie, 29 % de la population sont Slovènes et 71 % Allemands; en Carinthie, les 22 % de la population sont Slovènes et les 78 autres Allemands. Les statistiques suivantes montreront la force de la poussée allemande vers l'Adriatique.

En 1851, la population slovène de la Styrie montait à 36 %; elle est tombée à 29,37 % en 1910. En Carinthie, le pourcentage a beaucoup plus diminué encore : il est tombé pendant les soixante dernières années de 29,99 à 21,23 %. Abstraction faite des Croates, la population slovène du Littoral austro-illyrien est descendue de 39,07 à 32,22 % entre les années 1857 et 1910. Ces chiffres suffisent sûrement pour réfuter l'argument cher aux Italiens : le Gouvernement autrichien (disent-ils) encourage l'élément slave dans les provinces adriatiques.

Au cours des cinquante dernières années, le chiffre des Slovènes du Littoral austro-illyrien, non seulement n'a pas augmenté, mais est actuellement réduit de 7 %. C'est dans la Carniole seule que l'élément slovène a progressé : de 88 % en 1857 à 94 % en 1910. Dans cette province, par conséquent, les Allemands ne sont qu'une minorité de 6 centièmes du total.

Dans un Etat où des nationalités variées sont en concurrence réciproque, il n'importe pas seulement d'établir le nombre actuel des représentants de chaque nationalité; il importe d'établir aussi son taux de croissance. A ce point de vue, les Slovènes doivent constater un déficit nettement marqué. Le taux de croissance des Slovènes est inférieur à celui de l'empire entier. Entre 1900 et 1910, l'accroissement moyen de la population s'est élevé à 9,44 %; or, durant cette période, la population slovène n'a cru que de 1,37, tandis que les Allemands augmentaient de 8,38 et les Italiens de 7,67 %. Ce sont là des chiffres qui en disent long. Ces sèches statistiques résument toute la tragédie nationale des Slovènes; mieux que des rames de papier imprimé, elles attestent la pression effrayante exercée par le pangermanisme sur les Slovènes. Puisque la population slovène ne s'est pas augmentée dans une proportion égale à celle de la moyenne de l'Etat, il est de toute évidence que, pendant le dernier demi-siècle, un tiers de la population slovène a été absorbé par ses voisins étrangers.

Le déclin de la population slovène n'est pas dû à un bas taux de la natalité ou à une dégénérescence de la race. Il tient surtout à une dénationalisation forcée et à l'émigration.

Les femmes slovènes sont plus prolifiques que les Allemandes ou les Italiennes. La vie familiale slovène est saine et naturelle, et jusqu'à ce jour les Slovènes sont un peuple franc, rustique, nullement gâté ni dégénéré; c'est incontestablement la race la plus saine de l'Autriche. La proportion des adultes de 50 à 70 ans et des septuagénaires ne le cède



qu'à celle des Italiens (en Autriche), et celle-ci est à peine plus élevée.

L'émigrant slovène franchit les mers, ou s'en va travailler dans les districts industriels de la Prusse, ou plus près encore de chez lui, en Styrie. La population ouvrière slovène a déjà, par son immigration, visiblement modifié les centres industriels de la Styrie. Sur 100 personnes résidant à Gratz (Styrie), mais domiciliées ailleurs, 75 viennent de paroisses allemandes et 25 de communes slovènes. Dans les centres industriels de la Haute Styrie, 75 % des immigrants sont Allemands d'origine et 24 % d'origine slovène. Dans le district de Gratz-Köflach, le pourcentage est de 81 individus venus de paroisses allemandes, contre 19 de la Slovénie. Ces chiffres montrent la grande importance de l'introduction du travailleur slovène venu des districts ruraux de la Slovénie, presque exclusivement agricole; mais comme cet élément slovène est tout de suite complètement germanisé dans les districts industriels allemands, ces émigrants sont perdus pour leur propre peuple.

Quelques villes de la Basse Styrie, Maribor (Marbourg) par exemple, perdraient immédiatement leur caractère « allemand » si la germanisation des immigrants slovènes devait cesser. Si tous les arrivants venus des paroisses slovènes étaient désignés comme Slovénes (ce qu'ils sont effectivement par la naissance) et ajoutés aux Slovénes déjà domiciliés dans les villes « allemandes » dont les noms suivent, on constaterait qu'à Celje (Cilli, « la plus méridionale des villes allemandes ») la population slovène atteint jusqu'à 69,63 %; à Maribor (Marbourg), 71,03 % et à Celovec (Klagenfurt) 81,78 %. Et encore une telle évaluation est-elle dans une certaine mesure défavorable aux Slovénes, car le nombre des familles établies depuis longtemps dans toutes ces villes et d'ancienne origine slovène est très considérable. En 1857, Celovec (Klagenfurt) comptait 6.000 habitants slovènes, contre 3.419 Allemands. D'ailleurs, une analyse des conditions politiques prouvera clairement que le

progrès de l'élément allemand dans les villes est dû tout entier et exclusivement à l'aide systématique que lui fournit le gouvernement. Que l'élément slovène ait parmi les fonctionnaires de l'Etat et dans l'administration locale une représentation proportionnelle à son importance, et l'élément allemand disparaîtra bientôt des villes de manière automatique. Actuellement, il faut qu'il y soit artificiellement développé par le gouvernement. Autrement, ce serait une pure question de temps que sa slovénisation par l'émigration venue des districts ruraux. D'autres facteurs puissants contribuent à la décroissance relative de la population slovène; ce sont, sans aucun doute, la violente dénationalisation opérée par le moyen des écoles, le système gouvernemental, le service militaire et la puissance des capitaux allemands.

Les Slovènes perdirent leur indépendance à l'époque de Charlemagne; mais quelle preuve manifeste de leur vitalité nationale que le fait que leur conscience nationale n'a jamais péri! Après mille ans de domination étrangère, voici qu'ils ont pu commencer de plus belle à pratiquer leur langue, leur civilisation, leur politique indigène, dès que le XIX<sup>e</sup> siècle a fait luire l'aurore du gouvernement constitutionnel.

En politique, les Slovènes ne sont pas encore arrivés à l'égalité d'âme nécessaire. Le manque de traditions se fait sentir partout chez les Slovènes. Ils sont, au fond, une race de paysans, vigoureuse, bien portante; même les classes moyennes formées dans les villes décèlent pleinement leur origine. Leur vie est toute nouvelle, naturelle, exempte de la contamination engendrée par une décadence quintessenciée, et le manque de traditions intellectuelles est largement compensé dans toutes les classes par un ardent désir d'instruction et d'éducation. Pas d'acribes distinctions de classes, les qualités dominantes tendent plutôt vers la formation d'un Etat aux bases strictement démocratiques. En l'absence de classes bien définies, toutes les couches sociales sont éga-

lement engagées dans la lutte pour la défense nationale et pour la solidarité politique et sociale.

Depuis longtemps, l'aristocratie primitive des Slovènes est éteinte. Les chefs de la nation sont les « intellectuels », les classes que leur profession a fait sortir de la masse primitive des paysans et qui sont des représentants convaincus de l'idéal démocratique.

La tendance démocratique des Slovènes se manifeste surtout en ceci que, plus que la naissance ou la fortune, l'éducation et le talent politique sont des titres sérieux pour devenir un chef social. Dans les districts alpestres, le fermier slovène incline vers les idées conservatrices; mais au pied des collines du Kras (Carso) et surtout au sud, il est nettement progressiste et s'intéresse vivement à l'éducation et à l'industrie. Docile, respectueux de la loi et laborieux, tel est le paysan styrien; celui de la Carniole est par nature un excellent homme d'affaires. L'excellente santé originelle de la race a été minée dans le Nord par la boisson et par la corruption allemande; l'émigration a contribué, elle aussi, à abaisser le niveau de la santé nationale; mais ces influences néfastes disparaîtront avec un changement de situation. La nation slovène a le cœur pur, et la race slovène n'est pas encore en danger de dégénérescence. Le développement graduel de l'influence et de l'oppression politique allemandes a eu pour résultat de faire des Slovènes les Slaves peut-être les plus forts, les plus énergiques et les plus disciplinés, — abstraction faite des Tchèques, dont la faculté d'organisation et d'association se retrouve chez les Slovènes unie aux traits caractéristiques les plus aimables des véritables Slaves. Sans aucun doute, les Slovènes, unis aux autres Yougo-Slaves, peuvent escompter avec confiance un grand avenir. Ils procureront au nouvel Etat un élément de discipline, d'économie et d'ordre. L'heureux mélange des civilisations slaves et occidentales a exercé une influence bienfaisante sur le caractère des Slovènes. La chaude et profonde sincérité de leurs sentiments se traduit fortement dans leur poésie lyri-

que; à cet égard, le Slovène l'emporte indubitablement sur les autres Yougo-Slaves.

Forts du sentiment de leur jeunesse, et les poumons pleins du souffle vivifiant des Alpes et du vent tonifiant du Kras (Carso), les Slovènes se mettent avec courage et résolution en bataille pour obtenir le droit de vivre libres et indépendants, unis au reste des Yougo-Slaves.

---

## CHAPITRE IV

### Développement historique des Slovènes jusqu'à la Révolution française.

L'histoire des Slovènes n'est nullement dénuée d'intérêt. Au contraire, il est très intéressant de retracer les vicissitudes advenues à ces Slaves de l'Ouest qui s'étaient installés eux-mêmes aux portes de l'Italie, dans une contrée dont l'importance politique et la position géographique les obligeaient à prendre leur part de chaque grand événement européen, qu'ils se produisît dans l'Est ou dans l'Ouest. A l'encontre des Serbes et des Croates, les Slovènes n'ont pas été de véritables victimes du conflit entre Rome et Byzance, mais ils en ont pâti en ce sens qu'ils ont été trop exposés à l'influence occidentale; en conséquence, ils ont perdu leur indépendance comme Etat, leur Eglise a été complètement latinisée par le clergé catholique romain et l'Allemagne les a réduits à une dépendance complète, d'après son propre idéal de civilisation.

Les luttes des Slovènes dans les premiers temps du moyen-âge présentent un intérêt tout particulier; mais le temps qui s'écoula entre leur établissement dans les régions alpines et la fin du VII<sup>e</sup> siècle est le chapitre le plus brillant de leur ancienne histoire, avant la politique germanisatrice des successeurs de Charlemagne.

Longtemps avant la fin du moyen-âge, ils étaient tombés au rang de nation subjuguée.

Le pays actuel des Slovènes était, avant l'arrivée de ceux-ci, habité par les Illyriens à qui leur territoire avait été cependant plus d'une fois disputé. Les premiers envahisseurs furent des tribus celtiques qui fusionnèrent, par la suite, avec la race primitive. Lorsque Rome devint la maîtresse du

monde, le pays entre Danube et Adriatique forma une partie de ses possessions. Les provinces slovènes d'aujourd'hui firent partie des provinces romaines du Norique, de la Pannonie et de la Vénétie. En Styrie, les Romains fondèrent les villes florissantes de Celeia (Celje, Cilli), Poetovium (Ptuj, Pettau); en Carniole, d'Emona (Ljubljana, Laibach), et, sur le Littoral, de Tergeste (Trieste).

La civilisation romaine, qui se développa si bien en pays slovène, ne fut nullement confinée dans les districts méridionaux que réclament aujourd'hui les Italiens; elle se répandit également en Styrie et en Carinthie, ainsi que dans le monde entier alors connu.

A l'époque des grandes invasions, ces régions côtières de l'Adriatique furent particulièrement exposées aux incursions des barbares venus du Nord.

Les pays riverains de l'Adriatique constituaient la porte de l'Italie; dans leur marche vers le Sud, Huns, Hérules, Goths et Lombards traversèrent tour à tour ces régions sans s'y arrêter. Plus d'une terrible bataille fut livrée sur les frontières du Sud-Ouest. Les Yongo-Slaves furent alors, en compagnie des Avars, amenés dans leur pays actuel par une de ces vagues d'invasion. Au début, les deux nations vécurent côte à côte comme des alliées et des égales, dont les qualités respectives les préparaient à se compléter l'une l'autre. Plus tard cependant, les Slovènes glissèrent dans une situation relativement dépendante.

Les colons romains qui vivaient entre la Drave et l'Adriatique durent se soumettre aux envahisseurs, et le vieil empire romain eut à obéir à de nouvelles formes d'autorité; mais des grandes routes et les ruines de nobles cités subsistèrent comme témoins du passé classique.

Quand, dans le cours du VII<sup>e</sup> siècle, les ancêtres des Slovènes actuels prirent possession des pays situés au sud du Danube, ils envahirent presque tout le pays appelé sous les Habsbourg « Autriche intérieure ». Ce pays s'étendait au delà de Linz et de Wels au nord des montagnes du Dachstein,

du Gross-Glockner et du pic des Trois-Seigneurs (Dreiherrn-Spitze); aussi loin que la rivière de l'Inn, il pénétrait en plein cœur du Tyrol. Il englobait, au total, la Basse Autriche au sud du Danube, la totalité de la Styrie, la Carinthie, la Carniole, le littoral autrichien de l'Adriatique, une partie du Tyrol, Salzbourg et la Haute Autriche. Au sud-ouest, les Slovènes s'avançaient jusqu'à Udine et jusqu'aux plaines du Tagliamento, dans le Frioul. Au nord-est, leurs frontières s'étendaient bien au delà du lac Balaton. Blatnigrad, sur les bords de ce lac, était le centre de la vie politique et sociale des Slovènes dans le haut moyen-âge, la capitale des princes nationaux Pribina et Kocel. Ainsi, les frontières septentrionales et méridionales des Slovènes s'étendaient beaucoup plus loin que maintenant; les pertes territoriales des époques suivantes n'en furent que d'autant plus pénibles à supporter.

Il était sans doute difficile d'occuper ce vaste pays et de l'organiser en un Etat, et les fâcheuses conséquences d'un établissement de fortune ne tardèrent pas à devenir manifestes. Les nouveaux venus négligèrent complètement les marches frontières et ne s'établirent en nombre considérable qu'au sud de la Drave. Telle est la raison principale pour laquelle leurs conquêtes septentrionales et occidentales tombèrent aussi rapidement dans les mains des Francs et des Bavares.

Les Slovènes furent les premiers parmi les Slaves du Sud à créer un Etat. Le cœur de l'Etat slovène était la Carinthie; aujourd'hui encore, les plus vieilles traditions slovènes se maintiennent dans cette province. L'installation et l'hommage du duc sur le Gosposvetsko Polje, cette cérémonie qui persista jusqu'en l'année 1651, servait, à certains jours, à rappeler les anciennes gloires de l'indépendance slovène; aujourd'hui encore, la chaise du Duc devant laquelle se faisait l'hommage (« Huldigung » en allemand) est visible sur le Gosposvetsko Polje, en Carinthie.

Le jour de l'installation du duc, un paysan de naissance

libre s'asseyait sur la pierre des Ducs et recevait le duc élu, que suivait une escorte brillante de seigneurs. Le duc avait dû dépouiller ses vêtements princiers et revêtir ceux d'un simple paysan. Dans sa main gauche, il tenait un bâton et, dans la main droite, une corde et il conduisait ainsi une jument pommelée et un bœuf tacheté. En cet équipage, il s'approchait de la chaise ducale. Le paysan l'interrogeait alors en slovène : « Qui est-ce qui s'approche de moi ? » — « C'est le seigneur du pays », répondait le peuple. Et le paysan de demander encore : « Est-il un juge équitable ? Quelqu'un à qui la prospérité du peuple tient à cœur ? Est-il un homme libre ? Est-il un protecteur de la foi ? » — Quand le peuple avait répondu affirmativement à toutes ces questions, le paysan touchait de ses mains le visage du prince, il se chargeait du bœuf et de la jument et il se retirait. Alors seulement le prince s'asseyait sur la pierre ducale et prenait formellement possession du pays. Dans cette cérémonie, la souveraineté naturelle du peuple se montrait en toute évidence ; l'installation du duc était une reviviscence importante de l'indépendance slovène.

Les anciens Slovènes furent nettement opposés à tout espèce de gouvernement centralisé ; ils préféraient l'autorité de leurs Zupans (ducs) nationaux, qui laissaient pleine liberté à leurs instincts démocratiques. Toutefois, ce n'est pas à une incapacité politique qu'il faut attribuer l'impossibilité où furent les Slovènes de défendre, comme les Croates et les Serbes, un Etat indépendant ; il faut l'attribuer uniquement à la position sans défense des pays yougo-slaves de l'Ouest. Les Slovènes eurent à remplir une tâche gigantesque ; ils durent arrêter la pression accablante de l'élément germanique et, par suite, protéger la formation d'autres Etats yougo-slaves au sud de la Drave :

Le malheur des Slovènes fut de s'être établis sur la grande route des nations, et d'avoir créé et organisé leur jeune Etat à la croisée des chemins suivis par les civilisations de l'Est et de l'Ouest.



Au VII<sup>e</sup> siècle, avant que les Magyars s'enfonçassent comme un coin entre les Slaves du Nord et ceux du Sud, l'empereur Samo créa un puissant empire, englobant les Slovènes, les Tchèques et les tribus slaves des plaines de la Laba (l'Elbe). Mais il fallait la science politique et le génie de Samo pour diriger et pour conserver tout à la fois un si vaste royaume; son empire, qui aurait pu grandement favoriser l'expansion de la civilisation européenne, s'émietta rapidement dans les mains de ses faibles successeurs.

Dans le haut moyen-âge, les Avars d'abord et ensuite les Magyars durent leur civilisation aux Slovènes. Les plus anciennes villes du Sud-Ouest de la Hongrie sont d'origine slovène, comme le prouvent, aujourd'hui encore, les noms de beaucoup parmi les principales. Quand les barbares Magyars descendirent en Pannonie, ils prirent les coutumes et les institutions des Slovènes pour base de leur propre organisation, et c'est des Slovènes que ces tribus nomades tirèrent leur connaissance de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

Même dans ces conflits du haut moyen-âge, une grande ténacité patriotique put seule résister à la double pression venue de l'Est et de l'Ouest. Néanmoins, les Slovènes survécurent là où, avant eux, d'autres tribus avaient disparu et, bien que leur territoire eut considérablement diminué au cours des siècles, ils réussirent à conserver leur existence nationale.

Pendant le moyen-âge, les Slovènes ont dû combattre deux grandes forces, l'une sociale et l'autre politique : l'Eglise de Rome et l'Empire germanique. Tandis que l'Eglise s'établissait parmi les Slovènes, l'influence militaire et politique des Allemands commençait à s'y faire sentir, et les petites principautés entre lesquelles s'était divisé l'empire slovène succombèrent sous le poids des attaques allemandes. Comme dans chaque crise de leur existence, les Slovènes invoquèrent l'aide de leurs parents du Sud. Sous Ljudevit, prince de Posavié, Slovènes et Croates confédérés combattirent l'Alle-

magne au nom de l'Indépendance slovène; ils furent vaincus.

Les conséquences de cette défaite furent surtout de nature économique. Les souverains allemands remplirent le pays de colons allemands, la Haute et la Basse Autriche furent complètement germanisées par ces colons; puis, outre cette politique colonisatrice, les gouverneurs allemands cherchèrent de toutes les manières à restreindre l'indépendance des Slovènes.

En 952, l'empereur Otton I créa la province frontière de la grande Carantania, qui s'étendait depuis le Danube jusqu'à l'Adriatique et qui devait protéger l'Allemagne et l'Occident contre les incursions des Magyars. La grande Carantania comprenait la Carinthie et les comtés limitrophes de la Styrie, le Tyrol, l'Istrie, le marquisat de Vérone et la Furlana (Frioul), de sorte que, dans la grande Carantania, tous les Slovènes se trouvaient unis en fait. Près d'un demi-siècle plus tard, tout ce territoire fut réorganisé et divisé entre les marches de Carniole, de l'Est et de Carantanie.

Pendant tout ce temps, la lutte des Slovènes pour leur existence continuait — lutte malheureuse, il est vrai, mais si opiniâtre qu'elle a duré depuis l'époque de Charlemagne jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle.

Au cours des années qui suivirent, et grâce aux modifications survenues dans les conditions économiques et aux changements introduits dans les lois relatives à la tenure des terres, les Slaves perdirent peu à peu leur liberté et devinrent les serfs des nobles allemands. En fait, depuis l'époque d'Otton I jusqu'à la Réforme, les Slovènes virent lentement détruire leur existence propre, du fait de leur esclavage social et économique et de leur sujétion politique à une domination étrangère.

Sous la maison de Babenberg, l'Ostmark (marche de l'Est), d'où l'Autriche tire son nom, se détacha de la Carantanie. Quand la famille des Babenberg fut éteinte, Premysl Otto-

kar, roi de Bohême, s'efforça d'imiter l'exemple de Samo et d'unir les Slaves du Nord et ceux du Sud en un grand empire. Mais, en 1278, il fut vaincu à la bataille du Marchfeld et c'est aux Habsbourg qu'échut la création de l'Empire d'Autriche. Voilà pourquoi, au lieu d'être un Etat slave, l'Autriche devint un Etat allemand.

Le partage de la terre, conformément au système féodal, fut introduit à son tour dans les pays slovènes, le jour où les Habsbourg entreprirent l'œuvre de leur unification. La Styrie leur fut assujettie en 1282, aussitôt après la défaite d'Ottokar. La Carniole subit le même sort en 1282, la Carinthie en 1335, l'Istrie en 1374 seulement. Trieste fut réunie à l'Autriche en 1382 et la principauté (l'ancien comté) de Gorizia (Goritz) devint la propriété des Habsbourg en 1500, grâce à l'extinction de la famille des comtes de Goritz.

Pendant quelque temps, les Habsbourg eurent à craindre la rivalité des comtes de Celje (Cilli), dont la résidence était le château de Sunek, sur la Savinja (Sann), et dont les ambitions ne cessaient de convoiter les terres yougo-slaves. L'un de ces comtes, Hermann de Celje, fut ban de Croatie; il était le fils de la sœur du roi bosniaque Stjepan Tvrdko II, qui lui légua la Bosnie par testament. Ulric, le dernier des comtes de Celje (Cilli), épousa une fille du roi serbe Jurij Brankovic. Il fut assassiné en 1456, à Belgrade, par les Hongrois; avec lui périrent les ambitions yougo-slaves des seigneurs de Celje (Cilli) et leurs possessions devinrent la propriété des Habsbourg.

On aurait cependant tort de croire que la langue et les traditions politiques des Slovènes aient promptement disparu. Le légendaire roi Mathias demeura dans le cœur du peuple comme le symbole de l'indépendance slovène et, pendant la plus grande partie du moyen-âge, les Slovènes eurent une aristocratie nationale qui ne fut que très lentement absorbée par la noblesse allemande. Les actes du XIII<sup>e</sup> siècle contiennent un grand nombre de noms de Slovènes titrés. Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, la langue slovène posséda

une existence légale et fut parlée par les princes et les nobles. En 1227, le Minnesinger (maître chanteur) Ulric von Lichtenstein complimenta en langue slovène la chevalerie et la noblesse de Carinthie. Cette langue était employée dans la cérémonie solennelle de l'investiture ducale; elle était aussi celle des cours de Célovec (Klagenfurt) et de Vienne.

Dans son récit de l'Investiture de 1286, l'abbé Ivan de Vetrinje rapporte que, lorsque le duc de Carinthie fut accusé devant l'empereur de certaines fautes, il dut se défendre en slovène; en outre, c'est dans cette langue qu'il dut prononcer le jugement devant l'empereur. A l'époque des guerres contre les Turcs, l'approche de ces derniers était signalée par des messages en slovène, écrits en caractères glagolitiques et appelés *Turski-Glasi* (paroles turques), et les lettres missives convoquant la Diète de Carniole contiennent des signatures écrites en vieux caractères slaves.

Mais, pendant toute cette période, le Saint-Empire romain germanique écrasait les Slovènes de tout le poids de son énorme organisation; il étouffait chez eux toute possibilité d'un développement futur, il confisquait terre et liberté. Le plus grand malheur de ce peuple résida dans ce fait que la frontière de l'empire, passant de Quarnero à la Drave à travers le Kras (Carso, Karst), constituait une barrière infranchissable entre lui et les Etats yougo-slaves et empêchait toute coopération politique entre les Slovènes et leurs parents de race.

D'autre part, les Slovènes tiraient certains avantages de leur union, sous la suzeraineté des Habsbourg, en un groupe de provinces historiquement et socialement homogène, qui correspondait à l'ancienne Carinthie. Les Habsbourg ont toujours reconnu l'indivisibilité de la Carinthie, de la Styrie et de la Carniole, et à chaque nouveau partage, ces trois pays sont demeurés groupés ensemble avec Gorica (Goritz) et l'Istrie. A l'appui de cette assertion que l'union de ces pays est basée sur une loi historique aussi bien que sur une nécessité économique, nous renverrons le lecteur à l'opinion

autorisée de Arnold Luschin von Ebengreuth, le nationaliste allemand, professeur d'histoire du droit autrichien à Gratz. Dans son *Grundriss der Osterreichischen Reichsgeschichte* (Éléments de l'histoire de l'Empire d'Autriche), Luschin von Ebengreuth fait la constatation suivante : « Certaines relations anciennes subsistent, d'autre part, entre les trois régions alpines : Styrie, Carinthie et Carniole, qui ont été comprises à un moment donné dans le duché de Carantanie, et qui, après l'invasion de 1335, ressuscitèrent rapidement grâce à la similitude de leur population et de leurs conditions économiques. La Styrie assumait alors, tant au point de vue législatif qu'au point de vue politique, la direction de ces trois pays qui, au xv<sup>e</sup> siècle, firent retour à l'ensemble sous le nom de « basses terres de l'intérieur » et, par la suite, sous celui « d'Autriche intérieure ». Dans l'expression *Carniole*, nous englobons, avec la Carniole actuelle, l'Istrie et Rijeka (Fiume), car ces pays eurent, dans le passé, la même administration que la Carniole.

Les grands événements de l'histoire ont d'ailleurs mis toujours en pleine lumière la solidarité de tous les Slaves du Sud, sans en excepter les Slovènes. C'est ainsi que les guerres turques créèrent un lien puissant d'union entre les Yougo-Slaves, non pas simplement à cause du danger commun et de la nécessité de se défendre, mais parce que les invasions turques chassèrent vers le Nord beaucoup des Yougo-Slaves les plus méridionaux en mélangeant ainsi les populations du Nord et celles du Sud. Ces migrations fortifièrent considérablement le sentiment de l'unité de race.

La Réforme réagit profondément sur les Slovènes. Il leur sembla que le cauchemar de plusieurs siècles avait pris fin; une vie libre, nationale et intellectuelle commença de jaillir des cendres du passé, et la liberté spirituelle accéléra les débuts d'un nouveau réveil national. Mais pour une classe rurale appauvrie, contraire à une lointaine aristocratie, le problème économique du bien-être matériel était de bien plus grande importance que le réveil spirituel.

La lutte des paysans croates et slovènes pour la vieille « pravda » (les vieux droits) pour l'émancipation économique, eut une fin tragique, mais sa valeur matérielle et sociale fut incalculable. Pour la première fois, la masse des Croates et des Slovènes sentit le lien puissant d'un intérêt commun et l'effort entrepris pour obtenir des conditions meilleures devint une nécessité politique. Les multitudes armées que conduisait un paysan croate-slovène, le roi Matija Gubec, ne réclamaient pas seulement une amélioration de leur déplorable situation économique; elles demandaient aussi que le bas peuple eut une voix dans le gouvernement national. Cette insurrection des paysans croato-slovènes fut étouffée dans le sang. Par la suite, la vie nationale des Slovènes tomba dans une désolante apathie.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, ce grand apôtre de la germanisation, Joseph II, réussit presque à compléter l'œuvre de Charlemagne. Avec une insistance toujours croissante, l'Eglise et l'Etat travaillèrent tous deux à voler aux Slovènes leur sentiment national.

Dans cette extrémité, l'aide survint de la manière la plus inattendue : de cette gigantesque guerre de libération, la grande Révolution française.

Les idées et les théories politiques de la Révolution française furent d'une importance décisive pour la régénération des Slovènes. Le nouvel idéal politique fit sortir les peuples de l'humiliation séculaire, de la misère sociale et de la lenteur intellectuelle, et les amena à la terre promise d'un idéal nationaliste. Aucune nation n'a plus que les Slovènes bénéficié de ce puissant réveil; en dépit de leur admirable ténacité patriotique, ils n'avaient pas la force de lutter plus longtemps pour résister au germanisme sous sa forme nouvelle, l'absolutisme.

---

## CHAPITRE V

### Les Français en pays Slovène (1809-1813).

Avec l'ensemble de l'histoire slovène, singulièrement terne et peu féconde en événements, les quatre années de la domination française forment un frappant contraste. Elles constituent une brillante période de prospérité, un incident qui mérite une mention spéciale dans l'histoire de la civilisation et de la politique françaises. Quiconque étudie l'histoire yougo-slave ne peut pas, en comparant cette époque avec l'époque actuelle, ne pas être frappé par de nombreux points de ressemblance. Aujourd'hui comme il y a un siècle, le monde traverse une crise importante qui décidera du sort des générations futures. Napoléon créa entre les Slovènes et les Croates la première union politique moderne, par laquelle les uns et les autres pouvaient atteindre leur indépendance et devenir le noyau d'un Etat national. Guidé par son génie et par son intuition, Napoléon inaugura une politique qui, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, aurait pu facilement se développer et aboutir à la formation d'un grand Etat yougo-slave, si l'empire même de Napoléon n'avait pas péri si promptement. Napoléon fut le premier à comprendre la question yougo-slave et à concevoir les conditions essentielles de l'avenir des Yougo-Slaves. Il estimait à son entière valeur la situation géographique unique des pays slovènes et il était convaincu qu'ils promettaient un grand développement commercial. Les provinces illyriennes devaient être le lien entre la France et l'Orient.

L'œuvre accomplie par la France en pays slovène dans l'espace de quelques années forme un des chapitres les plus importants de l'histoire de l'administration et de la politique napoléoniennes.

D'après Napoléon lui-même, tout le pays compris entre

le Soca (Isonzo) et la Save, jusqu'à la Bosnie, constituait le territoire slovène. Par la paix de Schönbrunn, la Carniole, la partie slovène de la Carinthie, une partie du Tyrol, la Croatie au sud de la Save, ainsi que Trieste, Gorica (Goritz), Gradisca et la partie autrichienne de l'Istrie furent cédées à Napoléon par l'empereur d'Autriche. La Dalmatie, l'Istrie vénitienne et la République de Raguse avaient antérieurement déjà été prises par la France. De ces pays, Napoléon forma les « provinces illyriennes », et, de cette manière, contraignit les Yougo-Slaves, les Italiens et les Allemands de vivre à côté les uns des autres. Mais les Slaves du Sud devaient être la base de cet Etat, dans lequel ils constituaient une écrasante majorité, et la ville slovène de Ljubljana (Laybach) devait être la capitale de ce nouvel Etat yougoslave. Jamais jusqu'alors les habitants de la Carniole, les Dalmates, les Tyroliens n'avaient été unis sous une administration commune. Marmont remarquait avec justesse que les Croates des Confins militaires, les marchands de Trieste, les propriétaires fonciers de la Carniole, les mineurs de l'Istrie et de Pliberk (Bleiberg) aussi bien que les marins de la Dalmatie et de l'Albanie, étaient tous assujettis aux mêmes lois dans cet Etat polyglotte. Mais Napoléon ne mit jamais en doute la possibilité de réunir tous ces facteurs, si différents en apparence, en un Etat unique, sous une administration légale homogène.

Que Napoléon ait réuni les « *Terre irredente* » non pas à l'Italie, mais aux *pays illyriens*, c'est là un fait significatif.

Napoléon discerna promptement que Venise et Trieste doivent toujours être des rivales et ne pourront jamais être des alliées. Le 15 septembre 1809, un mois avant la paix de Schönbrunn, il écrivait qu'il voudrait anéantir Trieste, parce que n'ayant, somme toute, aucune importance, puisque Venise était en son pouvoir. Son génie lui faisait pleinement prévoir qu'annexion à l'Italie signifierait pour Trieste, en tant que port de mer, ruine économique et commerciale.

L'administration du nouvel Etat fut réglée par le décret



de 1809. L'Illyrie fut divisée en sept provinces : la Carniole (avec sa capitale Ljubljana, Laibach), la Carinthie avec Beljak (Villach), l'Istrie avec Trieste, la Croatie civile, avec Karlovac, la Dalmatie avec Zadar (Zara), Dubrovnik (Raguse) et Kotor (Cattaro) avec Dubrovnik (Raguse) pour capitale; enfin, les Confins militaires formaient la septième province. La création de cet Etat eut pour objet (comme l'auteur l'a fait remarquer dans sa *Constitution et organisation du territoire illyrien*, à la page 114) de faciliter à la France la pénétration vers l'Orient. Napoléon fut le premier qui comprit exactement l'importance des Etats balkaniques et la valeur des territoires illyriens pour la conquête de l'Orient. Un siècle plus tard, la politique d'expansion des pangermanistes choisit la même route vers l'Orient, à travers les pays yougo-slaves. Mais allez donc comparer la sagesse de Napoléon avec la brutalité maladroite du militarisme prussien de 1914!

Les territoires illyriens étaient de toutes manières distincts du royaume d'Italie, bien que ces deux Etats fussent soumis au même souverain. Un Italien ne jouissait d'aucun droit de cité à Trieste, pas plus qu'un Illyrien à Milan.

Au début, les hommes d'Etat français étaient indécis, à Paris, sur la meilleure manière d'organiser les pays illyriens; le décret qui finit par régler leur constitution ne fut promulgué qu'en 1811. C'était une tâche extrêmement difficile que d'imaginer un système homogène de gouvernement pour un territoire renfermant des éléments si différents, au double point de vue de la nationalité et de la civilisation. A ce même problème que devront envisager les Yougo-Slaves à la fin de cette guerre, Napoléon I<sup>er</sup> et ses collaborateurs s'attaquèrent résolument il y a un siècle. Les conflits d'intérêts existant depuis des siècles devaient être apaisés. Dans ces pays, trois langues : le yougo-slave, l'allemand et l'italien, et deux religions, la catholique et l'orthodoxe, luttèrent les unes contre les autres pour la suprématie. Le gouvernement vénitien, digne pendant à cet égard de celui d'Autriche,

avait complètement négligé ses sujets, au double point de vue économique et intellectuel. *L'ancien régime* avait été un régime de réaction conservatrice sous lequel le pays avait végété et languï dans l'ignorance et dans l'abandon. L'âge nouveau apporta un type nouveau de fonctionnaire, celui de l'école française, rempli d'idées nouvelles et toutes différentes en matière administrative. La violence de ce contraste empêcha de mûrir plus d'un sage et noble projet.

Un gouverneur général était placé à la tête de l'administration illyrienne. Il était commandant en chef de toutes les forces navales et militaires. A beaucoup d'égards, les pays illyriens présentaient le caractère d'une province militaire frontière. Strictement parlant, le gouverneur général n'était pas le chef de l'administration publique, mais le contrôle supérieur de l'administration lui appartenait. L'empereur nommait les fonctionnaires, dont le gouverneur général devait confirmer la nomination. Le décret se préoccupait spécialement de l'emploi de fonctionnaires indigènes dans les différents départements de l'administration locale. Mais, en pratique, on constata qu'il était très difficile d'exécuter cette partie du décret, par suite du nombre insuffisant d'indigènes possédant les qualités nécessaires.

Le gouverneur général nommait les maires des capitales des différentes provinces; il y avait là une mesure de prévoyance conforme à la tendance générale du décret qui était de réduire le plus possible l'autorité du gouvernement local. Tout l'ensemble des rouages administratifs demeuraït entre les mains de l'intendant français de l'ancien régime. L'intendant français des générations antérieures avait été un fonctionnaire financier. Les finances de l'Etat, voilà le premier et le plus important des problèmes administratifs. Aussi, l'intendant d'Illyrie portait-il un titre adéquat, celui d'« intendant général des finances ». Le gouverneur général était le chef militaire des provinces illyriennes et l'intendant général le chef de l'administration civile. Comme le pays présentait plus ou moins le caractère d'une frontière militaire, l'en-

semble du système administratif était naturellement subordonné au gouverneur général.

Un tel système présente un inconvénient inévitable : entre les deux administrations militaire et civile, il développe une opposition capable d'enrayer leur fonctionnement. Et, en réalité, cette opposition causa de nombreuses difficultés au gouvernement d'Illyrie.

Les deux plus hauts fonctionnaires des finances, après l'intendant général, étaient un « receveur général » et un « trésorier ». Le gouverneur général était assisté du « *Petit conseil* », composé de l'intendant général, du « commissaire de justice », premier président, et deux juges de la Cour d'appel de Ljubljana (Laibach). Le « *Petit conseil* » était le suprême tribunal judiciaire et en même temps le tribunal administratif suprême.

Chaque province avait son intendant particulier. Aux termes du décret, « les intendants des Provinces illyriennes exercent les mêmes fonctions que les préfets des départements de l'Empire ».

Chaque province était subdivisée en districts gouvernés par des « sous-délégués ».

Les organisateurs des provinces illyriennes commirent une erreur en ne créant pas dans chaque district un gouvernement local; mais il faut se rappeler que l'attitude officielle de l'empire ne fut pas défavorable aux gouvernements locaux ni même à aucune forme d'autonomie.

Le reproche le plus grave que l'on puisse adresser avec justice à l'administration française, est d'avoir cherché à greffer trop rapidement les institutions françaises sur un nouvel Etat dépourvu de toute expérience. L'ère napoléonienne a été caractérisée par une tendance vers la centralisation. Mais cette erreur aurait sans doute, avec le temps, été réparée en Illyrie. Napoléon sépara en Illyrie l'administration et l'ordre judiciaire, bien qu'il n'y eût eu jusqu'alors aucune séparation entre ces deux services. La procédure judiciaire fut exactement copiée sur celle de la France. L'intro-

duction du « Code civil » en Illyrie fut le plus grand mérite de Napoléon. Par un décret du gouvernement illyrien, ce Code fut traduit dans les trois langues du pays. Dans ce Code, Napoléon abolissait le droit d'aînesse, mais le résultat en fut le morcellement graduel de la terre en tenures trop petites pour être pratiques, surtout en pays slovène.

Le principal appui du gouvernement illyrien était l'armée. Marmont, le premier grand organisateur de l'Illyrie, fit traduire dans les différentes langues de l'Illyrie les règlements militaires français.

Napoléon imagina un régime spécial pour les Confins militaires de Croatie, qui étaient naguère le rempart du pays contre les Turcs. L'ancienne constitution militaire y resta en vigueur et les commandants militaires jouèrent à la fois le rôle de justiciers et d'administrateurs. Quand on conseilla à Napoléon de supprimer les Confins militaires de Croatie : « Êtes-vous fous ? » s'écria-t-il ; les Croates ne sont pas des Français ! » Il avait la plus grande admiration pour les Confins militaires ; son génie militaire était fasciné par cette organisation typique d'une nation remarquable, les armes à la main. Sans doute, les vertus militaires de ce peuple de soldats étaient bien faites pour provoquer une approbation sans réserve de la part de Napoléon.

Les Français introduisirent un système d'impositions entièrement nouveau, qui provoqua une violente opposition de la part de l'élément conservateur.

L'Illyrie souffrit beaucoup du Blocus continental. Toute la politique douanière de l'Illyrie reposait sur l'hypothèse d'un grand développement du commerce avec la France et sur la création d'une industrie illyrienne. Ce fut une époque de tarifs protecteurs très élevés ; dans les Confins militaires turcs seuls, il n'y eut à payer aucun droit d'exportation.

Le 3 janvier 1812, Trieste fut déclaré port franc, mais, naturellement, le Blocus continental nuisit beaucoup à son développement. La politique économique du gouvernement illyrien fut à la fois prévoyante et libérale. En 1812, l'inten-

dant écrivait à Paris : « Le jour est proche où les produits de la Bosnie seront expédiés par la Save jusqu'aux portes mêmes de Ljubljana (Laibach) ». Et, dans sa pensée, l'intendant voyait les richesses de l'Orient devenir accessibles grâce à la possession des pays illyriens. L'Illyrie devait être le point de départ d'un réseau de routes à travers les Balkans. Pendant les quelques années de leur occupation, les Français exécutèrent des travaux publics et des constructions, surtout des grandes routes, qui méritent encore l'admiration.

L'œuvre la plus importante de la domination française fut l'abolition du régime féodal du moyen-âge, ce legs des deux dominations autrichienne et vénitienne. Les Français s'attaquèrent surtout avec vigueur au problème de l'émancipation des paysans. Les « Robotés » furent abolis. Aussitôt après l'annexion, les Français établirent l'égalité sociale, et les magnats de l'ancien régime perdirent leur influence et leur prestige social.

Le système scolaire fut unifié. Ce qu'on appelle l'« Université » fut introduit en Illyrie et copié sur le modèle de la mère-patrie. La langue slovène, que les Autrichiens méprisaient, fut enseignée avec grand soin dans les écoles, et une école supérieure (l'Académie) fut fondée à Ljubljana (Laibach).

Le budget de 1810 s'éleva à 18.809.000 francs pour les dépenses et à 12.475.000 pour les recettes.

L'histoire de l'administration française en Illyrie raconte, sans aucun doute, l'expérience civilisatrice la plus étonnante et la plus réussie que jamais peuple ait accomplie en pays étranger. La France fit preuve de beaucoup d'habileté, de capacité et de talent quand elle créa un solide Etat frontière dans l'Orient yougo-slave. Bien que, déjà, l'esprit de liberté eût été diminué par l'Empire à l'époque de l'annexion, les idées de la grande Révolution prirent racine dans ce pays lointain. Un souffle d'égalité civile et le don divin de la liberté pénétrèrent dans ces terres qui n'avaient jamais connu

la pleine franchise et dont le peuple étouffait dans les brumes de l'absolutisme autrichien et vénitien.

On trouve une touchante allusion aux lois françaises dans ce simple conte populaire :

« Au temps des Français, on payait peu d'impôts. Les juges étaient sévères, mais justes; l'argent était aussi abondant que le foin; il n'y avait pas de misère et les vols étaient inconnus. Les grands seigneurs devaient être bienveillants. Nous étions bien et humainement traités. On vivait sans souci, et nous étions heureux et bons, meilleurs que dans des temps plus anciens. Mais des temps si doux ne sont pas faits pour que les mortels puissent en jouir à jamais. »

La France a donné à l'Illyrie, il y a un siècle, l'égalité civile et sociale, et les moyens de se développer. A l'époque si grave que nous traversons, puisse ce grand pays ne pas oublier les fils de l'Illyrie. Une jeune génération lutte aujourd'hui pour la liberté, elle espère en un avenir meilleur. La France, pour maintenir sa glorieuse tradition, l'aidera à créer cet avenir.

---

## CHAPITRE VI

### Renaissance politique des Slovènes.

Pour bien comprendre les caractères fondamentaux de la vie politique des Slovènes, et les conditions primordiales de leur développement dans le sens national, il est indispensable d'étudier les causes profondes de leur renaissance politique.

Puisque les Slovènes ont été au nombre des premières victimes de l'impérialisme allemand, et que leur indépendance politique a été détruite par l'envahissement du régime féodal germanique, à peine peut-on parler d'une existence politique des Slovènes avant l'époque de la Révolution française. La langue slovène était l'idiome d'une classe paysanne; pas de noblesse slovène et une bourgeoisie slovène très peu nombreuse. Quiconque désire étudier les causes de l'éveil et du développement du nationalisme slovène, et de toute autre petite nationalité, doit s'arrêter un instant pour examiner les grandes idées qui ont créé les institutions politiques et sociales de l'heure actuelle. La Renaissance du xvi<sup>e</sup> siècle et la Réforme ont frayé la voie à la Révolution française. L'individu devait être libre et la société affranchie de l'Eglise avant que les esprits pussent saisir l'idée d'indépendance pour une entité nationale ayant jusqu'alors manqué d'indépendance politique. Aussi, quelques intellectuels d'élite du xviii<sup>e</sup> siècle comprirent seuls la signification du nationalisme slovène et se comportèrent en pionniers de l'avenir. La foule resta muette et indifférente.

Les idées mêmes de la Révolution française ne trouvèrent aucun écho dans la masse du peuple. Seuls, quelques intellectuels commencèrent à se rendre compte que ces idées

pourraient éventuellement mener à une résurrection de la nation slovène. Les meilleurs d'entre la nation (parmi eux, Vodnik fut un des plus notables) saluèrent avec enthousiasme l'occupation française et la création de l'Illyrie. Ces événements ne marquent pourtant pas encore le début du mouvement politique slovène; néanmoins, le souvenir de la courte, mais glorieuse époque de la domination française prouve qu'elle fut un puissant levier pour le mouvement slovène.

Quand les Français quittèrent les pays slovènes et que l'Autriche y rétablit son autorité réactionnaire, le régime conservateur autrichien ne parvint pas à effacer toutes les traces de l'interrègne français. Des pays illyriens de Napoléon, les Autrichiens firent un royaume d'Illyrie. Jamais, sous l'ancien régime absolutiste, la nation slovène ne fut opprimée ni morcelée comme elle le fut pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les libéraux allemands arrivèrent au pouvoir en Autriche. A ce moment, apparut un facteur intellectuel important, qui, même lors de la sombre domination de Metternich, avait aidé à préparer les voies pour les grands événements de l'avenir; ce facteur fut le mouvement romantique. Les futurs porte-parole des nations slaves subirent l'influence du romantisme allemand. Ce mouvement romantique, voilà précisément ce qui éveilla les Slaves de l'Autriche à une vie nouvelle. Vie nationale, histoire nationale, légendes et traditions créèrent une littérature nouvelle, et de cette littérature découla le développement d'une renaissance politique. Depuis longtemps déjà, les masses commençaient à prendre conscience d'elles-mêmes; les aspirations de la période romantique remplirent l'esprit des intellectuels et des étudiants slaves.

Parmi les Slaves du Nord, Kollar fut le chef de ce mouvement romantique slave qui, en fin de compte, se cristallisa dans l'idée nationale et politique du panslavisme.

Au sud, l'Illyrisme s'efforça d'unir les Slovènes, les Croates et les Serbes. Le poète slovène Vraz et le Croato-Slovène



Ljudevit Gaj créèrent dans les pays sud-slaves un mouvement social intellectuel d'une grande portée. Les jeunes générations tressaillirent dans le joyeux pressentiment de l'aurore d'une nouvelle vie intellectuelle et politique. Délivrance du joug honteux de l'étranger dans toutes les sphères de la vie politique et intellectuelle, tel fut alors le mot d'ordre; les hommes les plus éminents de la nation luttèrent pour donner à leur pays une vie nouvelle et nationale. Plus de langues germano-latines, ni magyare! Laissez renaître la langue du pays et s'éveiller une littérature nationale! Un peuple qui comprend bien son caractère yougo-slave ne subira pas davantage une loi politique étrangère.

Les « Illyriens » ne furent pas obligés de créer une langue littéraire artificielle. L'idiome bosniaque, dans lequel le peuple chantait ses épopées; était indubitablement une langue naturelle, mélodieuse, littéraire, comprise de toute la nation. Elle avait le grand avantage de n'être pas seulement l'idiome de la plupart des Croates, mais aussi celui de tous les Serbes. Certes, les Croates des vieux pays croates de Krizevac, Varazdin et Zagreb (Agram) parlaient un dialecte plus proche de celui des Slovènes, leurs voisins de l'Ouest, que ne l'était celui des Dalmates et des Slavons, ou bien des Serbes qui faisaient à ce moment encore partie de la Turquie. Néanmoins, les chefs du mouvement illyrien furent certainement guidés par un instinct sûr et droit; grâce à lui, ils purent prévoir que, dans l'avenir, le foyer de la vie nationale yougo-slave serait transporté au sud-est, en Serbie.

La situation créée par les « Illyriens » de Zagreb (Agram) n'était pas toutefois sans présenter quelque danger pour les Slovènes qui devaient d'abord s'affranchir eux-mêmes de la double influence germanique et italienne. La langue littéraire nouvelle, la *Stokavscina*, différait, en fin de compte, de la *Kafkavscina* des Slovènes. Le poète Presern et ses disciples pensèrent qu'il serait préférable pour les Slovènes d'adopter comme langue littéraire un dialecte de la Carniole.

Mais des considérations pratiques tranchèrent la question. Une langue littéraire trop différente du langage populaire aurait eu, pensa Presern, moins de chances de lutter avec succès contre l'allemand et contre l'italien. La langue slovène vulgaire devait être, dans l'opinion des chefs slovènes, une arme plus efficace contre les tendances anti-nationales qui commençaient déjà même à se manifester. Mais, en dépit de ces tendances, même les plus ardents défenseurs d'une langue littéraire slovène distincte ne doutèrent jamais qu'une fusion du slovène et de la langue littéraire serbo-croate ne fut possible dans l'avenir. Comme le disait Fran Levstik, l'éminent critique slovène, « les idiomes slovène et croate me semblent deux ruisseaux sortis de la même source...; c'est notre devoir, puisqu'ils sont tous deux nés de la même source, de veiller à ce que les deux ruisseaux se réunissent en une seule rivière ».

Si les Slovènes n'ont pas adopté la nouvelle langue illyrienne réformée, mais ont commencé de développer à la place leur propre langue et leur littérature propre, le mouvement national slovène n'en doit pas moins sa première impulsion au mouvement illyrien. Le nationalisme slovène fut simplement une expression nouvelle de l'idée illyrienne d'émancipation de l'étranger au triple point de vue de la langue, de la civilisation et de l'influence politique. On se tromperait en pensant que les Slovènes renièrent la langue littéraire illyrienne ou qu'ils eurent à l'égard des Croates des dispositions moins amicales. Une étude des relations réciproques des peuples slaves montre que jamais amitié ne fut plus franche ni plus loyale que celle qui unit les Slovènes et les Croates depuis un temps immémorial. Jamais ces deux peuples-frères n'ont été séparés par des conflits ou par quelque animosité, comme on le constate assez fréquemment parmi les peuples de la famille slave.

Presern, ce poète si admirablement doué, fut le véritable créateur de la vie intellectuelle slovène; les modestes débuts de la vie politique slovène coïncident avec l'apogée de sa

puissance créatrice. Bleiweis commença à éditer le *Novice*, un journal qui n'avait assurément aucune tendance révolutionnaire violente.

Les années qui précédèrent la révolution viennoise de mars 1848 eurent une grande importance pour la nationalisme slovène. Le panslavisme, auquel l'absolutisme autrichien ne faisait pas une grande opposition et qui affectait plutôt alors le caractère d'idéalisme sentimental, avait déjà pris naissance parmi les Slovènes et une littérature nouvelle était née. Mais, malheureusement pour les Slovènes, ils n'étaient mûrs, en l'année 1848, ni au point de vue social, ni au point de vue politique.

Les paysans slovènes étaient, socialement et économiquement à la fois, dans une situation misérable. Les réformes par lesquelles les Français avaient amélioré le sort de ces paysans dans les pays conquis par eux avaient été peu à peu remplacées, sous la domination autrichienne, par l'ancien système de tenure. Sous le régime aristocratique arbitraire des grands propriétaires fonciers, qui ne regardaient le paysan que comme un capital vivant établi sur le sol, le peuple slovène ne pouvait pas s'élever à la conception de sa propre conscience nationale et de sa réelle valeur.

L'Allemand était le maître, le Slovène le paysan soumis, le misérable esclave qui peinait et trimait pour l'étranger. Bien que les pays slovènes fussent honteusement négligés par le gouvernement, ils constituaient, proportionnellement, la région la plus fortement imposée de l'Empire, comme l'a démontré au Reichsrat, en 1848, un député slovène.

Pendant la période d'absolutisme, la direction de toutes les écoles secondaires fut, dans les pays slovènes, exclusivement allemande. La majorité des écoles primaires était bilingue. En Styrie, ce fut surtout le grand archevêque Slomsek qui lutta pour introduire l'usage de la langue slovène dans les écoles primaires.

La langue slovène était soigneusement exclue de tous les services gouvernementaux : l'allemand était la langue offi-

cielle. Une des premières réformes réclamées par les Slovènes, en 1848, fut l'introduction de la langue slovène dans les écoles et dans les bureaux du gouvernement.

Le régime absolutiste soutenu par la dynastie, par l'aristocratie, par le militarisme et par un petit nombre de journaux soumis à la censure, était absolument incapable de résister à un mouvement populaire énergique. Lorsque la Révolution parisienne de février 1848 annonça l'approche d'une ère nouvelle, la Vieille Autriche de Metternich s'effondra comme un château de cartes. En mars, la révolution de Vienne, dans son premier et impétueux élan, fut victorieuse presque sans effusion de sang. De la part de l'ancien régime, toute résistance était sans espoir.

Parmi les Slavés de l'Autriche, les Tchèques furent les premiers à formuler leur programme politique et national dans la conférence de Vaclavské Lazni (Wenzelsbad). Les Slovènes ne purent pas agir avec autant de promptitude et d'efficacité. Les événements les avaient surpris à l'improviste et ils manquaient de chefs possédant l'énergie et les connaissances nécessaires. On peut résumer la situation dans ces quelques mots : « L'heure était venue; mais l'heure n'est rien si l'homme fait défaut ». Les premiers chefs des Slovènes furent des intellectuels et des jeunes gens inexpérimentés. Pendant ces jours de la Révolution, comme si souvent au cours de ces dernières années, les Slovènes déployèrent beaucoup plus d'activité au dehors que dans leur propre pays.

En Carniole, et spécialement à Ljubljana (Laibach), ne se produisit aucune initiative énergique. Au dehors, à Vienne et à Graz, l'intelligence était aiguisée par des relations sociales plus étendues avec les autres Slaves. C'est sur un sol étranger que furent fondées les premières organisations politiques et formulés les premiers programmes nationaux.

La jeunesse universitaire slovène fit très vaillante figure dans la révolution, pendant ces journées de mars, dont le résultat fut décidé le 13 mars. La Cour et la police capitu-

lèrent purement et simplement. Deux jours plus tard, l'empereur accorda la liberté de la presse et consentit à l'introduction de diverses autres réformes libérales. Le 29 mars, la « Slovenija », la première union slovène, était fondée à Vienne. Le premier président de la société fut le slaviste Miklosic, qui devint célèbre par la suite. Les Slovènes n'étaient pas davantage inactifs à Graz, où Mursec et Joseph Kranjec, qui fut plus tard un juriste très connu, fondèrent la Slovenija de Graz; cette société poursuivait le même but que la société viennoise du même nom.

Celle-ci publia le programme suivant : « Les Slovènes de la Carniole et de la Styrie, ceux des régions côtières et de la Carinthie sont un seul et même peuple; ils doivent donc être unis en un seul royaume qui devra porter le nom de *Slovenija*. Ce royaume possédera son Parlement à lui. La langue slovène jouira dans les provinces slovènes des mêmes droits que la langue allemande dans les pays allemands ». On doit attacher une importance particulière à cette partie du programme qui définissait les relations entre l'Autriche et l'Allemagne; la voici : « Notre Slovenija doit être partie intégrante de l'Autriche, et non pas de l'empire allemand. Nous ne désirons pas que notre pays soit représenté au Parlement allemand, et nous ne nous sentirions liés à l'obéissance qu'envers les lois qui nous seront données par notre Empereur, d'accord avec nos députés. Notre Empereur nous a donné une constitution, nous ne pouvons rien faire sans notre Empereur ni nos députés.... »

Quelques jours auparavant, Palacky, le chef des Tchèques, avait de même envoyé sa réponse au Comité des Cinquante, à Francfort. Le Parlement de Francfort avait adressé aux Slaves d'Autriche un manifeste les requérant d'envoyer leurs délégués au Parlement allemand. Mais, élire des délégués, c'eût été, de la part des Autrichiens, l'équivalent de la reconnaissance de l'Autriche comme partie de l'empire germanique. Le sentiment de leur propre sauvegarde inspira aux Slaves de l'Autriche de prendre une ferme attitude à l'égard

du Parlement de Francfort. La réponse de Palacky à l'invitation venue de Francfort fut en même temps un exposé du programme des Slaves d'Autriche. Palacky refusait de reconnaître l'Union avec l'empire germanique. Dans les limites de l'Autriche, les Slaves pouvaient espérer en la possibilité d'un développement national, mais non pas dans celles de l'Allemagne. Sa réponse contient le fameux passage que voici : « En vérité, si l'Etat autrichien devait cesser d'exister, il serait nécessaire de le rétablir le plus tôt possible, dans l'intérêt de l'Europe..., et même de l'humanité ».

Cette phrase n'exprime cependant pas tout à fait la pensée de Palacky. Seule, une Autriche qui eût été juste à l'égard de toutes les nationalités, une Autriche où personne n'eût été maître, et personne esclave, eût été capable d'accomplir une si grande tâche.

C'est seulement sous ces réserves que Palacky était un ami de l'Autriche. Son *Idée de l'Etat autrichien* contient quelques phrases instructives qu'il convient de mettre en parallèle avec le passage qui vient d'être cité : « Nous existions avant l'Autriche; nous existerons encore après elle. L'existence des Slaves ne dépend pas de l'existence de l'Autriche. Une Autriche qui opprime les Slaves a perdu le droit d'exister. L'égalité nationale est la justice devant Dieu et devant les hommes. Si l'Autriche ne peut pas ou ne veut pas nous l'accorder, nous n'avons plus d'intérêt à sa conservation, car nous pouvons aussi bien supporter l'injustice en dehors de l'Autriche, et cela sans frais! » Dans ce passage, Palacky a nettement exprimé sa pensée. En 1848, Palacky était fermement convaincu que l'Autriche se montrerait juste à l'égard de ses différentes nationalités, et il lutta pour procurer à l'intérieur même des frontières de l'empire d'Autriche un avenir meilleur aux Tchèques et aux autres Slaves. Il comprit fort bien que l'empire allemand se proposerait la mort des Slaves de l'Autriche et, en refusant l'invitation du Parlement de Francfort, il accomplit le premier des actes historiques exécutés par les Slaves d'Autriche contre ce cou-

rant d'idées qui, quelques dizaines d'années plus tard, fut nommé le *pangermanisme*.

Palacky formulait ainsi le programme des Slaves : Les Slaves d'Autriche enverront leurs représentants à Vienne et non pas à Francfort. Vienne ne doit pas déchoir au rang d'une ville de province. A côté de l'Allemagne doit exister une Autriche complètement indépendante, et cette Autriche doit se tourner vers l'Orient. L'Autriche doit développer sa vie comme un Etat absolument indépendant de l'Allemagne.

On retrouve cette même idée dans le manifeste envoyé par la « Slovenija » de Vienne aux Slovènes. Dans ce manifeste, les Slovènes sont invités à protester contre la tenue d'élections pour le Parlement de Francfort, il y est indiqué que tous ceux qui enverront des députés se dépouilleront eux-mêmes, par ce fait, de leurs droits nationaux. L'histoire de l'Autriche fournit les preuves les plus nettes du caractère désastreux que présente pour ce pays une union avec l'Allemagne. De toutes ses promesses, l'Allemagne n'en tient que bien peu. Qu'une Autriche constitutionnelle soit le refuge des Slovènes!

Alors commença une controverse extrêmement intéressante avec le poète et le futur homme d'Etat allemand, Anastasius Grün, comte Auersperg. La réplique de Grün au manifeste de la Slovenija est encore conçu dans le vieil esprit libéral de conciliation, qui a complètement disparu par la suite. A son avis, la protestation des Slovènes contre l'élection de délégués au Parlement de Francfort est un paradoxe : « Frères slovènes, dit-il, si vous vous séparez de l'Allemagne, vous vous séparez aussi de l'Autriche.... Mais si vous ne voulez pas rester avec l'Allemagne en même temps qu'avec l'Autriche, rendez-vous bien compte que plus vous vous éloignerez de l'Allemagne, plus vous vous rapprocherez de la Russie ». Or, la Russie, suivant Grün et même à en croire Palacky, était la grande ennemie de la civilisation occidentale. L'Autriche (ainsi raisonnait Grün) ne peut dignement figurer au Parlement de Francfort que si tous les

peuples y envoient leurs représentants. Il faut donc que les Slovènes y envoient, eux aussi, les meilleurs fils de leur nation.

Mais les Slovènes tenaient une réponse toute prête pour Anastasius Grün. Une union politique avec l'Allemagne serait une trahison, car par là l'Autriche tomberait au rang de domaine de la couronne et l'empereur à celui de lieutenant gouverneur sous le gouvernement de Francfort. Il serait dangereux pour l'Autriche de former un Etat uni à l'Allemagne ou de se joindre à la Confédération germanique. Cent quatre-vingt-dix députés autrichiens seraient impuissants contre les six cents députés allemands de Francfort. Le jugement suivant porté sur l'Allemagne est encore plus caractéristique : « En Allemagne, l'idéal humanitaire et la liberté n'ont pas de demeure stable; ils en auront une, au contraire, dans une Autriche imprégnée de l'esprit de justice et d'équité. Les Slovènes n'ont aucune raison pour craindre la Russie, mais ce qu'ils veulent avant tout, c'est de voir l'Autriche indépendante ».

Les Slovènes participèrent aux élections pour le Parlement de Francfort, avec le même bon ordre et le même esprit de discipline politique que les Tchèques. Leur sens politique et leur organisation étaient encore dans l'enfance. Il est juste cependant de dire que le mouvement contre Francfort ne fut pas sans heureux résultats.

Quand l'archiduc Joachim donna audience aux députés des Etats de Carniole, afin qu'ils lui expliquassent les vœux de la Diète de Carniole, Bleiweis lui présenta la pétition demandant la réunion des pays slovènes. Avec une véritable bonhomie autrichienne, l'archiduc Joachim répondait alors : « Bien, vous avez raison; à certains égards cela serait très utile ».

D'après la Constitution du 25 avril 1848, tous les pays faisant partie de l'empire d'Autriche formaient une monarchie constitutionnelle. Un de ces pays était l'Illyrie, qui comprenait les duchés de Carinthie et de Carniole, et le Littoral.



Ainsi, la Révolution de 1848 n'a pas fait disparaître l'Illyrie. Les membres du Parlement viennois (Reichsrat) étaient élus au suffrage universel indirect. Les Slovènes y envoyaient seize députés, bien qu'en droit ils eussent qualité pour en nommer vingt et un. Les délégués slovènes ne formaient pas un parti complètement uni. Ils manquèrent de chefs énergiques qui auraient obligé les Slovènes à suivre une politique constante.

En dehors du Parlement impérial, chaque pays possédait sa propre Diète. Les discussions qui se produisirent à la Diète de Styrie au sujet de la future constitution provinciale, fournissent une preuve caractéristique de la méthode conciliante et de l'esprit amical dont on usait alors envers les Slovènes. La constitution devait préparer l'égalité nationale et politique des Slovènes et des Allemands; cette résolution fut votée sans débat dans la Diète provinciale. La Styrie devait être divisée en trois districts. Le district slovène (Basse Styrie) devait comprendre les régions slovènes des districts de Maribor (Marbourg) et de Celje (Cilli). A cette époque exista réellement à la Diète de Graz un esprit de fraternité internationale et de mansuétude pour l'étranger que l'on n'a plus jamais revu.

La révolution viennoise d'octobre ne permit pas au Parlement impérial de tenir ses séances dans la capitale. Le Reichsrat fut alors transféré dans la paisible petite ville de Moravie qu'est Kromeriz (Kremsier). Les débats qui se produisirent au sein du Comité constitutionnel de Kromeriz (Kremsier) présentent une importance particulière; dans ces séances en effet, furent énoncées des idées importantes au sujet de la réforme de la monarchie. Un Allemand, le D<sup>r</sup> von Löchner, proposa la formation en Autriche de plusieurs Etats : un polonais, un tchèque, un italien, un allemand et un slovène. L'Autriche slovène devait comprendre la Carniole, la Styrie, la Carinthie au sud de la Drave, et la partie slovène de Gorica (Goritz). La langue officielle de ce pays devait être le slovène. On devait unir la Croatie à cet Etat slovène,

Tel était le programme des Allemands de gauche. Palacky proposa que l'Autriche fût divisée en neuf territoires nationaux qui constitueraient les Autriches allemande, autrichienne, tchèque, polonaise, slovène, italienne, yougo-slave, magyare et roumaine.

Mais tous ces plans d'avenir n'aboutirent à rien. La réaction était trop puissante. Le 7 mars 1849, la salle des séances du Parlement impérial autrichien fut occupée par les troupes et la Constitution autrichienne disparut très vite et tout à coup.

Bien qu'en 1848 les Slovènes n'aient pas montré un sens politique ferme ni la pleine conscience de leur existence et de leurs droits, cependant le charme était rompu. Un peuple qui avait dormi depuis des siècles d'un sommeil léthargique était maintenant éveillé. Dès ce moment, aucune puissance terrestre n'aurait été assez forte pour arrêter le mouvement national. Sans doute, les années d'absolutisme qui suivirent 1848 rendirent-elles impossible toute vie politique, mais l'idéal slovène de l'année 1848 survécut dans le cœur des Slovènes.

---

## CHAPITRE VII

### La lutte pour la Constitution

La soi-disant « Constitution de Mars » 1849 ne fut jamais appliquée. C'est la dernière charte royale dans laquelle l'« Illyrie » soit encore citée parmi les pays de la Couronne. Dès ce moment, le mot disparaît de la nomenclature officielle et le souvenir du royaume d'Illyrie ne subsiste plus que dans le titre du *Journal Officiel du Littoral*, qui porte aujourd'hui encore le nom de *Journal officiel du Littoral austro-illyrien*.

La « Constitution de Mars », — il ne faut pas oublier de le noter, — cette charte conformément à laquelle aucun parlementaire ne fut jamais élu ou convoqué, était beaucoup plus favorable aux Slovènes que les lois constitutionnelles de l'année 1860 et des années suivantes. La Constitution de Mars présentait un caractère centralisateur et, sous sa loi, la Croatie était encore représentée au Reichsrat. La situation des Slovènes dans un tel Reichsrat aurait certainement été très forte, car, unis aux Croates, ils auraient formé un parti national nombreux. Mais, comme la Constitution de Mars violait les prérogatives historiques de la Hongrie et de la Croatie, elle était inacceptable pour ces deux pays.

Alors vinrent les sombres années du régime absolutiste. A peine pouvait-on tenir le mouvement slovène de 1848 pour un mouvement véritablement populaire, car les masses (au sens exact du mot) n'y avaient guère participé; néanmoins, les principes essentiels du nationalisme slovène furent clairement et énergiquement exprimés en 1848. Pendant la misérable et désespérante monotonie des années d'absolutisme, les chefs des Slovènes eurent le temps et le loisir de se préparer pour les luttes futures.

Voici un fait très caractéristique des tendances autrichien-

nes et de l'opinion publique dans ce pays : les défaites subies sur les champs de bataille n'éveillèrent dans les différentes classes sociales de la nation que des sentiments de satisfaction en faveur de la liberté politique et du sentiment national. Les mémoires de Joseph Vosnjak contiennent une phrase intéressante sur l'impression produite par la défaite de Magenta : « Personne, disent-ils, ne fut attristé par la défaite de notre armée, parce que nous espérions que le régime absolutiste allait maintenant prendre fin » (1). Un tel état d'esprit révélait certainement une situation détestable du corps politique; or, si nous considérons la situation actuelle de l'Autriche, force nous est d'avouer que ces mots sont aussi exacts que s'ils avaient été écrits hier.

L'année 1860 fut le grand tournant de la vie politique slovène. C'est alors que la masse du peuple entra dans la lutte. Seule jusqu'alors, une petite minorité d'intellectuels s'était occupée de politique; mais, à ce moment, les idées politiques nouvelles se répandirent dans les masses. Les événements de 1848 avaient montré combien novice et inexpérimentée était encore l'organisation politique des Slovènes. Ceux-ci surent désormais comment s'organiser et comment lutter. Un souffle d'enthousiasme confiant passa sur tous les pays slovènes; il sembla qu'elles allaient alors heureusement renaître « ces belles et ardentes années au cours desquelles la jeune Illyrie, pleine d'une ferveur romantique, proclamait avec la lyre et avec l'épée ses aspirations nationales ». Mais des temps plus pratiques étaient venus. Les hommes visaient à des résultats politiques plus tangibles; au lieu de lutter pour la grande pensée de l'unité yougo-slave, ils cherchaient à jeter les bases d'une plus grande prospérité nationale pour les Slovènes.

Fédéralisme et centralisation, voilà les deux principes opposés qui, au total, rendirent extrêmement confuse la politique intérieure de l'Autriche en matière de Constitution.

---

(1) Dr Joseph VOSNJKAR : *Spomini (Mémoires)*, t. 1, p. 64.

Les principes politiques les plus opposés y sont mêlés de la plus étrange manière, et c'est là une particularité des conflits constitutionnels dans ce pays.

La Charte d'Octobre, très dénigrée comme fédéraliste, contient beaucoup d'éléments centralisateurs, et les Lettres patentes de Février ne sont pas sans caractères fédéralistes. Ces deux actes fournissent des preuves manifestes de l'habitude impardonnable et démoralisante de l'Autriche de ne rien faire qu'à demi. Aucune de ces deux constitutions ne donne l'impression nette d'une pensée politique bien définie. Il semble que leurs auteurs aient mutuellement cherché à se tromper l'un l'autre par une ambiguïté vague et décevante. Voilà pourquoi la loi constitutionnelle autrichienne est devenue une sorte de repaire mystérieux qui désespère l'homme de métier et qui fournit toute facilité à une interprétation pleine d'arguties. Ainsi l'année 1860 marqua le début de la grande comédie d'erreurs qui devait remplir les pénibles années d'un demi-siècle tout entier et finalement aboutir à la ruine générale.

Le libéralisme allemand était centralisateur. Il était opposé au fédéralisme slave. Celui-ci penchait malheureusement quelque peu vers la réaction et rêvait de ce qu'on appelait des entités historiquement constituées (*Staatsrechtlich historische Individualitäten*) telles que la Bohême. Il était bien difficile aux Slovènes de faire un choix. Ils ne formaient point une entité historique, avec des traditions historiques et constitutionnelles, et, d'autre part, la centralisation allemande était pleine de dangers pour eux. L'attitude incertaine, indécise des Slovènes, en face du grand problème constitutionnel, fut une lourde faute, mais une faute provenant de la nature même de la politique slovène.

L'absolutisme militaire et bureaucratique fut irrémédiablement abattu à Magenta et à Solférino. Le 31 mai, le Reichsrat élargi (le Conseil impérial ou Parlement) commença de discuter la question de la Constitution. C'était une assemblée de grands seigneurs spécialement désignés pour

cette tâche et de dignitaires de l'Etat. L'évêque Strossmayer fut le porte-parole des Croates; quant aux Slovènes, ils n'avaient pas de représentant dans le Reichsrat élargi. Le résultat de ces discussions fut la Charte d'Octobre, ce chef-d'œuvre d'hypocrisie politique et de casuistique. Les partis fédéralistes y virent un succès pour leurs efforts et les Allemands centralisateurs des classes moyennes une défaite. Cependant, la charte ne satisfaisait en aucune manière les Croates et moins encore les Slovènes.

Par la Charte d'Octobre, les pouvoirs du Reichsrat (Conseil impérial) furent étroitement limités et circonscrits, tandis que les Diètes (Parlement des royaumes et domaines de la Couronne) jouissaient en réalité d'une entière liberté d'action. C'est précisément dans cette liberté d'action des Parlements provinciaux, en matière législative, que résidait aux yeux des partisans de l'autonomie fédérale, la valeur de la Charte d'Octobre. Celle-ci fut proclamée Loi fondamentale immuable et irrévocable, « *Reichsgrundgesetz* ». Mais voici qu'un procédé bien autrichien ne tarda pas à lui faire suite : quelques mois à peine après sa promulgation, cette loi fondamentale fut rapportée. Les Allemands des classes moyennes prirent l'initiative de toutes les lois, et le parti libéral allemand réussit à mener à bien la Patente de Février. Cette charte fit du Reichsrat un instrument du libéralisme allemand, complètement adapté aux vœux des Allemands.

Par la Patente de Février, le centre de gravité politique de la monarchie fut transporté à Vienne, au Conseil impérial. Un des résultats de la Constitution de Février fut l'accroissement du nombre des Diètes; or, à cet égard, les Slovènes n'eurent aucune raison d'être satisfaits de cette Constitution, car cette invention du libéralisme allemand devint pour eux un véritable fléau. Les beaux rêves d'Illyrie étaient évanouis; désormais la politique slovène était paralysée par le partage entre six Diètes. Dans cinq de ces Diètes, les Slovènes étaient impuissants par suite de leur désespérante

minorité. Les conditions essentielles d'une activité politique efficace n'existaient plus!

Le Parlement provincial élisait les membres de la Chambre des députés au Parlement impérial. De quelle sorte de représentation jouissaient les Slovènes au Parlement impérial? On peut le déduire de ce fait que, dans la Diète de Carniole seule, ils étaient en majorité. Seuls, les Tchèques auraient pu appuyer les Slovènes dans leurs revendications nationales; mais ils pratiquaient à l'égard du Parlement impérial de Vienne une politique d'abstention et de boycottage. Il était donc presque impossible aux Slovènes d'obtenir le moindre avantage.

Les années qui s'écoulèrent entre la Patente de Février et la guerre austro-prussienne constituent une période de lutte pour la forme de l'Empire. La Hongrie refusant d'envoyer des députés au Parlement impérial de Vienne, il devint nécessaire de trouver une nouvelle formule pour définir les relations politiques entre l'Autriche et la Hongrie. Après la défaite de Königgrätz, le dualisme austro-hongrois fut improvisé en hâte et superficiellement. Palacky, dans son « *Idee des Osterreichischen Staates* » (Idée de l'Etat autrichien), représente fort bien ce dualisme comme « une expérience si dangereuse qu'elle peut coûter à l'Etat son existence ».

Les statuts de 1867 accordaient la liberté de réunion et d'association, et permettaient aux chefs slovènes de répandre l'idée des droits nationaux dans la masse du peuple. Le mouvement slovène devint un véritable mouvement populaire quand, dans de nombreuses réunions, les droits nationaux eurent été proclamés au milieu d'un grand enthousiasme. Ce fut l'époque des « Tabori », dans lesquels fut enfin établi le contact qui faisait jusqu'alors défaut entre les intellectuels et les masses. C'est dans le premier grand « Tabori », celui de Ljutomer (Luttenberg), que fut prise la résolution de demander l'introduction de la langue slovène dans les écoles et dans les bureaux du Gouvernement. Une

Slovénie unie, dotée d'une administration nationale, voilà un autre point du programme national qui avait déjà été formulé en 1868 et qui, à ce moment, agitait profondément le peuple. Les chefs slovènes comprirent parfaitement que l'article 19 du Statut-Loi, relatif à l'égalité nationale, serait une simple lettre morte tant qu'une loi exécutive ne réglerait pas dans le détail des droits des langues nationales. Le programme slovène reçut des masses un écho enthousiaste.

Pendant les quelques années qui suivirent, la lutte nationale devint particulièrement aiguë au sein de la Diète styrienne. Dans ce Parlement, une petite minorité slovène était aux prises avec une majorité de chauvins qui refusaient d'accorder aucune sorte de droits à la langue slovène. Les députés slovènes défendirent, au moyen d'arguments sûrs et solides, le principe des nationalités et plus d'une parole sincère et digne d'attention fut prononcée au cours des débats et des discussions de cette époque. Voici un mot prononcé dans une interpellation (en 1869) qui mérite vraiment d'être cité : « Les Slaves auraient réalisé infiniment plus de progrès s'ils avaient été laissés à eux-mêmes. Les Slaves autrichiens n'ont pas eu un seul jour de bonheur ».

En 1873, les Parlements provinciaux furent privés du droit d'envoyer des délégués au Parlement impérial; désormais les élections furent directes. De ce fait, la situation des Slovènes dans les pays où ils n'avaient pas la majorité fut un peu améliorée; et c'est seulement depuis lors qu'une réelle activité parlementaire devint possible pour eux.

Après une dernière tentative (celle du gouvernement Hohenwart-Schäffle) pour fédérer l'Autriche, et après le rejet des demandes fondamentales des Tchèques, la période de la grande lutte pour la Constitution prit fin. La puissance grandissante de l'empire allemand et des Magyars, à qui fut subordonnée la dynastie, ruina tout projet de réforme fédéraliste. Une politique étrangère complètement aveugle fut une nouvelle et inévitable conséquence de l'hégémonie germano-magyare.



## CHAPITRE VIII

### Les Slovènes et l'Autriche.

Nous sommes aujourd'hui témoins de la débâcle de l'Autriche, et ses amis doivent enregistrer avec chagrin les vicissitudes du temps et des circonstances. Mais l'Autriche est elle-même la cause de son propre effondrement. Elle s'est montrée incapable de s'adapter aux idées directrices et aux courants d'opinion de notre époque. Si l'Autriche avait vraiment fait sien le principe des nationalités, puis en avait assuré la réalisation sur une base démocratique, sa transformation en une monarchie constituée sur le modèle de la République suisse aurait été possible. Mais tout fut vraiment perdu le jour où le vieil Empire d'Autriche permit à la puissance parvenue qu'était l'Allemagne de le tirer lui-même à sa remorque et fut, sans la moindre nécessité, entraîné dans la politique mondiale de cet Etat.

Quand on se rappelle le rôle prépondérant joué par l'Autriche dans la politique étrangère de l'Europe à l'époque de Metternich, on ne peut que s'étonner de la position subordonnée occupée maintenant par cette puissance par rapport à l'Allemagne. Alors, l'Autriche était l'arbitre de l'Europe; aujourd'hui, en matière de politique étrangère, elle n'a ni initiative, ni volonté propre. Au Congrès de Ljubljana (Laibach), l'Autriche imposa sa volonté à l'Europe, et ce fut son œuvre que l'intervention internationale contre tant de gouvernements libéraux. Cette intervention fut organisée au nom de l'Europe et sur l'injonction de l'Autriche. Mais il est possible de renverser le principe. Ce n'est pas seulement en faveur des principes conservateurs et du droit divin qu'une intervention peut se produire; elle le peut également au profit des principes d'autonomie nationale et de la liberté

des nationalités. Une Europe désireuse de la paix mondiale doit intervenir dans ce dernier cas; elle le doit donc en faveur de la Yougoslavie.

C'est une histoire intéressante que celle des relations de l'Autriche avec les Slovènes. De tous les Slaves, les Slovènes sont ceux qui ont vécu le plus longtemps sous le sceptre autrichien. Ils furent les premiers à perdre leur indépendance, ils furent les premières victimes de la féodalité allemande. Ils partagèrent les alternatives de fortune par lesquelles passa l'Empire des Habsbourg. Le vieux système de gouvernement de l'Autriche était un régime de protection patriarcale, à la fois pour les nationalités et pour les individus. L'intelligence très bornée des sujets ne leur permettait pas d'échapper à la tutelle de l'absolutisme. L'individu n'était pas seulement politiquement traité en mineur, la nationalité l'était de même. Le souverain gouvernait les peuples bien ou mal, en vertu de lois absolutistes *more paterno*, et la police, organisée d'après le système toscan-espagnol, intervenait dans toutes les affaires privées, non pas des citoyens, mais des sujets de l'Etat. La politique étrangère et l'armée, tels étaient les domaines exclusifs du souverain. Les classes moyennes (c'est-à-dire la partie intelligente de la nation) et la masse du peuple n'avaient rien à dire à cet égard. Un tel régime n'est naturellement pas fait pour développer chez les individus le sens de la liberté civique, de l'indépendance, ni de la responsabilité.

Jusqu'en 1848, les Slovènes vécurent dans cette atmosphère suffocante de mensonge, de servitude et d'absolutisme. L'année 1848, si pleine d'événements, les surprit complètement dépourvus de préparation nationale. La politique slovène de 1848 fut confuse et le but n'en apparut d'aucune manière.

La dynastie ne manifesta pas la moindre attitude hostile à l'égard de l'Illyrisme, et celui-ci put même proclamer alors le principe de ce que l'on a plus tard appelé la « Grande Serbie ». A Vienne, le nom d'« Illyriens » sonnait mieux aux oreilles que celui de « Slovènes » ou celui de « Croates ».

En 1850, le Gouvernement viennois nomma une commission chargée d'établir l'unification de la terminologie juridique yougo-slave. Cette commission, qui comprenait des Serbes, des Croates et des Slovènes, accomplit son œuvre en peu d'années, et la première « Terminologie juridique » des Slaves du Sud parut à l'époque de l'absolutisme le plus ardent.

L'Autriche n'a jamais pu, malheureusement pour elle, mener un plan une fois conçu jusqu'à sa conclusion logique. C'est ainsi que l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, qui fournit aux populations yougo-slaves de l'Empire un nouvel et important apport yougo-slave, n'ajouta en fin de compte qu'un misérable fragment à une mosaïque politique.

Il est très intéressant de noter les différentes phases par lesquelles a passé dans les pays slovènes l'administration autrichienne, au cours des quarante dernières années, c'est-à-dire depuis la fondation de l'empire allemand. Pendant les années où l'Allemagne n'était pas encore l'alliée de l'Autriche-Hongrie, et au moment où la politique étrangère de l'Autriche ne s'était pas encore fourvoyée en matière de politique intérieure, l'élément slovène s'élevait pour sa large part aux premiers postes de l'administration. C'était alors un temps de justice nationale relative. En fait, sous Taaffe, le gouvernement ne réalisa aucune réforme radicale dans le système administratif; il se contenta d'introduire graduellement la langue slovène dans les tribunaux et dans l'administration. Les Slovènes estimèrent que ce n'était là que justice, « une justice aussi restreinte que possible », une concession faite par contrainte à l'idéal national des Slovènes.

Les ordonnances relatives aux droits linguistiques édictées sous le ministère de Taaffe n'étaient que des demi-mesures, mais elles révélaient du moins une tendance à l'impartialité, à un traitement administratif plus équitable. Aussi, sous Taaffe, les Slovènes furent-ils du parti du gouvernement. Les luttes nationales ne furent pas alors particulièrement âpres en Styrie ni en Carinthie; « vivre et se laisser

vivre » n'était pas seulement la devise du Gouvernement, mais aussi celle des différents partis nationaux.

Déjà, toutefois, à l'époque de Taaffe, le pangermanisme commençait à se développer en Autriche. Tout imbu du vieil esprit autrichien, et sentant d'instinct qu'un rapprochement avec l'Allemagne serait désastreux pour l'Autriche, Taaffe persécuta sans pitié le pangermanisme. A Vienne, l'irrédentisme germanique fut mis en quarantaine, ce qui contribua beaucoup à fortifier le véritable idéal de l'Etat autrichien. De toutes manières, les années 80 et 90 du dernier siècle furent, en Autriche, des années de paix et de progrès réalisés sans bruit. Les hommes d'Etat autrichiens étaient disposés à développer l'idée d'un Etat composé de nationalités différentes et les conséquences du système dualiste n'étaient pas encore apparues aussi désastreuses qu'elles le sont.

En 1897, la chute de Badeni introduisit brusquement dans la politique nationale de l'Autriche une tendance à l'intransigeance jusqu'alors inconnue. Pendant sa présidence du Conseil, Badeni édicta les règlements relatifs à l'emploi des langues en Bohême; ces règlements mirent dans ce pays, sur un pied de complète égalité, la langue allemande et la langue tchèque. C'était de la part des Allemands un changement complet de politique; il affecta tout particulièrement les pays slovènes où le conflit national commençait à prendre, à la fois en Styrie et en Carinthie, un caractère aigu et intolérant.

Un système énergique de germanisation fut en même temps inauguré tout le long des frontières linguistiques des Allemands et des Slovènes. Les marches allemandes commencèrent à empiéter sur le territoire slovène et le Gouvernement soutint l'activité des organisations pangermanistes avec une sollicitude vraiment paternelle.

La vieille méfiance de l'Autriche à l'égard de l'Allemagne, qui avait si fortement inspiré Taaffe, avait disparu.... Le Gouvernement ne se montrait nullement disposé à mettre

obstacle à la propagande pangermaniste; cette propagande était même encouragée à Vienne, bien que le but final auquel elle tendait fut ouvertement avoué. Une Autriche indépendante est incompatible avec les ambitions pangermanistes.

L'impérialisme pangermaniste, voilà la véritable cause de la politique tyrannique de l'Autriche. Il est important d'avoir toujours ce fait présent à l'esprit, surtout dans l'ordre d'idées dont nous nous occupons maintenant.

Les hommes d'Etat de l'avenir trouveront beaucoup à apprendre, quand ils étudieront l'opinion contemporaine, sur les causes de la guerre actuelle. Il sera intéressant de constater avec quelle habileté incomparable les Allemands d'Autriche et les Magyars représentent la Serbie comme seule responsable de la grande tuerie. La Serbie a contribué au déchaînement du drame mondial, le fait est certain, mais pour cette seule et unique raison qu'elle opposait une barrière à l'impérialisme allemand.

Pour rendre l'Allemagne maîtresse de la route vers la Méditerranée, vers l'Asie Mineure et vers Bagdad, il fallait que les Balkans devinssent une province allemande. Dans la petite Serbie, l'Allemagne trouva un adversaire implacable, d'une habileté politique unique, et inébranlablement dévoué à son idéal patriotique et à sa mission nationale.

Pendant tout le cours de leur histoire, les Allemands n'ont jamais été une nation politique, au vrai sens du mot. Ils étaient incapables de se faire une conception claire et simple d'un Etat. Leur Saint-Empire romain était une monstruosité, une caricature de tout sens commun politique. L'Empire, c'était une conception absolument vague, dénuée de toute intelligence de la vie politique contemporaine; c'était le contraire d'un Etat, c'était un rêve; c'était l'impérialisme dissimulé sous le masque mystique du moyen-âge. Au XIX<sup>e</sup> siècle même, les Allemands ne purent s'affranchir de cette conception qui étouffait tout développement politique rationnel. Jamais, au cours des siècles, l'Allemagne n'a pro-

duit une seule idée politique originale. En étudiant les théories politiques allemandes, on constate qu'à cet égard les Allemands sont au-dessous de toutes les autres nations.

L'Allemagne est restée complètement étrangère à toutes les grandes idées modernes de liberté précédemment conçues dans d'autres pays. Les plus grands de ses fils ont toujours détesté la vie politique. Au temps passé, on oubliait le sort de la patrie pour se perdre dans les nuages d'un vague sentiment cosmopolite.

Toutes les fois qu'un de ces esprits s'est risqué à aborder le problème de l'évolution d'un Etat, on sent en lui un manque d'originalité. Ils ne créent rien de nouveau. Tout ce qu'ils nous donnent ce sont des simples copies d'amateurs ou de philosophes qui ne se soucient en rien de la pratique du Gouvernement.

L'expérience de 1848 prouva également que les Allemands sont incapables de repousser un idéal politique, même s'il s'est naguère montré irréalisable. Au sein du Parlement de Francfort, l'idée du Saint-Empire existait encore et il incombait à Bismarck (le seul génie politique que l'Allemagne ait produit) de réaliser une conception pratique de l'unité germanique, en excluant l'Autriche du nouvel Etat fédéral. A partir de ce moment, l'Allemagne devint une grande puissance, mais cela ne veut nullement dire, cependant, qu'elle possède un sens politique considérablement développé. La fortune croissante de la nation fit naître un incomparable orgueil de race. L'esprit de caste et le militarisme se réunirent pour faire de l'Allemagne le type de l'Etat antidémocratique. Toutefois, l'Allemagne n'aurait pas eu l'audace d'aspirer à imposer au monde sa volonté, si l'Autriche avait donné satisfaction aux justes revendications des Slaves. L'Autriche eut l'occasion de se réformer elle-même et en même temps de se slaviser davantage, au cours des années comprises entre la crise constitutionnelle de 1860 et la fondation de l'Empire allemand. Mais le compromis austro-hongrois, la plus lourde faute qu'ait commise la monarchie depuis

des siècles, constitua pour l'empire le grand obstacle à la réforme qui s'imposait. L'Allemagne trouva dans les Magyars un instrument dont elle avait besoin pour l'avilissement de la monarchie des Habsbourg.

Depuis lors, l'Allemagne n'a permis aucune réforme en faveur de la majorité des sujets autrichiens et, de ce fait même, la chute de la monarchie est devenue inévitable. La politique intérieure de l'Autriche fut déterminée par le régime de la Triple-Alliance.

Par la Triple-Alliance, le nouvel empire germanique essaya de ressusciter les ambitions du Saint-Empire romain. D'anciennes aspirations allemandes reprirent vie sous de nouveaux aspects. Le germanisme égaré par ses succès industriels et commerciaux voulut dominer toutes les nations du monde. Bien qu'ils ne possédassent nullement le génie colonisateur des Anglais, les Allemands aspirèrent à devenir la plus grande nation coloniale du monde et s'efforcèrent d'atteindre à la domination universelle. A l'encontre des Anglais, les Allemands manquent de flair pour créer des centres de liberté politique, grâce à une assimilation constante des régions conquises sous un régime de liberté civile. Ce sens des ménagements politiques, qui permet d'éviter les conflits et qui s'efforce de surmonter les obstacles par une sage modération, est totalement étranger au caractère allemand.

N'ayant aucune habileté politique, les Allemands essayent de remplacer celle-ci par la contrainte brutale de la force matérielle. Ce n'est ni à la sagesse ni à la modération bien informée, que l'Allemagne espérait devoir sa domination mondiale; elle l'attendait de l'insolence d'une caste militaire.

Les Allemands se sont toujours montrés incapables de concilier la vie intellectuelle avec la vie politique et pratique. Ce sont des rêveurs, des penseurs et des philosophes qui se détournent de la politique, ou bien au contraire des politiques qui méprisent les valeurs intellectuelles. Ainsi devient-il facile de comprendre les raisons de la décadence des Universités et de toute vie intellectuelle en Allemagne. La

science est devenue une affaire commerciale et les savants allemands ont renoncé à l'austère simplicité de la grande époque intellectuelle et philosophique de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

De grandes villes ont essayé de répandre le goût de la vie luxueuse. La simplicité qui était naguère à la mode a fait place à une extravagance et une dissipation autrefois inconnues. Berlin est devenue la ville la plus pervertie du monde. On constate dans toutes les manifestations de la vie en Allemagne, en un mot, les pires conséquences d'une trop soudaine acquisition de la fortune et de la puissance pour une nation.

L'Allemagne est devenue le type classique d'une nation parvenue. La trop rapide élévation de ce peuple l'a démoralisé, a détruit en lui toute harmonie sociale et politique. Les Allemands se sont écartés de l'intellectualisme des anciens jours, pour s'adonner au culte de la force, avec la parfaite insolence des parvenus.

Les Allemands, les Magyars, les Bulgares et les Turcs, voilà les quatre puissances maîtresses, les quatre « *Herrenvölker* », à en croire la brutale philosophie de Nietzsche. La meilleure façon de caractériser la guerre actuelle, c'est de la représenter comme une guerre de ces quatre nations, dont l'ambition est de dominer sans permettre aux autres pays de jouir d'une vie nationale libre et indépendante. La victoire des Empires centraux, toute faite de haine, d'oppression et d'aristocratie, équivaldrait à la mort pour toutes les petites nations. Les moindres nationalités voient leur existence même menacée par cette nouvelle ligue de terreur. En face de cette alliance, de tout ce qui est haïssable et contraire à la liberté nationale, les Yougo-Slaves se sont rappelés les chapitres les plus tragiques de leur histoire.

Personne ne peut manquer de voir combien une victoire allemande troublerait la vie internationale en Europe. Ce serait le triomphe du caporalisme, de l'esprit d'inquisition dans toutes les circonstances de la vie, de la discipline auto-



matique d'un matérialisme abdiquant toute prétention devant le pouvoir absolu des Césars. Nous serions dominés par la grossièreté d'une race incapable de créer une vie pleine et harmonieuse.

La loi et la justice perdraient les traditions de liberté politique que sauvegardèrent les victoires de l'esprit français et anglais. Le monde ne serait plus qu'une vaste caserne où la médiocrité gouvernerait en souveraine, avec la discipline d'un sergent instructeur et d'où seraient absentes toute aspiration noble et toute initiative personnelle.

Plus encore que les grandes nations, les petites ont besoin d'indépendance et de liberté politique. Que deviendraient-elles dans les casernes de l'avenir? On leur refuserait l'existence et elles seraient broyées dans la grande machine à niveler. La lutte actuelle est donc une lutte pour un principe, pour une conviction, pour une vie meilleure dans les jours à venir. Aussi une grande responsabilité pèse-t-elle sur tous ceux qui veulent lutter avec succès contre cette force réactionnaire, sur tous ceux qui veulent aider à la création d'un monde nouveau. L'Italie ne mériterait par exemple que le mépris si, en prenant part à la grande guerre, elle se proposait d'imiter les procédés de l'Allemagne.

Une comparaison entre l'Italie et l'Allemagne mettra tout de suite en lumière une grande différence. L'Italie a mené à bonne fin son unité nationale à la même époque que l'Allemagne, mais, entre la formation de ces deux Etats, on constate de nombreuses différences résultant de la différence de mentalité des deux nations.

L'Italie moderne doit les principaux principes de son droit public à l'Italie de la Renaissance. On doit chercher les origines de l'Etat moderne dans les petites républiques et principautés italiennes. Pendant le xvi<sup>e</sup> siècle, l'Italie posséda beaucoup d'hommes d'Etat profonds et brillants, beaucoup d'habiles diplomates qui durent appliquer leur génie aux modestes affaires d'un petit Etat. On ne faisait

pas économie d'intelligence dans le pays. A côté de nombre de brillants politiques, les Italiens nous donnèrent les premiers maîtres de la science politique. Machiavel et beaucoup d'autres formulèrent les nouvelles idées politiques. Il y avait en Italie une parfaite harmonie entre la vie politique et la vie intellectuelle. Ses plus grands hommes n'ont jamais éprouvé pour la politique cette aversion complète qui caractérise les intellectuels allemands les plus remarquables. C'était un autre monde, une autre mentalité.

Pendant des siècles, pas plus que l'Allemagne, l'Italie ne fut capable de créer un Etat unifié. Rome, l'Eglise, tel était l'ennemi le plus implacable d'une unité nationale en Italie, tandis qu'en Allemagne un si dangereux obstacle n'existait pas. La création de l'unité allemande coûta bien moins de sang et d'efforts que la création de l'unité italienne, et les fils des fondateurs de l'Italie moderne sont d'une habileté politique bien plus grande que les fils des vainqueurs de 1870.

La vie constitutionnelle présente deux types politiques : le type italien, qui a fondé un régime parlementaire uni à la plus grande liberté politique, et le type allemand, dans lequel la négation de tout principe parlementaire n'est que trop visible. En Italie se développa une vie politique très active, libre, sans obstacles et attirante, tandis que l'Allemagne donnait naissance à un système qui est tout à fait opposé à l'idéal politique français et anglais.

Le régime autoritaire de l'Allemagne (nous ne pouvons que le constater) est devenu la base de son barbare impérialisme. De même, l'Italie tend vers un autre impérialisme, plus perfide, mais moins barbare. L'évolution économique de l'Italie a fait oublier les aspirations du *risorgimento* politique. Le vieil idéalisme a disparu et les tendances commerciales ont fait naître une nouvelle mentalité. Des considérations pratiques ont imposé à l'Italie de nouveaux penchants impérialistes. La soif de la richesse a englouti l'idéalisme

politique, la politique étrangère italienne est devenue matérialiste.

L'Autriche n'a jamais été (le fait est incontestable) sincère dans son attitude à l'égard des Slovènes dans leur lutte pour leur existence nationale. Elle considérait le nationalisme slovène comme un mal nécessaire qu'elle devait tolérer puisque, malheureusement, il existait. Ni la dynastie, ni le gouvernement ne s'élevèrent jamais à une conception plus haute du problème des nationalités. Ils ne s'avisèrent jamais de chercher, pour une monarchie réformée et régénérée, une base nouvelle, une base solide, dans un harmonieux développement des diverses nationalités de l'empire.

L'Etat resta toujours étranger au caractère et à la culture des Slovènes. Ce que sont aujourd'hui les Slovènes, ils le sont devenus uniquement par leur propre travail et leur propre énergie, non seulement sans l'aide de l'Etat, mais encore malgré lui. En réalité, les efforts de l'Etat eurent plus exactement pour but d'entraver le développement intellectuel des Slovènes. Ils furent rigoureusement privés de tout avancement, et ce fut seulement par la force et très occasionnellement qu'ils obtinrent quelques misérables miettes d'égalité nationale. Jamais l'Etat n'a favorisé la civilisation, l'art ni la science slovènes; il leur a seulement permis avec générosité de faire eux-mêmes les frais de tout.

Avec le xx<sup>e</sup> siècle commença pour les Slovènes une période de lutte nationale d'une intensité sans précédent. Il n'y a que quelques heures de chemin de fer entre Vienne et la frontière slovène; néanmoins, Vienne se refusa à voir et à entendre l'inexorable lutte qui se livrait pour la patrie slovène. C'est dans tous les pays de progrès une loi admise en pratique politique, que le gouvernement central doit être exactement informé des faits et des conditions sur lesquels l'Etat établit ses principes d'administration. A Vienne, au contraire, le bureaucrate impitoyable ne connaît dans l'univers que son ministère. En dehors de son ministère, là-bas, dans la province, la situation lui demeure absolument incon-

nue. Cette étroitesse d'esprit du Viennois, dont l'horizon politique ne s'étend pas au delà du Prater, n'est pas particulière à Vienne, mais elle caractérise tous les cercles dirigeants en Autriche. Voilà comment Vienne ne vit pas que l'Allemagne procédait à une germanisation violente des Slovènes et que toutes les organisations nationales allemandes, dont le but était d'exterminer les Slovènes, n'étaient, en fait, qu'autant d'instruments de Berlin. Les autorités de Vienne se contentèrent d'assister à cette lutte à mort avec cette véritable bonhomie autrichienne qui n'est pas exempte d'une frivole indifférence.

Mais les Slovènes ne se sont pas laissé abattre par un tel abandon de la part de ceux qui avaient le devoir de les protéger; ne sont-ils pas soutenus par la conviction qu'ils maintiendront leur existence même au milieu du grand cataclysme mondial? Ils peuvent se reconforter en sachant qu'ils étaient les maîtres indépendants de leur destinée avant les temps de la domination autrichienne, et ils auront à poursuivre leur existence dans des conditions nouvelles après la ruine de l'Autriche.

---

## CHAPITRE IX

### Les Slovènes et la politique étrangère de l'Autriche.

Un vieil Etat ne change pas aisément ses méthodes et modifie encore plus rarement et moins volontiers les principes dirigeants de sa politique étrangère.

La politique étrangère de l'Autriche resta la même que sous Metternich : réactionnaire et, par dessus tout, l'arme suprême contre le nationalisme et les Etats nationaux; elle demeura l'apanage exclusif du souverain et de ses ministres, de la haute aristocratie. Les multiples nationalités de l'empire restèrent rigoureusement exclues de toute coopération aux délicats problèmes que devait résoudre la politique étrangère de l'Autriche. Ainsi fut créée une situation tout à fait anormale. Un pays doté du suffrage universel égal et direct et, d'autre part, du service militaire obligatoire se trouvait, pour toutes les questions vitales touchant au sort de la nation et de l'empire, absolument à la merci de l'incompétence désespérante d'une cabale aristocratique. Une saine atmosphère politique devenait impossible, du fait que la politique étrangère de l'Etat était soustraite à la clarté de l'opinion publique et que, pour compléter cette anomalie, le but poursuivi par cette même politique était le maintien de la suprématie des Allemands et des Magyars. Au milieu de la défiance universelle, dans cette atmosphère étouffante d'intérêts acquis et d'autorité héréditaire, il n'y avait aucune place pour une véritable liberté politique, pour le libre développement d'une politique intérieure vraiment saine. Les quelques réformes libérales qu'avait parcimonieusement accordées la Constitution de Décembre et qu'avaient soigneusement signées des mains vigilantes, furent pres-

que entièrement détruites dans la misérable lutte politique quotidienne. Un tel régime était supportable pour les Allemands, qui, grâce à leur lourdeur politique et à leur manque total de tempérament politique, pouvaient très bien le supporter. Mais pour les Tchèques et pour les Slaves du Sud, doués d'un sens politique très développé et d'instincts démocratiques, cet état d'atrophie politique devint un tourment intolérable. Le tempérament yougo-slave souhaitait l'établissement de l'Etat sur des bases libres et démocratiques, alors qu'une bureaucratie intraitable ne nourrissait pour la démocratie de l'empire que des sentiments de conservatisme et d'antidémocratie.

Le nationalisme slovène se trouva donc tout de suite entravé; il était en opposition avec les idées d'une politique impériale absolument surannée qui avait eu ses beaux jours au temps de la Sainte-Alliance, mais qui était tout à fait incompatible avec les aspirations d'une nation jeune et démocratique.

L'Allemagne employa, d'autre part, toutes les ressources mises à sa disposition par son alliance politique avec l'Autriche pour empêcher un slovénisme politiquement fort de lui barrer la route vers l'Adriatique. A aucun prix l'Allemagne ne voulait permettre à la vigoureuse nation slovène d'être la maîtresse de son propre sort et d'être à même de résister efficacement à toute influence étrangère. Entre l'impérialisme allemand et le nationalisme slovène, l'opposition était inexorable, irréconciliable. L'Autriche aurait eu une politique étrangère forte et efficace que jamais ce pays ne serait devenu un simple subalterne de l'Allemagne. Mais ce subalterne avait une tâche à remplir : il devait empêcher les Slovènes d'acquérir quelque importance politique. Une Autriche résolue et énergique aurait fait des Slovènes un facteur important de sa politique impériale; mais une Autriche devenue la simple exécutrice des ordres de Berlin devait nécessairement s'efforcer d'anéantir l'existence politique des Slovènes.

En réalité, les Slovènes furent doublement sacrifiés. L'al-

liance avec l'Italie contraignait la politique intérieure de l'Autriche-Hongrie à opprimer les Slovènes et les Croates du littoral illyrien. Des ordres venus non seulement de la Friedrichstrasse, mais de la Consulta de Rome, furent exécutés avec empressement par les pilotes viennois de l'Etat austro-hongrois. Les parias slovènes payaient les frais; personne n'en avait souci.

Il est donc bien naturel que l'opinion publique chez les Slovènes n'ait jamais été sympathique à la politique de la Triple-Alliance; mieux encore, avec l'instinct sûr et sain propre aux nations jeunes, les Slovènes ont prévu jusqu'au terrible danger auquel courait l'Autriche. Le souci de leur propre conservation leur enseigna qu'ils devaient favoriser une politique étrangère qui chercherait un rapprochement de l'Autriche avec la Russie. Les Slovènes les plus éminents éprouvèrent toujours pour leur parente la Russie une ardente sympathie qui n'était pas exempte d'une nuance de sentimentalité. C'était une affection platonique, ne visant ni conquête ni possession. Mais rien de plus faux ni de plus puéril que d'accuser les Slovènes d'avoir subi l'influence du « flot des roubles ». Jamais le rouble luisant n'a déferlé en vague sur le beau pays qui s'étend entre la Drave et l'Adriatique. Les Slovènes ont construit des écoles que le gouvernement refusait de leur donner, ils ont organisé une Société de défense nationale; mais tout cela, ils l'ont fait avec leur propre argent. Nulle autre nation n'est probablement capable (on peut le dire sans exagération) de prouver aussi clairement que les Slovènes avoir acquis son indépendance politique sans aucun appui financier de l'étranger.

Avec son poing ganté de fer, l'Allemand constituait pour les intellectuels slovènes une sérieuse raison, une raison convaincante, de ressentir de vives sympathies pour les nationalités française et anglaise. Mais ce motif n'était pas le seul. La France avait fait naguère la première tentative d'union des Slovènes et elle s'était gagné par là le cœur de la nation. La défaite de l'armée française en 1870

consterna les Slovènes, car ils savaient qu'un accroissement de puissance de l'Allemagne équivaldrait à la mort de leur nationalité. Ils s'efforcèrent de puiser en France un soutien moral, chose toute naturelle pour un peuple contraint de chercher son salut national dans l'opposition à tout ce qui était allemand, Le flot du germanisme qui les entourait de toutes parts était devenu un cauchemar pour les Slovènes. La langue allemande à l'école, dans le Gouvernement, dans les bureaux, dans la vie commerciale; la science allemande dans les Universités de langue étrangère; partout et toujours des menaces de nouveaux empiétements allemands, -- c'était le terrible refrain du passé et l'écho mille fois répété du présent. « Éviter un sort si funeste », telle devint la devise de la nation.

C'est dans cet état d'esprit, c'est avec de tels sentiments que les Slovènes se sont engagés dans la guerre mondiale. Ils détestaient tout ce qu'un patriotisme aveugle, une armée mercenaire et les gouvernants viennois admiraient comme la plus étonnante merveille qui fut sur terre, c'est-à-dire le caractère allemand, l'arrogance allemande, le militarisme allemand. Les Slovènes aimaient tout ce qui n'avait aucun rapport avec la politique étrangère de la monarchie et tous ceux que les Allemands et les Magyars détestaient et méprisaient.

Avec quel entrain les chefs intellectuels slovènes saluèrent le début d'une guerre que tout le monde savait devoir être une croisade contre le pangermanisme, il est facile de le comprendre. Ils savaient l'affreuse cruauté d'une politique étrangère anti-nationale et anti-démocratique, et la démence de tout le système d'exploitation pratiqué jusqu'alors par les Germano-Magyars; ils y voyaient un suicide. Ils comprenaient en même temps quels étaient les véritables intérêts en jeu. On avait recouru à la guerre comme au dernier expédient capable d'empêcher la réforme de la monarchie en faveur des Slaves. Des millions d'hommes devaient périr sur les champs de bataille pour soutenir et perpétrer le despotisme et la tyrannie d'une caste privilégiée et les orgueilleuses ambitions de deux races. Cet abîme de perversité était



le résultat d'un système politique criminel qui ne visait pas à garantir la prospérité nationale, mais plutôt à déterminer la dégradation sociale et nationale des peuples de l'empire.

Dans le passé et en différentes occasions, l'Autriche (le fait est exact) a engagé des guerres qui déplurent aux Slaves d'Autriche. En 1859, Allemands et Slaves se réjouirent ensemble quand le régime absolutiste s'effondra honteusement sur les champs de bataille italiens et, en 1866, la défaite de Königgrätz ne fut pas du tout considérée comme un désastre. Mais ces guerres n'ont pas été soutenues par une armée fournie par le service obligatoire. La guerre de 1914 est la première dans laquelle une armée nationale austro-hongroise (les termes de cette expression marquent une contradiction) combat pour la victoire ou plutôt pour la défaite.

Les conséquences psychologiques qui découleront de cette guerre et plus encore d'une défaite de l'Autriche, sont incalculables.

En premier lieu, les nations ont été entraînées dans une guerre qui est en opposition directe avec leurs propres intérêts et aussitôt les conséquences d'un abominable système d'exploitation par l'étranger vont nécessairement ne pas tarder à devenir manifestes. Le sang des peuples slaves n'aura pas été impunément répandu. Voyez quelle profonde impression les Slaves d'Autriche ont éprouvée à la suite de l'insolente menace du magnat magyar, Tisza, qui prétendait s'arroger le droit de récompenser ou de punir ceux que lui-même jugerait dignes de récompense ou de châtimement. Ce langage révèle un tel état d'esprit, une si incroyable arrogance qu'il eût été vraiment extraordinaire que les Slaves gardassent le moindre doute sur le sort qui leur serait réservé par une providence pangermaniste et magyare.

Les regards des Slovènes ont toujours été tournés vers les Balkans. Comme ils ne se rendirent pas compte d'abord des secrets de la politique étrangère de l'Autriche, les Slovènes crurent pendant longtemps que l'Autriche cherchait pour elle-même une base à Salonique, tandis qu'elle ne fai-

sait qu'exécuter les ordres de Berlin. Pendant de nombreuses années, les Slovènes souhaitèrent ardemment l'unité des Yougo-Slaves. L'idée yougo-slave devint l'Évangile des intellectuels slovènes, et maintenant voici que la guerre mondiale est déchaînée et qu'une inscription gigantesque est apparue à l'horizon, rapprochant du peuple slovène les buts élevés qu'il poursuit.

On peut comparer la guerre mondiale à un ouragan d'une force terrible, portant à des millions de cœurs les semences de nouvelles idées politiques, et la raison qui conduit les peuples coalisés de l'Europe à tenir tête au germanisme est identique aux principes et à l'éternel idéal des Slovènes.

On constate une analogie vraiment surprenante entre les idées qui ont provoqué la lutte d'où les Slovènes sortiront morts ou vivants et toutes ces idées au nom desquelles les nations sont maintenant en guerre contre l'impérialisme allemand; et ce n'est pas une faible satisfaction pour la petite nationalité slovène de constater que, maintenant, en présence de l'Europe entière, on affirme hautement la pleine justice de ses propres luttes politiques contre les assauts de la force brutale.

Jusqu'ici ils demeuraient seuls, défendant sans bruit l'héritage de leurs pères contre l'arrogance d'une nation qui prône maintenant sans vergogne la doctrine de la force et de l'injustice dans toute son horreur. Sans exagération, nous pouvons bien appeler les Slovènes de braves pionniers dans la lutte contre la puissance qui déchaîna le « pandemonium » de la guerre mondiale. Cette lutte entre Slovènes et Allemands, qui remplit toute l'histoire slovène, est par elle-même une preuve glorieuse que la nation slovène a le droit d'exister et de se développer. Ce que le corps social de l'Europe a tenu en 1914-1915 pour la calamité suprême, a été dès le début jugé par les meilleurs d'entre les Slovènes comme un crime envers leur propre nation. Ainsi, le ruisseau de la pensée slovène va se jeter dans le grand fleuve des aspirations mondiales et des événements mondiaux.

## CHAPITRE X

### La lutte contre le Pangermanisme.

Au début de ce siècle, la cause slovène était dans une situation des plus précaires, presque désespérée. Il fallait, pour la sauver, remplir une tâche vraiment gigantesque, dont l'accomplissement nécessitait l'existence d'une bonne et forte politique nationale. Une nationalité de quinze cent mille âmes devait arrêter et supporter la lourde pression économique de soixante-dix millions d'individus. Si les Slovènes ont pu obtenir un tel résultat, ce n'est certainement pas à leur système de politique locale qu'ils l'ont dû, mais totalement et uniquement à l'énergie naturelle et à la natalité de la nation. Toutefois, en dehors de la grande menace venue du nord, les Slovènes couraient encore d'autres dangers. Les Magyars au nord-est et les Italiens au sud n'étaient ni les uns ni les autres des ennemis à dédaigner. Dans de telles circonstances, le besoin pressant de la défense nationale aurait dû unir toutes les forces vives de la nation. En réalité, les meilleurs et les plus patriotes des chefs slovènes se groupèrent tous pour remplir cet impérieux devoir et se détournèrent des stériles querelles de parti.

Peut-être convient-il de donner un court aperçu du mouvement pangermaniste, de montrer la violence de son hostilité à l'égard du nationalisme slovène et d'en discuter les raisons.

Le passé n'a jamais connu des luttes nationales telles que nous en connaissons aujourd'hui. Etats nationaux et civilisation nationale, tout cela n'existait pas naguère. Dans les pays catholiques, la lutte entre l'Eglise et l'Etat et la prééminence de la langue latine combattaient simultanément contre

l'éveil du nationalisme ainsi qu'il existe maintenant. L'organisation sociale et la civilisation du passé étaient beaucoup plus unifiées et incomparablement plus cosmopolites et plus égalisées que ne le sont celles d'aujourd'hui. Les distinctions de classes résultaient de la situation économique. Dans les pays slovènes, elles étaient dues à l'opposition existant entre l'Allemand maître et seigneur, d'une part, et, de l'autre, le Slovène paysan et roturier.

L'état de fermentation intense qui a éveillé le nationalisme en Europe doit son origine à la Renaissance et à la Réforme. Par une étrange coïncidence, le développement de la langue slovène et, indirectement, le nationalisme slovène doivent aussi leur éveil à la Réforme. Avec une énergie toujours croissante, la société, la politique et la science se sont émancipées de la suprématie du cosmopolitisme latino-européen. Les piliers de l'ancienne civilisation unifiée étaient déjà à terre lorsque la Révolution française vint affranchir l'individu lui-même et poser ainsi les fondements du nationalisme actuel, du nationalisme des nations ne constituant pas en même temps un Etat.

Tandis que les idées de la Révolution française étaient encore à l'état de ferments, le nationalisme allemand trouva son premier représentant sérieux dans la personne de Joseph II, l'empereur « éclairé ». Avant Joseph II, le vieil Etat autrichien avait tourné dans le cercle des idées résultant de l'instinct cosmopolite de gouvernement que possédaient les Habsbourg. Pour des raisons de routine administrative nationaliste et dans le strict esprit d'une conception nationaliste des problèmes gouvernementaux, Joseph II voulut faire de l'Autriche un Etat national allemand. La tentative échoua, mais elle devait avoir pour conséquence un éveil des aspirations nationales chez les peuples non allemands de l'Autriche. C'est en Hongrie que la politique germanisatrice de Joseph II trouva la plus forte réaction. La nationalisation de l'administration hongroise fut une conséquence inévitable du règne de Joseph II. La pierre avait

été mise en mouvement. Le nationalisme hongrois, chauvin et agressif même dès sa naissance, détermina chez les Croates la première révolte ardente du sentiment national. Le charme était rompu; société, politique, Etat, tout alla en se nationalisant.

Chez les Slovènes, c'est au contraire l'interrègne français qui exerça une grande influence, et les meilleurs d'entre les Slovènes de cette époque furent pleinement conscients de l'importance historique de leur temps, le fait est certain. Jusqu'à un certain point, la langue slovène remplaça l'allemand officiel, assez du moins pour que le français n'eût pas une prépondérance exclusive. Ce bénéfice ne fut pas le seul; il y en eut également un autre encore, d'une beaucoup plus grande importance. Les Slovènes et les Croates furent alors réunis sous une seule et même administration. Ainsi était créé un précieux précédent pour des aspirations ultérieures vers l'unité.

Un événement important précéda de quelques années seulement l'arrivée des Français en pays slovène. L'Empire romain de nation germanique, ce véhicule de la pensée impérialiste à l'époque, avait fait une fin misérable; la maison de Habsbourg s'attribuait son héritage, qui ne comprenait que des traditions, mais nullement quelque puissance politique. Les dizaines d'années qui suivent marquent une période de faiblesse pour le germanisme qui est incapable de s'élever jusqu'à l'action politique. Les tendances allemandes de la maison de Habsbourg poursuivent un but administratif et politique. Dans un grand établissement qui doit être conduit d'après les lois patriarcales, il est certainement beaucoup plus commode que les documents soient écrits dans une seule langue. C'est uniquement pour des raisons utilitaires que l'Autriche désire germaniser les domaines de la Couronne.

Rien ne montre mieux le caractère des relations entre Slaves et Allemands, que les démonstrations de sentiments fraternels de 1848. Dans les villes de Styrie, les Allemands

arborèrent les trois couleurs slaves, et Allemands et Slaves se jetèrent au cou les uns des autres, comme des frères dévoués. Mais cet accord fut de courte durée. La tolérance cessa dès que les Allemands prirent conscience de leur nouvelle force politique. Déjà, au Parlement de Francfort, on tint un langage dont certaines phrases sentaient fortement le pangermanisme. Ce fut un profond instinct politique qui poussa Palacky à détourner les Slaves autrichiens d'aller à Francfort. Il prévoyait qu'une Allemagne unie prendrait à l'égard des Slaves une attitude très différente de celle qu'avait adoptée l'Allemagne idéaliste et cosmopolite d'avant 1848. A cette époque, List, l'économiste national, exposa les idées fondamentales du futur pangermanisme. Les socialistes Marx et Lassalle trahirent aussi des sentiments suspects de pangermanisme.

Mais le rêve allemand d'unité fut une fois de plus enterré pour un certain temps. Jusqu'à la création de l'empire allemand, une réforme constitutionnelle de l'Autriche était encore possible. Tandis que l'Allemagne était encore une simple expression géographique, et alors que la multitude des petits Etats empêchait le Philistin allemand de développer son arrogance innée, la transformation de l'Autriche en un Etat fédéral fut presque possible. Mais après 1870, tous les efforts furent inutiles. L'influence allemande empêcha de mettre en pratique les articles fondamentaux de Bohême, et cependant, pour empêcher leur réalisation, il fallait manquer à une parole d'empereur!

La fondation de l'empire allemand créa une accumulation de forces qui, avec une ardeur toujours croissante, aspirèrent à la domination universelle. Pour atteindre ce but, les Slaves autrichiens étaient un obstacle; il fallait donc les éliminer. Mais, tandis que, pendant les premières années de l'Alliance germano-autrichienne, on eut recours à l'intimidation diplomatique pour influencer les affaires autrichiennes, on substitua plus tard à cette méthode celles de l'agitation et de la propagande organisées.

L' « Union scolaire allemande » (Deutscher Schulverein) et la « Marche méridionale » (Die Südmark) furent les deux associations destinées à achever la dénationalisation des Slovènes. Le pangermanisme n'épargna aucun effort lors de l'inauguration de cette campagne au début du xx<sup>e</sup> siècle. En 1895, le nombre total des membres des associations autrichiennes pour la propagande pangermaniste — elles s'intitulaient assez étrangement « Union de protection nationale » — n'était que de 240.000 membres et leur revenu n'était que de 714.000 couronnes. En 1909, le nombre des membres s'était élevé à 600.000 et le revenu annuel s'était accru de 38 %.

La « Marche méridionale » n'a pas d'autre but que de collaborer à la dénationalisation des Slovènes. En 1908, cette association possédait 50.000 membres et un revenu de 226.000 couronnes. L' « Union scolaire allemande », qui a pour objet de fonder des écoles allemandes dans les pays slaves, comptait 100.000 membres en 1908 et son revenu s'élevait en cette même année à la somme de 617.200 couronnes. Juste avant le déchaînement de la guerre mondiale, ces deux associations furent extraordinairement actives et obtinrent au point de vue financier de très grands succès. Le mark d'argent de l'empire d'Allemagne coulait en Autriche en larges ruisseaux. Les institutions financières allemandes assistaient avec munificence les organisations nationalistes allemandes en Autriche et la germanisation des Slovènes était systématiquement poursuivie avec l'assistance pécuniaire des Allemands de l'empire.

Pour dénationaliser un peuple, l'école primaire constitue le moyen le plus sûr, celui qui offre le plus de chances de succès. Des écoles primaires allemandes sont donc fondées dans les districts bilingues et les écoliers slovènes y sont attirés par des promesses, des dons et des menaces. Ainsi, les Slovènes n'ont pas seulement à faire face au devoir de neutraliser cette activité dangereuse, ils ont encore celui de subvenir désormais aux frais de leurs propres écoles pri-

maires. Dans les groupements où la majorité est allemande, l'Etat n'est pas à même de contraindre la représentation communale à procurer des écoles slovènes à la minorité slovène, et il voit en réalité d'un œil favorable le groupement entreprendre à la place de l'Etat la dénationalisation des Slovènes. Dans de tels groupements, les Slovènes sont, par conséquent, chargés, fort illégalement, de tous les frais de leurs propres écoles.

Les Slovènes possèdent une organisation relativement forte pour subventionner leur système d'éducation nationale. Après avoir très modestement débuté, la « Druzba sv. Cirila in Metoda » (Société des Saints Cyrille et Méthode) s'est si bien développée qu'elle est aujourd'hui une arme puissante dans la lutte nationale. Si l'on considère que les Slovènes sont parmi les peuples les plus pauvres de l'Autriche, de quel esprit de sacrifice témoignent les listes de souscription et les legs en faveur de cette association ! La « Druzba » prouve le vigoureux patriotisme d'une nation de paysans qui ne compte en réalité aucun capitaliste. Eh bien ! les Slovènes de toutes les classes ont fait des legs en faveur de la « Druzba » ; en 1911, les fonds de la « Druzba » montaient à 1.139.700 couronnes et en 1913 à 1.203.226 couronnes. Les dépenses en 1913 s'élevèrent à 334.850 couronnes et les recettes à 140.000 couronnes. Par contre, en 1914, les dépenses tombèrent à 301.000 couronnes, tandis que les recettes montèrent à 145.000 couronnes. Les écoles de l'Association sont fréquentées par 2.618 enfants.

Mais les Slovènes ne doivent pas seulement combattre pour l'enseignement national, ils doivent le faire encore pour la terre même où ils vivent. Imitant l'exemple que leur donnent les Prussiens, les Allemands s'efforcent de faire passer la terre, sur la frontière linguistique, aux mains de colons. Telle est la mission spéciale de la société « Südmark ». Jusqu'à une date toute récente, en dépit d'un sacrifice considérable d'argent consenti par l'Empire allemand, les opérations de cette association n'avaient pas bril-



lamment réussi. Jusqu'en 1908, 700 hectares de terres, acquis par la « Südmark » dans le pays situé au nord de la Drave, passèrent entre les mains de colons venus de l'Empire d'Allemagne. Mais ces Allemands ne réussirent pas à s'établir dans les pays yougo-slaves. Quelques-uns d'entre eux quittèrent le pays, d'autres s'endettèrent. Mais la « Südmark » dispose de bien des moyens pour corrompre les populations slovènes des frontières. Elle leur donne une assistance pécuniaire, elle leur prête de l'argent sans intérêts, elle distribue des brochures de propagande allemande et des ouvrages de tendances pangermanistes.

Pour neutraliser cette activité, les Slovènes ont créé une union protectrice appelée « Branibor », dont le but particulier est de soutenir le paysan et l'artisan slovènes dans la région de la frontière linguistique. On y parvient en leur avançant de l'argent à très faible intérêt, en leur consentant des emprunts avantageux et en leur fournissant d'autres secours d'ordre économique. Il incombe au « Branibor » de protéger le paysan slovène contre le danger de tomber dans les griffes de la « Südmark ». Mais, jusqu'à présent, l'activité du « Branibor » n'a pas été aussi heureusement développée que celle de la « Druzba ».

Au cours des dernières années, l'Autriche a cessé de se gouverner elle-même. Ce n'est pas le gouvernement officiel désigné pour le temps présent par le souverain, qui gouverne le pays, mais bien le « Nationalrat » (Conseil national) allemand. Ce Conseil est un comité formé par les groupes nationalistes allemands d'Autriche. Pendant ces dernières années, aucun haut fonctionnaire ni aucun juge n'a été nommé dans les pays slovènes sans que son nom ait été préalablement soumis à l'approbation du « Nationalrat ». Le « Nationalrat » avait un candidat allemand tout prêt pour chaque poste et il réussissait à obtenir du gouvernement sa nomination. Le résultat net de cette politique, le voici dans les pays slovènes, il n'y a pas *un seul Slovène* qui ait été, durant ces derniers temps, chargé d'un poste officiel im-

portant ou qui ait été nommé juge; aussi, sous la pression du Conseil national allemand, l'administration officielle a-t-elle été systématiquement germanisée et l'élément slovène a-t-il été brutalement écarté. Le pangermanisme jouit auprès du Cabinet de Vienne, et même auprès de quelques provinciaux, d'une autorité incontestée. La bureaucratie conserve encore un léger vernis de l'ancienne politesse autrichienne, de manière à donner l'impression que le bon vieux temps n'est pas écoulé. Sur un point, tout au moins, les autorités gouvernementales se sont montrées conservatrices : les vieilles méthodes de sans-gêne et de pédanterie bureaucratique, unies à une extrême lenteur et à une extrême complication des rouages administratifs, elles les ont conservées dans toute leur bonne vieille gloire autrichienne!

L'Autriche ne possède pas de gouvernement local, au sens propre du mot. Pour tromper les autres peuples et, surtout, pour affaiblir les Slaves, on créa les prétendues « villes autonomes ». Ces « villes autonomes » sont des communes jouissant d'une constitution spéciale privilégiée. Elles sont devenues autant de véritables forteresses du germanisme, car le libéralisme allemand a eu très grand soin de n'accorder ces privilèges qu'à des communes dont on pouvait sûrement attendre de sérieux services pour la cause allemande. Les villes autonomes formèrent, au sein de l'Etat même, autant de petits Etats pangermanistes; surtout en Styrie, les villes allemandes de l'extrême-sud devinrent de véritables citadelles du pangermanisme.

Les ressources du pangermanisme n'ont pas été limitées aux écoles, à l'administration de l'Etat et à la constitution des communes. Le capital et le développement économique ont également été soumis à son contrôle. Seuls parmi tous les peuples de l'Autriche, les Allemands possédaient une classe moyenne forte et anciennement constituée, ainsi que des industries florissantes. Les grandes banques de Vienne sont presque toutes entre les mains de juifs allemands et les juifs autrichiens singent de leur mieux le système d'op-

pression pangermaniste et magyar, et non seulement les capitaux autrichiens, mais avant et par dessus tout les capitaux allemands de l'Empire allemand ont prêté leur appui aux entreprises pangermanistes.

Que l'on se rappelle combien puissamment l'industrie allemande s'est développée au cours de ces dernières années, et l'on comprendra combien, tel qu'un gigantesque cauchemar, le pangermanisme a pesé sur les Slaves du Sud.

Mais toutes ces armes d'un système social prussianisé et absolument anti-démocratique (il était ce que le montre aujourd'hui le pangermanisme) ont encore été dépassées par un autre danger. Grâce à l'absurde ineptie d'une diplomatie absolument aveugle, qui demeurait l'apanage strict et exclusif de la haute aristocratie, la politique étrangère austro-hongroise devint un véritable volant dans les mains des conducteurs pangermanistes de Berlin. La politique étrangère austro-hongroise ne fut plus ni autrichienne, ni hongroise, mais uniquement pangermaniste. C'est contre cette hydre aux cent têtes qu'un peuple pauvre, qu'une démocratie a dû combattre. Dans cette lutte bien humble en apparence, que d'héroïsme calme, silencieux et modeste a prouvé cette nation! que de sacrifices de soi-même accomplis sans ostentation!

Il ne s'agissait pas seulement d'une lutte pour la langue maternelle, mais d'un combat pour l'existence nationale dans tous les sens du mot. En s'efforçant d'atteindre Trieste, les Pangermanistes cherchaient à supprimer les Slovènes. La fin justifie les moyens. L'école était enrôlée au service de la brutalité pangermaniste. Les Slovènes qui, en tant que fermiers, sont plus attachés que d'autres peuples à leur sol natal, devaient être dépossédés de ce qu'ils prisent le plus chèrement, de leurs terres d'héritage. Les rouages de l'administration étaient graissés avec de l'huile allemande; il en résultait une union singulière et mal assortie entre les méthodes à la « va-comme-je-te-pousse » de la Vieille Autriche et l'orgueil et l'arrogance des Junkers prussiens. Ajoutons-y

une contrainte économique fatigante et impitoyable qui s'efforçait de placer toute l'agriculture et toute l'industrie slovènes sous la dépendance du capital pangermaniste.

Voilà tout ce que devait combattre un peuple démocratique ayant réalisé dans son milieu un idéal d'égalité sociale et socialiste. Il l'a fait sans capitaux, avec une population soixante-dix fois moins nombreuse que celle de son puissant ennemi du Nord, dont la force toujours croissante remplissait les plus puissantes nations de l'Europe de crainte et d'appréhension.

---

## CHAPITRE XI

### Slovènes et Italiens.

#### I. — LA TERRE ET LES HOMMES

*Frontières, populations, administration, cours de justice, système scolaire et situation sociale du Littoral.*

Les cantons du territoire, connu naguère sous le nom de *Royaume d'Illyrie*, que les Italiens habitent en partie, couvrent le comté de Gorica (Gorizia) et de Gradisca, la ville de Trieste et sa banlieue, enfin le margraviat d'Istrie. Ces trois provinces sont administrées par le Gouvernement de Trieste et forment une unité administrative sous le nom de *Littoral illyrien*.

Ce dernier nom évoque les temps de Napoléon I<sup>er</sup>, alors que le littoral autrichien, uni aux autres pays yougo-slaves de l'Autriche, portait avec eux le nom commun de *pays illyriens*. Chacune des trois provinces dont il vient d'être question et dont l'ensemble forme le Littoral illyrien possède, dans sa Diète provinciale, son corps législatif particulier; elle a aussi son administration provinciale, fondée sur la Constitution de 1861, qui détermine les limites séparant la juridiction de l'Etat et celle de la province.

La frontière orientale du comté de Goritz et de Gradisca coïncide avec celle de l'Autriche. Elle est nettement déterminée : d'abord par une chaîne de montagnes, puis par une petite rivière, le Judrio; mais un peu plus loin, la question se complique. La frontière est moins bien tracée (ce n'est plus qu'une ligne tirée quelque peu malencontreusement à

travers la plaine du Frioul) et voici que se pose un véritable problème, celui des frontières naturelles de l'Italie.

Un des arguments le plus fréquemment invoqués est le suivant : l'Italie réclame les territoires de Gorica, de l'Istrie et de Trieste parce que ces territoires constituent la frontière stratégique naturelle de l'Italie. — Tout Etat désire posséder des frontières stratégiques, et non point seulement l'Italie, mais aussi les voisins de l'Italie. En fait, les prétentions unilatérales de l'Italie à une frontière stratégique ne peuvent manquer de faire naître des désirs analogues chez les nations voisines.

Les géographes italiens ne se sont pas encore mis d'accord pour reconnaître la ligne des Alpes Juliennes comme la frontière créée par la nature. Dire que la frontière italienne suit tout au long les Alpes Carniques et Juliennes depuis Trbiz (Tarvis) jusqu'au golfe de Quarnero, c'est plutôt une aspiration poétique qu'un fait de géographie politique. Voici la réalité : les Alpes Juliennes sont coupées par de larges vallées; c'est un chapelet de montagnes, ce n'est nullement une chaîne continue. Leur étendue totale est de 260 kilomètres, dont 80 seulement (du Prédil à l'Idrija) forment une chaîne alpestre ininterrompue. Les vallées de la Baca et de l'Idrija sont un couple de larges et profondes surfaces qui brisent complètement la continuité des Alpes Juliennes. Le district compris entre les deux vallées de la Baca et de la Vipava est traversé par une chaîne centrale n'ayant pas de profil nettement déterminé. Et qui oserait s'avancer jusqu'à affirmer que le plateau du Carso est vraiment propre à déterminer exactement la frontière italienne? La phrase relative aux « frontières naturelles » de l'Italie est une réclame politique du type usuel, sans aucune justification réelle.

La nature a fixé les vrais confins de l'Italie; voilà une autre maxime patriotique. Le climat de Vipava et de Gorica est plus méridional que celui de la Carniole et la végétation en est plus riche. — Néanmoins, cela ne prouve pas que

« ces districts appartiennent à l'Italie ». Le « ciel continuellement bleu de l'Italie » brille également sur la Dalmatie, sur l'Herzégovine et sur bien d'autres pays.

Ainsi donc, les arguments invoqués ne sont pas des arguments péremptoires. La nature en contredit l'exactitude. Elle a, en effet, partagé le comté de Gorica (Gorizia, Goritz) en quatre régions : la région montagneuse, le Kras (Carso, Karst), la vallée de la Vipava et la plaine. Les trois premières de ces régions sont habitées par des Slovènes; la dernière est tout à fait italienne.

Le problème de Trieste et de l'Istrie est beaucoup plus compliqué. Il est impossible de séparer l'Istrie et le territoire de Trieste en parties distinctes, comme il est possible de le faire pour le comté de Gorica (Goritz). Tout au plus la côte occidentale de l'Istrie, et elle seule, pourrait-elle être considérée comme italienne. Mais là même il faudrait tenir compte de l'inclinaison de la balance par suite de la prédominance ethnique. Sur la côte ouest de l'Istrie, les villes sont en majeure partie peuplées d'Italiens, mais dans le pays environnant, l'élément slave est constamment prépondérant. La ville de Trieste est occupée par un mélange de races, comme l'Istrie occidentale elle-même. Il est impossible de séparer les races. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, les deux races sont obligées d'habiter ensemble.

Examinons les chiffres fournis par les statistiques officielles; ils montrent que la majorité de la population du Littoral est yougo-slave. D'après le dernier recensement, celui de 1910, le Littoral est peuplé de 437.835 Slaves et de 356.495 Italiens. Si nous comparons les chiffres pour les trois provinces du Littoral, nous voyons que dans deux d'entre elles les Yougo-Slaves ont une majorité écrasante. Dans le pays de Goritz-Gradisca, la majorité est de 154.750 Yougo-Slaves contre une minorité de 90.119 Italiens. En Istrie, le nombre des Yougo-Slaves est de 223.318 et celui des Italiens de 147.417. Ce n'est qu'à Trieste que les Italiens sont en ma-

majorité; la population de la ville et de sa banlieue compte 118.959 Italiens et 59.319 Yougo-Slaves. Et encore, les statistiques officielles établies par les autorités communales, élues conformément à une loi réactionnaire, tendent à réduire le chiffre exact des Slaves pour accroître celui des Italiens.

Nous avons un excellent moyen de constater si les résultats du recensement sont faux ou exacts, et c'est le nombre des voix obtenues aux élections du Reichsrat par les candidats slovènes. Puisque le vote pour le Reichsrat est universel et direct, obtenir la statistique des suffrages exprimés est chose facile.

Or, aux élections de 1911, pour le Reichsrat, le parti slovène national obtint un total de 10.659 suffrages dans la ville et la banlieue de Trieste et les candidats nationaux italiens un total de 14.337 suffrages. Dans la ville de Trieste, les Italiens recueillirent 13.145 suffrages (soit 70 %) et les Yougo-Slaves 5.647 suffrages (soit 30 %). Dans la banlieue de Trieste, les Yougo-Slaves ont obtenu 5.006 voix (soit 81 %) et les Italiens 1.192 seulement (19 %).

Dans la cité de Trieste, voici quels furent les résultats : 1<sup>er</sup> district électoral, 2.586 suffrages italiens libéraux et 1.168 suffrages slovènes nationaux; 2<sup>e</sup> district électoral, 4.734 suffrages italiens libéraux et 2.399 suffrages slovènes nationaux; 3<sup>e</sup> district électoral, 4.047 suffrages italiens libéraux et 1.006 suffrages slovènes nationaux; 4<sup>e</sup> district électoral, 1.778 suffrages italiens libéraux et 1.074 suffrages slovènes.

En jugeant d'après ces chiffres, la population de Trieste et de sa banlieue serait aujourd'hui pour 57,37 % italienne et pour 42,63 % slave. Pour le passé, nous trouvons dans l'ouvrage de P. Montanelli : *Il movimento storico della popolazione di Trieste* (Le mouvement historique de la population de Trieste), publié à Trieste en 1905, les données suivantes : En 1735, la ville avait 3.865 habitants; en 1775, 10.664 habitants; en 1825, 40.870 habitants, tandis que sa banlieue avait : en 1735, 3.385 habitants et en 1825, 13.775



habitants. En 1735, la proportion entre le chiffre des habitants de la ville, en majorité italiens, et celui des habitants de la banlieue, paysans slovènes, était donc de 53,31 contre 46,69 %. Dans les 90 années suivantes, la population de la ville s'est accrue de 37.005, celle de la banlieue de 10.390 âmes seulement. On voit la disproportion résultant du fait de l'affluence de la population du hinterland sur le petit territoire de la ville (5,32 kilomètres carrés), tandis que la banlieue, avec ses 89 % kilomètres carrés, était réduite à une augmentation normale de sa population. Néanmoins, et malgré l'assimilation d'une grande partie des immigrés de la ville par la population italienne, les Slovènes formaient encore en 1851, d'après le recensement de cette année, 29,71 % des habitants. Les statistiques suivantes, établies par le municipe italien de la ville, eurent tendance à diminuer constamment le nombre des Slovènes en faveur des Italiens. C'est ainsi qu'elles font tomber en 1880 le nombre des Slovènes à 21,79 % et en 1900 à 16,35 %.

En dehors de Trieste, il y a sur le littoral illyrien deux autres villes où la lutte entre Italiens et Yougo-Slaves est extrêmement vive : Gorica (Gorizia, Goritz) et Pola. A Gorica, 10.790 Yougo-Slaves sont en face de 14.812 Italiens. Ces derniers n'ont, toutefois, qu'à peine la majorité absolue, par suite de la présence dans la ville de quelques milliers d'habitants allemands. A Pola, le résultat des élections fut le suivant : 3.428 voix au candidat yougo-slave, et 3.877 au candidat italien. D'après le recensement officiel, Pola compte, parmi ses habitants, 15.931 Yougo-Slaves, 29.108 Italiens et 9.046 Allemands (1).

Il y eut, en juin 1913, une élection à la Diète de Trieste. La *Neue Freie Presse*, de Vienne, du 4 juin, écrivit ce qui suit au sujet de ces élections : « Les Italiens nationaux libéraux entamèrent avec beaucoup d'activité leur campagne

---

(1) En 1852, il n'y avait à Pola que 800 Italiens. Cf. Virginio Gayda *L'Italia d'oltre Confine* (Milan-Rome, 1914), p. 162.

électorale. Dans toutes leurs réunions, on fit ressortir avec sympathie la décision des Allemands de voter avec les Italiens nationaux libéraux ».

Le 14 juin, la *Neue Freie Presse* écrivait : « Les élections du collège électoral général pour la Diète de Trieste menacèrent cette fois encore d'amener des Slovènes à la Diète pour la ville de Trieste. Les électeurs allemands qui, d'habitude, présentent des candidats indépendants, résolurent, cette fois, de s'abstenir de le faire et de soutenir les candidats nationaux libéraux contre les Slovènes. Résultat : des seize sièges que la ville de Trieste nomme au suffrage universel, onze furent obtenus par des libéraux italiens et cinq par des socialistes. La *Tribuna* (Rome) constate avec joie l'aide que les Allemands de Trieste ont fournie de manière désintéressée à leurs camarades italiens, que serraient de près les Slovènes et les démocrates sociaux. Dans cette alliance, la *Tribuna* voit le germe de transformations profondes entre Allemands et Italiens; « également menacés par le panslavisme, les uns et les autres oublieront leurs anciennes divergences et défendront, coude à coude, les intérêts de leur civilisation ».

Allemands et Italiens ont été également alliés pour l'élection municipale de Gorica (Goritz), de mars 1914. La *Neue Freie Presse* du 29 mars publiait l'information suivante, que lui envoyait son correspondant local : « L'Union politique allemande de Gorica a adressé un appel aux électeurs allemands pour les inviter à voter aux élections de demain en faveur des candidats italiens ». Et, le 30 mars, elle écrivait : « Les nombreux électeurs allemands s'y étaient joints (aux électeurs italiens) ».

Les Slovènes furent défaits, uniquement parce que les Allemands soutinrent les Italiens. Les irrédentistes italiens élirent un commandant autrichien et un instituteur pangermaniste. Le jour où eurent lieu les élections à Gorica, des étudiants serbes tinrent, à l'Université de Belgrade, une réunion où ils protestèrent contre les aspirations italiennes sur

Trieste et Gorica. Un télégramme de sympathie fut envoyé à la société politique slovène de Trieste « Edinost » (l'Union).

Les Italiens s'efforcent de prouver que la majorité des fonctionnaires autrichiens employés dans l'administration sont des Slaves. En réalité, c'est le contraire qui est vrai. L'administration de l'Etat, en Autriche, est entre les mains de fonctionnaires publics de carrière. Seuls, des gens ayant conquis leurs grades universitaires et soutenus par quelque influence sociale parviennent aux fonctions élevées, où réelle est la responsabilité. La haute administration officielle du Littoral, malgré que la grande majorité de la population soit slave, n'est slave qu'en petite partie. On compte au total 130 fonctionnaires du gouvernement dans la province du Littoral; de ces fonctionnaires, 43 sont des Italiens, 53 des Allemands et 34 seulement des Slaves. Parmi les fonctionnaires du département des Finances, le nombre des fonctionnaires italiens ayant fait une éducation universitaire est quatre fois plus considérable que celui des Slaves. Même proportion dans les fonctions fiscales. A la poste, le nombre des fonctionnaires slaves est également le quart seulement de celui des fonctionnaires italiens. Une plus ample étude montrerait que ces statistiques sont vraies pour l'ensemble du Littoral, non point pour Trieste seule, mais aussi pour la Dalmatie, la Carniole et la Carinthie, dont Trieste est d'une certaine manière le centre administratif. Ces chiffres montrent amplement la grande injustice faite à la population slave. Le député slave de Trieste a appelé l'attention sur tous ces faits, dans une interpellation faite au Reichsrat, le 9 juillet 1913.

Dans un pays aux langues multiples, connaître les dialectes locaux est un atout précieux. Or, les fonctionnaires italiens refusent d'apprendre l'une ou l'autre des autres langues du pays, à savoir le croate et le slovène. Ils soutiennent sérieusement cette idée que la connaissance des langues slaves constituerait un danger pour la civilisation italienne. Il est clair que, dans une province où une écrasante majorité

de la population est slave, tout fonctionnaire de l'Etat doit être capable de rendre la justice et d'administrer le pays en langue slave. Les Italiens furent longs à apprendre les langues slaves, mais les Slaves furent de bons étudiants pour l'italien. Aussi les Slaves ont-ils eu, dans les derniers temps qui ont précédé la grande guerre, plus de chances que les Italiens pour entrer dans les services civils. De là cette conséquence que l'élément italien n'est plus désormais l'élément souverain dans le service civil.

Un Anglais, écrivant dans une revue anglaise réputée, reprochait au gouvernement autrichien d'avoir introduit l'usage de la langue slave dans les tribunaux qui avaient été jusqu'alors exclusivement italiens. Mais en agissant ainsi, le gouvernement autrichien n'avait fait que porter remède à une intolérable injustice, à une violation flagrante des lois de l'empire. C'était, dans la circonstance, la politique italienne qui se trouvait avoir la vue courte. La nation anglaise a, dans des questions comme celles-ci, naturellement l'avantage de ces expériences. Mais la tolérance nationale est une qualité indispensable à une nation qui ambitionne de devenir un grand empire colonial. L'Italien répugne beaucoup à l'étude d'une langue slave de son pays, au lieu que les fonctionnaires anglais de l'Inde sont obligés d'apprendre les différentes langues parlées dans leurs districts respectifs.

Un juge qui rend la justice dans une langue que l'accusé ne comprend pas est un criminel. L'honneur, la vie, la liberté, la propriété d'un homme dépendent souvent de la compréhension exacte d'un seul mot ou d'une seule phrase. C'est un des droits les plus élémentaires des sujets et des citoyens que d'être jugés par des hommes de leur propre nationalité, ou, à leur défaut, par des hommes ayant une connaissance parfaite de la langue parlée par la population.

En Autriche, l'instruction publique est une affaire nationale. Mais, craignant que l'éducation ne devienne un levier et ne hâte l'évolution des nations encore toutes jeunes (les nations slaves), l'Etat qui s'acharne à germaniser et les

autorités municipales et locales, soit allemandes, soit italiennes, ont toujours essayé, par tous les moyens dont elles disposent, de détourner les enfants slaves de fréquenter les écoles slaves. Contrevenant formellement à la loi fondamentale du pays, l'administration municipale de Trieste a refusé d'accorder une école primaire aux Yougo-Slaves de la ville. Le budget scolaire de la ville de Trieste s'élève à 3.666.000 couronnes, mais pas même la moindre parcelle n'en est attribuée à la minorité yougo-slave. L'artisan et le paysan yougo-slave sont contraints de payer de leurs propres deniers pour la fondation et l'entretien de leur école, et le gouvernement ne fait rien pour remédier à cet état de choses. L'auteur anglais dont il a été question plus haut blâme dans son article le gouvernement parce que Trieste ne possède aucune école primaire italienne entretenue par le gouvernement de l'Etat; il ignore évidemment ce fait que l'instruction publique primaire est placée sous le contrôle des autorités municipales locales.

Toutefois, le gouvernement de l'Etat s'immisce dans les questions d'école primaire dès qu'il s'agit de développer artificiellement l'élément allemand. L'Etat ne soutient aucune école primaire slovène à Trieste, où il n'existe pas moins de deux écoles secondaires et de quatre écoles primaires allemandes, toutes entretenues par l'Etat. Un tiers seulement du nombre des enfants qui fréquentent ces écoles est d'origine allemande; un autre tiers est slovène, et le dernier tiers italien de naissance.

L'union scolaire slovène « Druzba Svetega Cirila in Metoda » dépense une grande partie de son revenu annuel à Trieste pour les écoles primaires. Il existe aussi sur le Littoral une Union scolaire croate, disposant d'un revenu annuel de 213.000 couronnes et d'un capital de 340.000 couronnes. Cette société paie l'entretien de cinquante-six écoles. Les Italiens ont également leur union scolaire, la « Lega Nazionale ». En 1911, cette société comptait 42.041 membres, son capital s'élevait à la somme de 1.128.328 couronnes et

son revenu annuel à 613.931 couronnes. Comme elle est plus riche, l'organisation scolaire italienne est naturellement plus puissante que ne le sont les sociétés yougo-slaves. La raison de cette meilleure situation, la voici : la société italienne reçoit d'Italie une assistance pécuniaire et le gouvernement italien lui-même a jugé bon de la subventionner. Au contraire, le revenu des deux sociétés yougo-slaves représente les cotisations de paysans et d'artisans pauvres.

Le rôle joué par l'élément italien serait maintenant terminé, si l'administration du Littoral Illyrien avait été démocratisée avant la guerre. Il semble paradoxal, mais il est en même temps très exact de dire que le véritable sauveur de l'élément italien a été le gouvernement autrichien; celui-ci, grâce à un système électoral anti-démocratique, a empêché les Italiens d'être politiquement submergés. Le régime autrichien, qui répugne à la vraie démocratie sous toutes ses formes, a protégé les Italiens. Si le suffrage universel avait été institué à la fois pour le gouvernement local et pour la Diète provinciale, les jours de l'italianisme eussent été comptés.

C'est au nom de l'idéal démocratique et de la liberté politique (il n'est pas sans intérêt de le remarquer), que les Italiens réclament à l'Autriche ces provinces; or, l'Autriche elle-même, au nom d'une politique réactionnaire et anti-démocratique, s'en faisait soigneusement une réserve pour la conquête future de l'Italie.

A ces arguments, on a pu en ajouter d'autres, empruntés à un ordre d'idées inacceptable pour qui se place au point de vue démocratique. Les Yougo-Slaves ne sont pas encore une nation aux distinctions de classes nettement arrêtées; ils n'ont pas de traditions sociales, et toutes les classes de la société ne sont point complètement développées. Pour ce motif, on doit les tenir pour inférieurs aux Italiens et on ne doit pas leur permettre d'avoir les mêmes aspirations que le peuple qui, au cours des siècles, s'est orienté vers l'égalité sociale et nationale.

Nous avons le devoir d'examiner cet argument, même alors que nous le tenons, de par son caractère antidémocratique et antinational, comme dépourvu de toute valeur réelle.

C'est un argument bien connu en Autriche. L'Allemand proclame sa supériorité nationale sur le Tchèque et sur le Slovène, et le Polonais sa supériorité sur le Ruthène. Pour l'Allemand et pour le Polonais, seule la nation qui possède un passé historique, seule la nation dans laquelle sont développées toutes les classes sociales est fondée à réclamer une pleine égalité politique. Mais cet argument a un grave défaut : le temps et l'expérience le montrent également faux. Qu'est-ce qu'un passé historique ? Les nations jeunes peuvent avec justice riposter en demandant : En quoi consiste notre vie nationale ? Précisément, dans les efforts des générations antérieures pour conserver notre race. Malgré tout, nous existons, et vos furieux efforts pour nous détruire ne prouvent, en fin de compte, et de manière concluante, que notre vitalité et notre existence. Nous n'avons pas de classe moyenne, dites-vous, ni d'aristocratie. Notre classe moyenne se développe, et d'une aristocratie nous n'avons nul besoin.

Dans un court laps de temps, les Allemands ont assisté au développement, chez les Tchèques, d'une classe moyenne vigoureuse, saine et indépendante. Un peu plus tard, le même phénomène s'est manifesté parmi les Slovènes.

Applique-t-on aux Yougo-Slaves l'argument que seules des nations « complètes » peuvent aspirer aux mêmes droits que ceux dont jouissent les nations plus vieilles ? Cet argument se heurte à la froide logique des faits. Les Serbes possèdent-ils une classe moyenne ancienne, ou une aristocratie ? Les généraux des armées serbes, les diplomates serbes ne sont-ils pas des fils de paysans ? Et cependant, personne ne s'aviserait de mettre en doute le droit de la nation serbe à être comparée, en toute justice, aux grandes nations de l'histoire.

Si maintenant nous revenons aux prétentions rivales des

Yougo-Slaves et des Italiens sur les *terre irredente*, voici un point à discuter avant tous les autres. Les Italiens du Littoral Illyrien sont-ils une nation complète, au sens strict du mot chez les Allemands et chez les Italiens? Certes, les Italiens ne peuvent pas prétendre posséder une aristocratie sur le Littoral, car l'aristocratie y est exclusivement allemande. Un écrivain aux idées chauvines a bien voulu admettre que les Italiens pouvaient s'y targuer d'une haute classe moyenne; mais, à Trieste, et le commerce et la fortune ont toujours été entre les mains d'un élément cosmopolite, non italien. Les patriciens, dont quelques-uns seulement sont d'origine italienne, sont *austriants*, autrement dit tiennent opiniâtrement pour l'empire d'Autriche et sont violemment hostiles au nationalisme italien.

.....  
 ..... Les masses agricoles et les classes travailleuses sont slaves. ....  
 .....  
 ..... La lutte des races est devenue ardente dès que la classe moyenne yougo-slave a commencé de faire souche à Trieste. En réalité, son origine est récente, et on lui a reproché de ne pas être indigène, c'est-à-dire née dans la ville elle-même. Mais, néanmoins, Trieste perdra toute importance si la ville est isolée de l'arrière-pays slave. On priverait Trieste d'une condition essentielle de développement en arrêtant l'immigration de l'élément nouveau, de l'élément laborieux qui puise sa force dans l'haleine salubre du sol et dans les petits hameaux et villages des contrées yougo-slaves.

## II. — LE PASSÉ

C'est le sort de l'histoire d'être exploitée par la politique. Malheureusement, les faits historiques servent à fournir des arguments pour les besoins de la vie politique. En fait, si l'argument historique doit être invoqué en politique, il doit être soumis au préalable à un examen très sérieux et très



rigoureux. Mais, répondra-t-on peut-être, le rationalisme de la grande Révolution a détruit pour toujours l'importance des faits historiques pour la politique contemporaine. D'autre part, on comprend fort bien que, dans des pays où la constitution a maintenu la continuité des revendications historiques, l'argument historique entre encore en ligne de compte. Mais dans un pays tel que l'Italie, fondé sur le principe des droits souverains de la nationalité et constitué par la destruction des droits historiques d'autres Etats, l'argument semble un anachronisme.

Nous ne nions point que le Littoral ait été naguère soumis à la domination romaine. Mais qu'il nous soit permis d'indiquer, d'autre part, que c'est aussi en vertu d'un droit historique que la Hongrie aspire à posséder la Serbie et la Bulgarie, qui furent au moyen-âge des Etats vassaux de la Couronne de Saint-Etienne. Bien plus, il est permis de se demander si les Italiens du Littoral descendent des Romains. En réalité, il est très difficile de déterminer quelles races différentes ont formé le peuple italien actuel. Il subsiste aujourd'hui peu du sang romain, même dans le centre. Que pourrions-nous dire des Italiens du Littoral, dont les noms, souvent Slaves, ne désignent sûrement pas le descendant d'un Romain? Il faut examiner avec une prudence extrême toutes ces questions ethniques.

Après les Romains, le Littoral passa sous la domination des Germains et il fut soumis au régime féodal. Il est vrai, cependant, que les Italiens peuvent invoquer un droit historique sur Trieste et sur une partie de l'Istrie, qui furent à un moment donné des dépendances de la République de Venise. Mais que l'on n'oublie pas que, sur Trieste, la domination vénitienne fut purement temporaire; à partir de 1382 déjà, le sort de Trieste a été allié à celui de l'Autriche. Venise et Trieste furent toujours des cités rivales, et jamais aucune union politique ni économique n'a existé entre elles. A ce sujet, Angelo Vivante fait remarquer avec beaucoup de justesse, dans son *Irredentismo Adriatico* : « La ville a un enne-

mi à la tête, sur un front, et en queue; elle est obligée, pour vivre, de désirer la mort de Venise ».

La domination vénitienne fut, en Istrie et en Dalmatie, une pure exploitation coloniale, et de l'espèce la plus inhumaine. Ces deux pays ne furent pas traités comme les autres possessions italiennes de la Sérénissime République, mais comme des colonies absolument étrangères à l'Etat souverain. Le paysan slave fut systématiquement exploité en vertu d'un régime qui différait à peine du système colonial espagnol. Pas de pitié, ni non plus de sens commun économique.

Tout autre fut le passé de l'Istrie orientale et du comté de Gorica (Goritz). Ces pays firent partie du Saint-Empire romain, et la féodalité allemande s'y implanta profondément.

C'est le Saint-Empire qui, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, a joué le rôle de beaucoup le plus important dans l'histoire du Littoral Illyrien. En réalité, l'empire, c'était la maison des Habsbourg. Dans ces pays méridionaux, l'empire était une abstraction, tandis que l'Autriche était une réalité. La Styrie, la Carinthie et la Carniole partagèrent le destin du Littoral. Gouvernés par les mêmes lois, placés sous la même administration, ces pays virent prédominer chez eux les mêmes principes politiques et des conditions sociales identiques. C'était le résultat de la situation géographique commune de ce groupe de provinces tout entier.

Il est donc clair qu'en face du droit historique basé sur l'occupation romaine, se dresse un rival plus récent : l'empire allemand du moyen-âge. Décidément, l'argument historique est une arme à double tranchant.

Gorica-Gradisca passa aussi sous le sceptre de la féodalité allemande. Les comtes de Gorica (Goritz) étaient allemands; ils tentèrent de germaniser le pays en encourageant des colons allemands et en introduisant des lois et des coutumes allemandes.

Accepte-t-on donc le point de vue du droit historique, c'est

l'Allemagne, en sa qualité d'héritière légitime du Saint-Empire, qui est fondée à faire valoir son droit bien plus que l'Italie. Il est intéressant de remarquer à ce propos qu'en 1848, Trieste a élu des députés au Parlement de Francfort, en d'autres termes, au Parlement de l'Empire d'Allemagne.

Insister sur le droit historique nous conduirait à des conclusions qui ne concordent nullement avec le point de vue italien.

En outre, non pas seulement l'Allemagne, mais aussi la France pourrait, en se plaçant au point de vue historique, énoncer quelques prétentions sur le Littoral. L'occupation française est un chapitre de l'épopée napoléonienne. Cette occupation française de pays qui ne sont pas encore délivrés est un des moments les plus importants, les plus intéressants et les plus féconds en conséquences d'avenir de leur histoire; elle ouvre une perspective entièrement nouvelle sur leur destinée future.

La domination française, qui a duré de 1809 à 1813, a exercé sur le Littoral une influence toute spéciale. Les essais antérieurs de centralisation furent logiquement continués. Les provinces illyriennes furent transformées en un royaume d'Illyrie. Le Littoral fut uni à la Carniole et à la Carinthie. Jusqu'en 1848, le Littoral, la Carniole et la Carinthie furent soumis à la même administration. Il est certain que la séparation actuelle de l'administration fut créée pour affaiblir le mouvement slave dans ces provinces.

Sous la néfaste domination du parti libéral allemand, les Slovènes, les plus occidentaux des Yougo-Slaves, furent émiettés entre quatre provinces et leur vie politique fut décentralisée de façon désastreuse en six Diètes.

La décentralisation qui prévaut aujourd'hui dans les provinces de l'Autriche propre n'est pas — tous ces faits le prouvent — en harmonie avec le développement historique du pays; elle a été créée de manière artificielle pour détruire le mouvement politique slovène.

Le plus grand obstacle au progrès des Yougo-Slaves sur

le Littoral tient à la politique, non pas intérieure, mais extérieure de l'Autriche. Pour les Yougo-Slaves du Littoral, la Triple-Alliance a été un événement des plus funestes. Les Mémoires de Crispi contiennent des preuves nombreuses des efforts tentés à la fois par l'Allemagne et par l'Italie pour contraindre l'Autriche à adopter sur le Littoral une politique favorable à l'Italie. La faiblesse politique de l'Autriche, signe indéniable de décadence, souffrit cette honteuse ingérence. Le gouvernement autrichien favorisa partout les Italiens; écoles, gouvernement local, église, vie politique, tout fut italianisé.

Naturellement, une telle politique était bien faite pour engendrer, sur le Littoral, la lutte la plus âpre entre les Yougo-Slaves et les Italiens. Les Yougo-Slaves étaient exaspérés de se voir les victimes d'une politique étrangère fautive et sans merci, qui ne visait nullement à favoriser le développement des nationalités, mais exclusivement à établir l'hégémonie écrasante des Magyars et des Allemands, et à détruire les Slaves.

Les élections au Reichsrat, basées sur le suffrage, survinrent en 1907; alors le parti italien libéral, qui dominait jusque là sur le Littoral Illyrien, s'écroula d'un seul coup, sous le poids des suffrages populaires. Tandis que, dans les collèges slaves des trois provinces sans exception, les candidats slaves étaient élus à une quasi-unanimité, dans les collèges soi-disant italiens, aucun candidat italien libéral ne put, aux élections *générales*, obtenir la majorité absolue des voix. La partie frioulane du comté de Goritz-Gradisca élut deux députés du parti catholique italien, avec une majorité écrasante. Les villes italiennes du nord-ouest de l'Istrie élurent aussi un député du parti catholique. Trieste-ville envoya au Parlement quatre députés socialistes. Dans les districts occidentaux de l'Istrie, enfin, que la loi électorale avait assignés aux Italiens et où les candidats slaves avaient, le jour des élections générales, obtenu environ 10.000 voix, c'est à grand'peine que, au scrutin de ballottage, les deux candidats

italiens libéraux échappèrent à la défaite, dans leur lutte contre les candidats slaves. Ainsi, le plébiciste populaire n'a pas seulement condamné le parti italien anti-démocratique et anti-slave; elle a condamné du même coup la politique du gouvernement qui avait artificiellement appuyé jusqu'alors la domination de ce parti par tout le Littoral Illyrien. Il eût donc été très logique que le gouvernement ne put désormais suivre exclusivement la politique d'un parti qui avait perdu, par un plébiciste aussi net, presque toute importance politique dans le pays. Mais le gouvernement était encore bien éloigné du principe de la pleine égalité et de la véritable justice; le régime instauré par le « Prince Rouge », Hohenlohe, l'homme exécré des Italiens, ne signifiait nullement que le pays fut administré comme le désirait la majorité de ses habitants, mais uniquement que ce système laissait les forces sociales slaves se développer librement. Ouvrez les livres italiens traitant de la situation des nationalistes dans les provinces « irredente », non rédimées, vous y lirez que le développement yougo-slave fut provoqué et favorisé par le gouvernement. Or, ce n'a pas été le gouvernement, mais une évolution parfaitement naturelle, sociale et économique, qui a causé ce progrès. L'aveuglement social dont font preuve à cet égard les auteurs italiens les meilleurs, est tout à fait remarquable.

Naturellement, l'évolution des Yougo-Slaves du Littoral sort ses effets : les Yougo-Slaves constituent la majorité de la population, et nous vivons à une époque où, même en Autriche, les masses imposent le respect. La slavisation de Trieste est due au développement économique de l'Autriche méridionale, tout entière, et surtout au nouveau chemin de fer alpin par lequel Trieste est, plus intimement qu'au temps passé, unie avec son arrière-pays. En outre, de nombreux établissements de crédit yougo-slaves se sont, au cours des dernières années, placés parmi les facteurs prépondérants de la vie économique de Trieste. Comme l'a écrit, dans son livre l' « Italia d'Oltre Confine », l'auteur *intransigeant* ita-

lien Gayda : « Il y existe des filiales de banques allemandes et de banques slaves, mais on n'y trouve aucune banque exclusivement italienne ayant quelque importance ».

Outre ces raisons économiques, il en est de morales. Les Yougo-Slaves sont aujourd'hui une nation toute remplie de l'orgueil de race particulier aux peuples jeunes et riches. Naturellement, parmi les Slovènes, qui constituent l'avant-garde des Yougo-Slaves, ce sentiment de force grandissante engendre une propension à la lutte encore plus ardente contre les ennemis séculaires. La renaissance yougo-slave a simultanément éveillé une puissante manifestation de l'opinion publique et un mouvement intellectuel très puissant et capital. Ce mouvement a placé sur le pied d'égalité les forces intellectuelles italiennes et yougo-slaves.

Malgré tout, néanmoins, les Italiens répètent que tout cela est dû au gouvernement. Or, voici la vérité : les Yougo-Slaves sont les fils de leur propre labeur; ils ont progressé, non pas avec l'aide, mais contrairement à la volonté de l'Etat.

Le sentiment de sa conservation personnelle pousse la majorité de la population du Littoral, autrement dit les Yougo-Slaves, à redouter une annexion par l'Italie. Ce serait la mort nationale pour les Yougo-Slaves de ce pays. Voilà pourquoi la politique yougo-slave est contraire à celle de l'*Italia irredenta*. Mais le système autrichien de poursuites et de persécutions exaspérantes de la part de la police, a paru également amer et a également répugné aux Italiens et à tous les Slaves.

### III. — LE PRÉSENT

On ne saurait résumer la situation sociale du Littoral en disant simplement : les villes sont italiennes et la campagne slave. La vie moderne avec ses nombreux moyens de communication, son industrie, son commerce croissant, attira

l'élément slave dans les villes, où subsistait toujours une population slave indigène. Pour combattre cette tendance, le moyen le plus simple eût été, sans doute, d'interdire aux Slaves de s'établir dans les villes, mais une telle défense ne pouvait pas être applicable dans toute sa dureté. Ç'eût été une entrave trop radicalement antidémocratique au droit que possède tout individu de se rendre d'un endroit dans un autre.

Trieste devint une grande ville cosmopolite, le Hambourg du Sud, un grand centre commercial d'évolution économique, le port le plus important de l'Adriatique; dans ces dernières années, elle s'est développée hors de toutes proportions, en suivant une marche parfaitement naturelle. Grâce à une seconde voie ferrée, l'unissant à l'Allemagne, à Vienne et à Prague, Trieste est devenue une ville cosmopolite. Une ville aussi étendue, aussi importante, demande une grande armée de travailleurs. Les districts yougo-slaves situés au nord de Trieste ont une population rurale qui a besoin de travailler. Trieste est toute proche; quoi de plus naturel que de s'y rendre pour y chercher du travail? La migration du travail yougo-slave est un fait économique, un résultat naturel du progrès et du développement économiques de Trieste; naturellement, par suite de cette évolution économique, l'élément slave augmenta dans la ville. Les Italiens expliquent plus ingénieusement l'accroissement de la population slave de Trieste; à les en croire, c'est le gouvernement qui y importe le travail slave. Quelle erreur! Le gouvernement peut faire la guerre et conclure la paix, mais la réglementation de la demande et de l'offre sur le marché du travail est un fait d'évolution économique.

Des écrivains anglais ont mis en doute jusqu'à ce fait que l'arrière-pays yougo-slave soit nécessaire à Trieste pour son évolution économique. Mais ces sceptiques doivent se rappeler que, pendant des siècles, Trieste a toujours commercé avec les pays situés plus au nord, et qu'elle fut toujours la rivale de Venise. On ne saurait attacher trop d'importance

à ce fait que Napoléon I<sup>er</sup> attribua Trieste aux provinces illyriennes.

Quiconque est au fait du développement historique de Gorica (Goritz) ne s'étonnera pas que l'élément allemand y ait toujours une certaine vitalité. Avant l'acquisition du comté par les Habsbourg, le pays était gouverné par les comtes de Gorica; ceux-ci étaient d'origine germano-tyrolienne; ils introduisirent dans le pays la loi féodale allemande, les usages allemands et des colons allemands. Tout récemment encore, il existait dans le pays une vieille aristocratie de propriétaires terriens allemands, qui se mêlaient avec l'aristocratie locale italienne jusqu'au jour où toutes deux furent noyées dans l'élément autrichien. Quant à la classe moyenne italienne, elle n'était pas très puissante à Gorica.

Les Slovènes développèrent en cet endroit une classe moyenne indigène slovène. Aussi perdit-elle vite toute signification à Gorica, la prétention italienne qui veut que toute prospérité, toute civilisation et toute éducation soient italiennes dans les provinces du Littoral.

Gorica (Gorizia) est complètement entourée par le territoire slovène et la population rurale gravite sans cesse autour de la ville; aussi n'est-il pas du tout surprenant que Gorica devienne chaque année davantage une ville slovène. Le citadin dépend de l'habitant de la campagne, qui est son meilleur client, et le paysan se laisse vraisemblablement guider par des motifs nationaux quand il choisit le marchand où il se fournit; il achète de préférence à ses propres concitoyens. Ainsi donc un nouvel élément indigène, urbain, grandit dans des villes pluri-lingues.

En Istrie, la situation est particulière. Ici, l'élément italien est surtout puissant sur la côte Ouest, et les villes de l'Ouest ont encore conservé un caractère italien très marqué. La couche sociale de riches propriétaires terriens est très mince; environ cent familles en tout. Ces cinq vingtaines de propriétaires fonciers italiens de la plus haute classe



jouissent d'un vote privilégié pour la Diète; en vertu de ce vote, elles envoient cinq députés italiens à la Diète istriote. Ces quelques familles constituent le vrai soutien de l'élément italien en Istrie; par contre, elles font une opposition acharnée à la population rurale slave. Les « signori » italiens pratiquent l'usure sous sa pire forme; ils ont enseigné aux paysans slaves que leurs intérêts nationaux et leurs intérêts économiques sont intimement unis. La basse classe moyenne des villes istriotes n'est pas très capable de garder sa fortune. L'habitant des villes de la côte istriote, en effet, est aussi un cultivateur, qui met en culture des vignes et des champs de blé en dehors de la cité. Mais une telle situation, économiquement hybride, est incompatible avec les exigences de notre époque; il en résulte que, de plus en plus, les terres passent sur la côte occidentale aux mains des paysans yougo-slaves, persévérants et frugaux.

Il contient quelque vérité et quelque sens, ce dicton qui compare l'élément italien à des boutons cousus sur l'habit (sur la côte) slave. La grande masse de la population rurale est slave. Ces masses slaves n'ont pas été négligées à la seule époque des Vénitiens, mais elles l'ont été davantage encore sous la tyrannie politique des « signori ». On ne leur donna point d'écoles.

Pendant longtemps, le gouvernement autrichien s'est consacré à l'italianisation du Littoral. Le député Spincic avait raison quand, en 1894, il s'écriait avec indignation, en plein Reichsrat : « Alors (en 1848) l'Istrie était encore considérée comme un pays slave, et c'est aux seuls gouvernements autrichiens d'une époque plus récente que sont dus d'abord la croyance du contraire, puis l'honneur d'avoir rendu italiens toutes les villes, tous les villages et même tous les districts du pays, grâce à l'activité dont ils firent montre dans toutes les branches de l'administration. »

Les alentours de l'année 1890 furent particulièrement orageux dans ces pays méridionaux. Alors Slaves et Italiens entrèrent effectivement en lutte; ce fut un conflit sérieux,

ardent, mené des deux côtés avec la fièvre du tempérament méridional. Les débats du Reichsrat, entre 1894 et 1897, en fournissent plus d'une preuve.

Les chefs des Italiens du Littoral ne comprirent jamais la véritable démocratie. Les partis italiens étaient dirigés par des principes pseudo-libéraux, mais tout le pouvoir était effectivement détenu par une petite clique, qui exploitait le paysan slave à la fois politiquement et économiquement. La lutte contre le paysan yougo-slave fut, à cette même époque, une lutte contre la démocratie.

On se tromperait, toutefois, en concluant que les Yougo-Slaves du Littoral Illyrien n'aiment pas l'Italie ni les Italiens. Au contraire, ils éprouvent une vive sympathie pour la vie démocratique de l'Italie, pour son grand passé, pour sa civilisation actuelle. Les Yougo-Slaves de la Dalmatie, — les plus avancés des Yougo-Slaves au sujet des problèmes nationaux de la race, — aiment l'esprit latin. Ainsi, on ne trouve nullement un antagonisme perpétuel entre l'âme de ces deux races ni deux civilisations contraires en lutte dans le cœur des Yougo-Slaves de la Dalmatie, mais plutôt un ardent désir d'harmonie et de concorde. Mais entre Allemands et Yougo-Slaves, une entente de même genre serait impossible.

La sympathie yougo-slave pour la civilisation italienne a malheureusement souffert d'un obstacle particulier créé par le conflit politique entre les Yougo-Slaves et les Italiens sur le littoral. Tout écrivain traitant de l'histoire sociale de l'Autriche devrait parler du renégat slave en tant que type. Ce type a été florissant parmi les races dominantes et privilégiées, comme les Allemands, les Polonais, les Magyars et les Italiens.

C'est toujours le plus cruel ennemi de ses concitoyens d'hier que le renégat; il agit comme une sorte d'*agent provocateur* parmi ses compatriotes d'adoption. Le renégat est le produit de l'égoïsme social et aussi de la corruption sociale. Il n'est pas exagéré d'affirmer que les luttes natio-

nales perdraient beaucoup de leur animosité s'il était possible d'éliminer cet élément extrême. Dans le cas qui nous occupe, il est exact de dire que les rapports entre Italiens et Yougo-Slaves deviendraient tout de suite plus naturels sans l'élément renégat, dont l'intérêt est de rendre impossible tout accord national.

Il existe dans certaines villes du Littoral Illyrien une colonie allemande peu nombreuse. Malheureusement, on ne peut nier que les Italiens ne se soient rendus coupables, quand ils se sont alliés aux Allemands, quand il les ont soutenus aux époques d'élections politiques et administratives. Ils ont eux-mêmes introduit l'ennemi dans la place. C'était aveuglement de la part des Italiens du pays côtier que de favoriser le pangermanisme dans les régions de l'Adriatique; il est intéressant de remarquer qu'à l'heure actuelle l'Italie elle-même proclame avec enthousiasme, et à l'aide des arguments les mieux fondés, les dangers du pangermanisme pour l'Italie.

Une réconciliation avec un adversaire qui a appelé l'ennemi commun dans le pays, était sans doute très problématique. L'action des Italiens n'avait été inspirée que par leur désir d'affaiblir les Yougo-Slaves. Une sage politique eut été diamétralement opposée. Les Italiens devaient éliminer les Allemands, puis s'efforcer d'arriver à une entente avec la population indigène, à côté de laquelle ils sont obligés de vivre. De la part des Italiens, le premier acheminement vers une telle entente eut été d'adopter une attitude nettement anti-allemande.

Quant aux Yougo-Slaves, ils sont contraints de déclarer qu'eux-mêmes sont en majorité dans ces *terre irredente*. Néanmoins, dans un esprit de libéralisme et de justice, ils reconnaissent les droits nationaux des Italiens.

Jamais les Yougo-Slaves n'ont songé à imposer le privilège de la majorité à qui il appartient de sanctionner les institutions démocratiques contemporaines; ils se sont mon-

très résolu à respecter la minorité italienne et à lui garantir son plein et libre développement.

Ils ne demandent pas une situation de suprématie à l'égard de l'autre nation, mais une situation équitable basée sur la complète autonomie des deux nations.

Les Italiens trouveront les Yougo-Slaves imprégnés d'un réel esprit de conciliation. Leur ardent désir, leur but loyal et généreux est de gagner cet objet, si important pour eux : une bonne entente entre les Italiens et les Yougo-Slaves.

Cette entente serait aussi de suprême importance pour la politique balkanique de l'Italie.

La réconciliation avec les Yougo-Slaves du Littoral Illyrien, voilà la condition primordiale de toute politique balkanique. Sans elle, toute alliance italo-balkanique conduirait uniquement à une répétition de l'échec complet des Autrichiens. L'Autriche a échoué dans son entreprise de pénétration dans les Balkans, par suite de l'aversion bien méritée que provoquait sa politique dualiste, par suite de l'hégémonie magyare, par suite de l'oppression des Yougo-Slaves. Ce qui a d'abord mis en danger la Triple-Alliance, ce qui l'a enterrée ensuite, ça été les questions de nationalités qui séparaient l'Autriche-Hongrie et l'Italie.

Plus clairement que les Italiens, les Yougo-Slaves ont vu ce que sera probablement la situation de demain, plus spécialement dans les « terres non rédimées ». A ce sujet, les Italiens ne peuvent pas écarter de leur esprit certaines conceptions désuètes, basées sur les idées d'un temps suranné.

L'adaptabilité intellectuelle des Yougo-Slaves est une preuve de force, et non pas de faiblesse; elle est en fait la conséquence d'une absence totale de traditions fausses et invétérées, et elle résulte aussi d'un système social imprégné d'une foi invincible dans les idées d'aujourd'hui et de demain.

En 1848 déjà, Cavour disait des Yougo-Slaves : « La race slave, énergique, nombreuse, opprimée pendant plusieurs

siècles, veut s'émanciper complètement... Sa cause est juste et noble...; aussi est-elle destinée à triompher dans un lointain avenir ».

Il semble que la prophétie du créateur de l'Italie contemporaine est maintenant sur le point de se réaliser. N'est-il pas vraisemblable que l'un des plus grands événements de l'histoire réglera enfin la question yougo-slave? En donnant son indépendance complète à cette race qui a été jusqu'ici séparée en deux et condamnée à la misère, mais qui est pleine de vie et d'énergie, ne mettra-t-il pas fin à son tragique martyre?

La gravité du moment oblige l'Italie à user d'une prudence infinie dans le choix de son attitude.

Personne ne peut nier la grande importance du Littoral Illyrien pour les Yougo-Slaves. En fin de compte, n'y sont-ils pas chez eux? Il faut connaître les vrais ressources nationales des Yougo-Slaves pour être convaincu que cette partie occidentale de leur pays est la vraie terre nourricière de tout ce qui est le plus important pour la vie de la nationalité slovène. Civilisation et vie politique y sont plus avancées à tous égards. Le nombre des illettrés y est (les statistiques le montrent) plus petite que dans tout autre pays yougo-slave. Il est également utile de noter, en même temps, que le nombre des illettrés est proportionnellement beaucoup plus considérable dans la partie italienne du comté de Goritz que dans la partie yougo-slave. Voici les chiffres pour 1910 : Environs de Gorica (Slovènes), 14,64 % d'illettrés; Tolmin (Slovènes), 15,12 %; Sézana (Slovènes), 14,19 %; Gradisca (Italiens), 17,97 %; Monfalcone (Italiens), 22,10 %.

Trieste est la porte par laquelle les Slovènes communiquent avec le reste de l'Europe; les Italiens ont adopté un point de vue erroné à ce sujet. Ils ont demandé que l'Italie intervînt dans la guerre en alléguant que le moment suprême était venu de se garantir contre la perte de ce territoire. L'expression *trop tard* constitue un aveu de l'absence d'une

vraie force nationale; .....  
 .... Un peuple dont l'existence n'est pas soutenue artificiellement doit être capable de survivre aux pires dangers; il doit être capable de le faire indéfiniment.

Définissons en quelques mots la question de Trieste et du Littoral Illyrien. La majorité de la population est yougoslave; par l'organisation des masses, par le développement d'une classe moyenne dans les villes, les Yougo-Slaves sont devenus un facteur important de la vie financière et économique de Trieste. Au contraire, les Italiens étayaient leurs revendications sur des arguments historiques, qui sont aujourd'hui de purs anachronismes. Leur petite bourgeoisie nationaliste italienne est en lutte avec l'élément ouvrier slave, et même avec l'élément ouvrier italien, qui est socialiste et internationaliste à Trieste, et clérical et autrichien à Gorica-Gradisca. En outre, cette bourgeoisie manque d'une forte organisation et d'appui financier. C'est là un désavantage funeste dans une ville comme Trieste, qui est essentiellement un centre commercial.

Droits historiques, phrases sonores d'une époque à jamais disparue, phraséologie historique latine, il faut abandonner tout cela.

Ils doivent disparaître, ces absurdes préjugés qui ont perverti l'esprit italien. Les Italiens doivent bien comprendre, ils doivent admettre que, dans toute l'étendue du Littoral Illyrien, ..... les Yougo-Slaves sont de toute manière leurs égaux. Mais, voici qui est sûr, il faudra renoncer à certains préjugés, il faudra accepter une certaine conception de justice nationale.

Le principe de la protection des minorités nationales, qui règne dans la Moravie autrichienne, est encore tout nouveau pour le public français. Cependant, quel que doive être le sort final du Littoral Illyrien, ce doit être une condition *sine qua non* que les intérêts nationaux slovènes ou italiens, peu importe, soient dûment et légalement protégés. Une loi de cette sorte sur les nationalités mériterait

une protection internationale. Les grands traits en devraient être les suivants : tous les membres d'une nationalité donnée forment une communauté indigène qui est organisée en corps jouissant d'une existence juridique et qui jouit d'un contrôle absolument autonome sur certaines parties de l'administration, sur le système scolaire, en particulier. Tout citoyen, qu'il soit de nationalité yougo-slave ou de nationalité italienne, doit faire, au sujet de sa nationalité, une déclaration, laquelle sera consignée sur les registres de cette nationalité particulière, dont l'organisation légale aura ces registres pour base. Afin de remédier à l'éventualité d'une oppression de la minorité dans l'administration d'affaires telles qu'il s'en produit sous le contrôle commun de deux nationalités, le vote proportionnel serait établi par la loi.

Un nationalisme sain, basé sur les faits contemporains, pourrait réconcilier les Yougo-Slaves et les Italiens. Le vieux mépris, la vieille haine des races doivent être écartés désormais. Les forces nationales vivantes, la situation actuelle d'aujourd'hui, voilà quel doit être le point de départ, et non pas des arguties historiques. Pas de suprématie, mais une égalité fondée sur la reconnaissance mutuelle de droits réciproques.

Si l'impérialisme italien devait aller à l'encontre des aspirations yougo-slaves, le conflit présenterait un très grand danger.

Par leur refus de reconnaître le nationalisme yougo-slave, par la répétition de formules usées d'un autre âge, les Italiens ne pourraient que se faire du tort à eux-mêmes. Il est difficile, de toute évidence, de créer un terrain d'entente entre une vieille nationalité, imprégnée de traditionnalisme et une nationalité nouvelle.

La guerre actuelle participe à la fois d'un idéalisme social et d'un idéalisme politique. Les Italiens les meilleurs y voient le grand conflit entre les idées d'hier et le progrès social. Pour eux, le germanisme représente la réaction sociale et politique. Aussi devront-ils se garder d'imiter

l'impérialisme prussien. Cet impérialisme a visé à étouffer le principe des nationalités, à enrayer tout mouvement tendant à l'autonomie nationale et à la justice nationale. Cet impérialisme s'est montré la négation de la civilisation, la négation du vrai progrès social. Le grand obstacle sur la route de l'impérialisme prussien, ç'a été le slavisme des Yougo-Slaves, qui barrait tout accès direct à l'Est.

Le Gouvernement autrichien a été l'instrument aveugle du pangermanisme. Par la corruption, par la force brutale et par l'or allemand, il a essayé de germaniser les Slovènes. En Croatie, la Hongrie fut l'exécutrice implacable de la volonté allemande. L'abrogation des droits constitutionnels de la Croatie, sa misère économique, les emprisonnements, la destruction de la liberté politique, voilà l'indulgence et les grâces de la politique hongroise. La Serbie fut la dernière, mais non pas la moindre ennemie du pangermanisme, son adversaire le plus énergique et le plus obstiné.

Si l'action allemande a été partout la même, elle a produit des effets différents avec les pays. Mais que de souffrances, que de vexations, de privations nous eûmes à endurer pour combattre le *Drang* allemand! Le monde entier bénéficiera désormais de la ténacité yougo-slave.

Tous ceux qui condamnent aujourd'hui si amèrement les méthodes de cette extraordinaire manifestation du culte de la force, doivent surveiller avec une constante attention les points où un nouvel impérialisme menace de se développer. L'Italie est (nous le craignons) en train de céder à un mouvement de ce genre, mais ce serait là trahir les plus précieux des principes qui sont actuellement en lutte contre l'impérialiste Allemagne.

#### IV. — LE DÉMÊLÉ AVEC L'ITALIE

##### *Opinions des journalistes anglais et français.*

Dans les paragraphes précédents, nous avons exposé les faits au triple point de vue social, économique et politique;



le problème yougo-slave dans la région du Littoral est ainsi pleinement élucidé. Partant de ce principe qu'une bonne et véritable politique est inséparable d'une connaissance approfondie des faits, nous avons été quelque peu surpris par les négociations diplomatiques qui ont précédé l'intervention italienne. Il n'a été tenu aucun compte de la volonté de la nation habitant le territoire dont la cession est projetée; il n'a été tenu aucun compte du principe des nationalités. Quand la guerre mondiale aura pris fin, la démocratie européenne ne manquera pas de soumettre l'histoire diplomatique de la Grande Guerre à un minutieux examen critique.

Personne ne peut nier la légitimité des revendications italiennes sur le Trentin. En se plaçant sur le terrain du principe des nationalités, l'Italie a le droit de réclamer à l'Autriche-Hongrie le Trentin. Ce n'est rien moins que Mazzini lui-même qui, dans son livre « Les devoirs de l'Homme », parle ainsi à ses compatriotes : « Prenez une carte d'Europe et placez une des pointes d'un compas dans le nord de l'Italie, à Parme; placez l'autre pointe à l'embouchure du Var, puis décrivez avec elle un demi-cercle dans la direction des Alpes. Cette pointe qui, une fois le demi-cercle terminé, s'arrêtera juste à l'embouchure de l'Isonzo, aura dessiné la frontière que Dieu nous a donnée. C'est jusque-là que notre langue est parlée. Au delà, nous n'avons plus aucun droit ». C'est donc la ligne de la Soca (de l'Isonzo) que Mazzini appelle la frontière politique nationale de l'Italie.

Les demandes de l'Italie moderne vont beaucoup plus loin que celles de son fondateur. Le 8 avril 1916, le baron Sonnino formulait comme il suit les réclamations de l'Italie à l'Autriche-Hongrie : Cession de la presque totalité de la province de Gorica-Gradisca, indépendamment du Trentin. La nouvelle limite politique devait partir du Rombone, à l'est de Bovec, pour se diriger vers le bas Soca (Isonzo) jusqu'à Tolmin; de là, en passant par Cepovan, à l'est de Gorica, traverser le Kras (Karst, Carso) à Komen pour attein-

dre la mer entre Monfalcone et Trieste, dans le voisinage de Nabrezina. Trieste, ainsi que Nabrezina, Koper (Capodistria) et Pirano devaient former un Etat souverain indépendant. Les îles de Hvar (Lesina), Vis (Lissa), Korcul (Curzola), Lastovo (Lagosta) Peljesac (Sabioncello), Palagruza (Pelagosa) et Mljet (Meleda) auraient été cédées à l'Italie. Telle devait être l'affaire à conclure avec l'Autriche.

Mais, en même temps, l'Italie négociait également avec la Russie. Seulement les promesses demandées à la Russie en retour à l'adhésion de l'Italie étaient beaucoup plus considérables. Il n'était plus question d'un Etat libre de Trieste. La rivière Rasa (Arsa), en Istrie, devait marquer la frontière entre l'Italie et la future Croatie. Une partie de la Carniole devait revenir à la Croatie, ce qui signifiait que la diplomatie russe devait abandonner à l'Italie le reste de cette région, qui est le cœur même des pays slovènes. Quant aux autres territoires de cette nation, il n'en était même pas fait mention dans les propositions russes à l'Italie. Au sujet des îles dalmates, la diplomatie russe s'efforça d'arriver à un compromis entre le principe des nationalités et l'état-major général italien.

Auprès de la Triple-Entente, l'Italie faisait valoir des prétentions encore plus exagérées, qu'un Français, Charles Vellay, a résumées ainsi dans son livre « La Question de l'Adriatique » : « L'Italie exprimait catégoriquement — ..... — un désir qui ne s'embarassait d'aucune considération de justice ou de raison. Elle découvrait complètement ses aspirations, c'est-à-dire la destruction de toute rivalité sur mer, la domination absolue ». C'est de propos délibéré que j'ai cité les paroles de cet écrivain français distingué. Les faits parlent assez clairement par eux-mêmes. La future frontière croato-italienne devait courir au sud de Fiume; en d'autres termes, Fiume devait devenir territoire italien. Les côtes, depuis l'embouchure de la Zermanja jusqu'à celle de la Narenta, devaient tomber aux mains de l'Italie, c'est-à-dire cinq cents kilo-

mètres d'un des plus beaux rivages du monde! Toutes les îles dalmates devaient appartenir à l'Italie.

Le programme italien n'est ni modeste ni idéaliste. Et cependant, des enthousiastes rêvent encore du principe des nationalités, de la délivrance des nations et d'une paix durable!

Nous disons souvent, à l'instar des Allemands, que « la soupe n'est jamais mangée aussi chaude qu'elle était cuite ». Mais, même si l'Italie renonçait à ses prétentions sur la Dalmatie, environ six cent mille Yougo-Slaves de la Carniole et du Littoral lui seraient encore livrés.....

..... (Censuré.) .....

Afin de faire une complète lumière sur le conflit yougo-slave italien en tant qu'il touche à Trieste et au reste du Littoral, je me permets de citer ici les opinions des publicistes anglais et français qui ont étudié le problème. Ainsi éviterai-je à ma discussion le reproche de la partialité.

Nous citerons d'abord les écrivains anglais et, ensuite, les écrivains français. En réalité, les Anglais sont bien moins favorablement disposés à l'égard des Slovènes que ne le sont les Français, parmi lesquels un étalage de « sympathie latine » eût cependant semblé plus naturel.

Deux publicistes influents, Sir Arthur Evans et le D<sup>r</sup> Seton Watson adjudgent le Littoral à l'Italie, sans plus de cérémonie. Sir Arthur Evans a exposé son point de vue dans un article du *Manchester Guardian*, du 13 mai 1915. Le D<sup>r</sup> Seton Watson, même dans ses plus récentes publications, reste attaché, en ce qui concerne Trieste, aux opinions qu'il avait déjà mises en avant dans *Guerre et Démocratie*. Dans cette occurrence, voici ce que nous nous contentons de répondre à cet excellent écrivain, qui a déjà rendu tant de services à la cause yougo-slave. Depuis quand parle-t-on du principe des nationalités? Seulement depuis notre époque: c'est alors que la conception de l'Etat dans les limites du

pays national a commencé de l'emporter sur la conception antérieure de la cité-Etat. Une cité-Etat reposant sur le principe des nationalités est une anomalie. D'autre part, Trieste, située en pays yougo-slave, est certainement une ville susceptible d'être constituée en cité-Etat. Mais cette cité-Etat ne pourrait avoir une existence indépendante de celle du territoire yougo-slave environnant. Mais encore, si l'on doit appliquer le principe des nationalités, du moins faut-il l'appliquer à l'ensemble du Littoral, étant donné que le territoire de Trieste fait partie intégrante du Littoral. Or, du moment que nous considérons le Littoral comme un tout, il est certain que ce territoire, dont les habitants sont en majorité yougo-slaves, ne peut pas être réclamé par les Italiens en vertu du principe des nationalités. Seton-Watson s'élève contre « les partis extrêmes yougo-slaves » qui réclament Trieste. Mais il est certain que, sur ce point, toute la nation yougo-slave soutient comme un seul homme le Comité yougo-slave, dont le programme est bien connu. Dans sa brochure « Les Balkans et l'Adriatique », Seton Watson a énoncé le même point de vue. Il est cependant obligé de reconnaître que, détachée de son hinterland, Trieste serait économiquement condamnée. Les facteurs économiques dépendent naturellement des conditions géographiques et ethnographiques. Une anomalie économique entraîne forcément une anomalie politique et nationale.

Dans son livre « Nationality and the War », Arnold J. Toynbee consacre à Trieste un chapitre entier, qu'il intitule « Trieste et l'Italie ». Cet écrivain unit souvent une pénétration remarquable et une fâcheuse absence de précision; or, il traite dans ce même chapitre (le fait est remarquable) la question de Trieste et l'avenir politique des Slovènes. Il n'est pas très bien renseigné sur l'existence politique et nationale des Slovènes, ni dans le passé, ni dans le présent, non plus que sur le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans les destinées de la famille yougo-slave entière. Mais au sujet de Trieste, son appréciation est parfaitement exacte. ....

..... (Censuré.) .....

..... « Trieste, écrit-il, a un grand avenir devant elle, et il est très important pour la prospérité de l'Europe qu'elle garde intactes toutes ses relations économiques ». Il dit très clairement que la politique économique de l'Italie doit graviter autour de la Méditerranée et non pas autour de l'Adriatique, .....

..... (Censuré.) .....

Fayle, dans son livre « The Great Settlement », traite aussi la question de Trieste. Il ne connaît pas exactement l'importance de l'élément yougo-slave à Trieste et cependant il appuie fortement sur ce fait que les revendications sociales des Yougo-Slaves ne méritent pas moins d'être prises en considération que les relations économiques existant entre Trieste et son arrière-pays (p. 147). Fayle propose pour Trieste la création d'un port franc et suggère même l'idée d'un gouvernement pleinement autonome.

Telles sont les opinions anglaises les plus autorisées. La littérature politique anglaise n'est jamais complètement affranchie du sentiment insulaire. Aussi, afin de donner une peinture fidèle, nous faut-il étudier les écrivains français.

D'abord, et au tout premier rang, c'est M. Ernest Denis, le professeur d'histoire de la Sorbonne, qui, bravement, entre en lice en faveur des Yougo-Slaves. Dans sa « Grande Serbie », il s'exprime ainsi : « Certains publicistes italiens réclament ainsi pour leur pays non seulement Trieste, mais Rieka et même la plus grande partie de la Dalmatie. Leur programme, s'il était accepté par leur nation, préparerait à l'Europe les plus grands périls et à l'Italie les plus lamentables déboires » (p. 315).

..... (Censuré.) .....

..... M. Denis s'efforce aussi, par des paroles éloquentes,

d'éveiller la conscience de la démocratie italienne. « La Serbie, libre, intacte, entière, écrit-il, est une garantie de paix; la Serbie, mutilée, injustement dépouillée de son domaine légitime, frustrée du prix naturel de ses efforts héroïques, est condamnée à une politique aventureuse de revanche. » M. Denis exhorte l'Italie à se détourner d'une politique bismarckienne. Si, dit-il, l'Allemagne est au bord du gouffre, elle le doit à l'erreur qu'elle a commise en adoptant sa politique d'annexion. M. Denis a défendu l'existence des Slovènes du Littoral avec une éloquence pleine de cœur. L'injustice passée et l'injustice qui semble devoir être commise sont également cruelles; aussi les paroles sévères de l'historien français sont-elles un baume aux blessures dont souffrent les Slovènes.

La littérature politique moderne possède peu d'ouvrages de statistique écrits d'une manière aussi vivante et aussi intéressante que « L'Autriche et la Hongrie de demain », de M. Arthur Chervin. M. Chervin, ancien président de la Société de statistique de Paris, suit l'exemple de Niederle; il insiste sur l'extrême importance des Slovènes, dont c'est le rôle d'empêcher l'Allemagne de s'étendre depuis la mer du Nord et depuis le Belt, à travers l'Europe centrale, jusqu'à l'Adriatique. Chervin consacre aussi un intéressant chapitre à Trieste. A l'aide de la statistique, il montre quelle erreur c'est de parler de l'« Italianita », du caractère italien, de cette ville. Il a l'heureuse idée de citer Sonnino qui a déclaré quelque part qu'annexer Trieste serait pousser trop loin le principe des nationalités. ....

.....  
 .....  
 ..... (Censuré.) .....  
 .....  
 .....

Les chaudes et cordiales paroles de Chervin en faveur des Slovènes nous rappellent que les Slovènes sont redevables à la France des premiers bienfaits d'une administration

moderne bien ordonnée et que les remarquables administrateurs des provinces illyriennes étaient bien des enfants de la France. Comme Denis, Chervin avertit fortement les Italiens des dangers qu'entraîneraient pour eux les suites d'une paix injuste.

C'est Charles Vellay qui, dans son livre « La Question de l'Adriatique », a examiné le plus complètement les relations italo-yougo-slaves. Quel contraste entre Vellay et ces publicistes italiens, qui accusent le Gouvernement autrichien de slaviser Trieste! La manière de voir de Vellay est complètement différente. Pour lui, le sort de Trieste résulte de l'« impassibilité inébranlable que donne au slavisme le caractère d'une sorte de loi naturelle et fatale, dont rien ne paraît pouvoir arrêter la marche ». Ce ne sont pas les faveurs du Gouvernement, mais la vitalité innée et la force native des Yougo-Slaves qui ont fait de Trieste une ville à moitié slave. Il faut souhaiter que des Anglais tels que M. Mariott prennent acte de ce fait.....

..... (Censuré) .....

..... Tout son livre est un avertissement sévère à l'Italie.....

..... (Censuré) .....

.....

#### V. — QUINTESSENCE DU PROBLÈME DE L'ADRIATIQUE

Les questions de Trieste et du Littoral Illyrien ne sont qu'une partie du problème plus général de la mer Adriatique. Une analyse plus sérieuse prouve bientôt qu'on a tort de s'efforcer de séparer ces deux problèmes, comme on essaie malheureusement parfois de le faire. L'effort de l'Italie pour

faire de l'Adriatique une mer fermée (*mare clausum*), n'est qu'une extension des aspirations italiennes sur le Littoral. Dans les deux cas, les arguments produits par l'Italie sont presque identiques. Nous courons risque de nous répéter simplement en consacrant quelques lignes au seul problème de l'Adriatique.

La superbe côte qui va de Trieste à Kotor (Cattaro), avec ses fjords pittoresques et l'étonnamment bel archipel dalmate, est, avec ses ressources économiques et ses paysages, un joyau tel qu'aucun peuple ne pourrait se résigner à sa perte; encore bien moins est-ce possible pour une nation d'une telle impétuosité en matière politique que la nation yougo-slave. Essayer d'intercepter de la mer un peuple comme celui-là, serait un acte de conséquences incalculables.

Quels sont donc les arguments par lesquels l'Italie essaie de défendre sa politique? Ils sont au nombre de deux : l'un est nationaliste et l'autre stratégique.

Le nationalisme italien s'inspire exclusivement de la tradition historique. Le fait qu'autrefois Venise a régi l'Adriatique comme il lui plaisait, est invoqué de manière intense. Mais l'ancienne République oligarchique de Venise peut-elle être qualifiée d'Etat national? Certainement, la vieille République aristocratique fut telle que l'a décrite Machiavel, un ennemi très perfide de l'unité italienne? Qu'est-ce que l'ancienne Venise a à faire avec le nationalisme moderne? Les provéditeurs vénitiens ont mal gouverné l'archipel dalmate; ils ont écorché et rançonné le paysan yougo-slave; en découle-t-il le moindre droit à une annexion? Evidemment non. Une nouvelle époque a commencé, et les nations ont le droit de diriger leur propre existence. L'Etat italien moderne doit son existence aux principes politiques de l'époque. Annexer un pays et ses habitants, sans tenir compte de leurs vœux, est une méthode des temps passés. Demandez aux Yougo-Slaves s'ils désirent devenir citoyens italiens. Qu'un plébiscite tranche le problème au sujet duquel Italiens et Yougo-Slaves sont séparés!



On invoque souvent cet argument que jamais l'Adriatique n'a eu longtemps deux maîtres, mais que, invariablement, par une sorte de loi historique, le maître de l'une ou l'autre des deux côtes orientale ou occidentale a été en même temps le seigneur de l'Adriatique. Une assertion de cette espèce est toujours quelque peu hasardeuse. Pourquoi deux Etats ne se partageraient-ils pas la possession de l'Adriatique? L'époque où une mer fermée (*mare clausum*) en temps de paix était légitime, cette époque est passée depuis longtemps, elle est close; certainement, l'heure est propice pour montrer que l'Angleterre a tué le principe du *mare clausum* dans ses guerres contre les Espagnols et les Portugais. Et voici que, maintenant, on envisage sérieusement la création d'une mer fermée dans une autre partie du monde!

Pour des raisons stratégiques, dit-on, l'Italie doit être la seule maîtresse dans l'Adriatique, parce que sa côte orientale, toute basse, est trop exposée, militairement parlant. Afin de protéger la côte Est de l'Italie, tout le littoral illyrien et la majeure partie de la côte dalmate doivent devenir italiens, et Split (Spalato) et Dubrovnik (Raguse) doivent demeurer sous le feu des canons italiens. Mais il vaut toujours mieux être franc. Que les Italiens avouent donc qu'ils ont besoin d'être les seuls à contrôler l'Adriatique, afin de s'assurer dans l'avenir la domination économique des Yougo-Slaves. La Yougo-Slavie doit être un pays où importer les produits de l'industrie italienne, et le commerce italien doit avoir le monopole dans les Balkans, de telle manière que l'essor de l'industrie indigène puisse être entravé dès le début même. Peut-être les Italiens rêvent-ils même de déverser le flot de l'émigration italienne sur les Balkans et de doter le pays de colonies italiennes.

Il n'est jamais prudent de narrer des contes en dehors de l'école. Un économiste politique italien (il se nomme Mario Alberti) a expliqué pourquoi l'Italie doit être seule maîtresse dans l'Adriatique. Grâce à la possession de cette mer, l'Italie

sera la puissance dominante dans la Méditerranée. En d'autres termes, l'Italie demande à faire de l'Adriatique un lac italien, afin d'acquérir l'hégémonie dans la Méditerranée.

La convention, le traité secret, par laquelle l'Adriatique a été abandonnée à l'Italie, fut conclue à une époque (le printemps de 1915) où le front russe de Pologne avait déjà commencé de fléchir. Elle fut obtenue de la Russie au moment d'une catastrophe nationale et militaire. Mais un traité qui règle le sort d'un million d'êtres humains ne sera-t-il pas amendable, conformément à ces mêmes lois qui s'appliquent à tout contrat privé ordinaire?

N'est-ce pas là une incontestable tragédie? Voici que, de par la signature d'un traité secret, plus d'un million d'hommes vont être annexés, contrairement à leur volonté; voici que l'Etat yougo-slave va se trouver mis de manière constante en danger politique et économique. De telles considérations n'amèneront-elles à cette conclusion que les traités secrets sont un mal en politique? et une démocratie européenne permettra-t-elle cette abrogation du droit souverain des nations?

---

## CHAPITRE XII

### Questions économiques slovènes. <sup>(1)</sup>

On ne peut pas arriver à bien comprendre les luttes nationales autrichiennes, à moins de les envisager au point de vue de l'intérêt économique. Les luttes ne sont pas seulement concentrées autour de la langue et des documents officiels, et d'autres questions analogues; elle s'est concentrée autour de l'*Etat* et de l'influence slave exercée dans l'*Etat*; et celui-ci, s'il avait été dirigé par des Slaves, aurait naturellement procuré à ces derniers la prospérité économique.

La monarchie germano-magyare n'avait aucun intérêt à favoriser l'essor des Slaves; elle avait, au contraire, tout intérêt à l'entraver, sinon à l'arrêter complètement. Voyons, dans de telles conditions, quels furent les résultats de la politique germano-magyare sur différentes nationalités slaves. Les Tchèques, sans tenir le moindre compte de l'*Etat*, ont beaucoup développé leurs propres ressources économiques dans le but de fortifier leur position nationale. Les Slovènes ont imité la conduite des Tchèques, d'une manière plus modeste, sans doute, mais qu'il ne faut cependant pas dédaigner. Ils ne furent pas longs à constater, en effet, que leur lutte nationale resterait stérile tant qu'ils négligeraient de se procurer des ressources économiques pour peser sur le dénouement. Et alors, pour créer leur propre système économique national, ils agirent d'après l'exemple des Tchèques.

Economiquement parlant, les Slovènes sont, à l'heure

---

(1) Pour écrire ce chapitre, l'auteur s'est servi du travail imprimé de M. Josip AGNELETTO : *Gospodarski položaj Slovencev* (*Veda*, vol. IV) et de deux articles anonymes inédits.

actuelle, une nation de paysans. Soixante-quinze pour cent de la population appartiennent à la classe rurale. Aujourd'hui encore, les districts agricoles forment la majeure partie des terres slovènes et c'est un fait significatif que 91,6 à 99,9 % des propriétés rurales sont de petites tenures ou des propriétés d'une superficie inférieure à 50 hectares. Les Slovènes ne sont pas une nation de grands propriétaires; la terre est très également et équitablement distribuée; que les conditions économiques soient améliorées, et les Slovènes y trouveront la base d'un excellent type de prospérité moyenne. Les plus grandes propriétés se trouvent en Carinthie et les plus modestes en Istrie, où leur petitesse tend à priver le fermage de tout bénéfice. La grandeur moyenne des propriétés rurales est telle, chez les Slovènes, que le propriétaire et sa famille suffisent à la cultiver. Les fermiers de la Carinthie et de la Styrie sont les plus riches, bien que le revenu foncier soit plus élevé sur le Littoral. Le houblon est cultivé de manière très rémunératrice dans la partie slovène de la Styrie. On n'y trouve pas moins de 3.559 houblonnières et une proportion très considérable de la production houblonnière autrichienne est d'origine slovène.

L'élevage est spécialement développé dans les districts alpestres des pays slovènes. Cette source de richesse est susceptible d'y prendre, dans l'avenir, un grand développement. L'élevage en Styrie est beaucoup plus développé que dans les autres provinces autrichiennes; il est moins développé sur le littoral où, à part la région des collines, la culture revêt un caractère exclusivement local.

Grâce à des conditions climatiques très favorables, l'agriculture présente sur le littoral de nombreux traits particuliers. La culture y est plus intensive que dans tout le reste de l'Autriche. Les fruits sub-tropicaux, les vignobles, l'horticulture, telles sont les ressources de la population rurale sur la côte.

Si les provinces de Gorica (Goritz) et d'Istrie étaient annexées par l'Italie, ces pays seraient, l'un et l'autre, finan-

cièrement ruinés. Aucun d'eux ne possède la moindre industrie locale digne d'être mentionnée et 80 % de la population s'occupe de travaux agricoles. Les vins et les fruits, voilà les seuls articles d'exportation. En 1913, la moitié de la récolte viticole de ces deux pays fut exportée. Les frais de culture de la vigne sont deux fois plus élevés dans cette région que dans le sud de l'Italie. Si ces contrées venaient à passer sous la domination italienne, le commerce local du vin serait rapidement ruiné par la concurrence italienne et la viticulture devrait, par suite, être partout abandonnée. Ainsi se trouverait tarie une des plus importantes sources de richesse pour les habitants, et la population rurale du pays en serait forcément appauvrie tout entière. La ruine économique serait encore plus certaine pour les producteurs de fruits de la contrée; ils seraient, eux aussi, handicapés dans leur lutte avec les producteurs de fruits italiens.

Mais, abandonner la culture de la vigne et des fruits pour entreprendre quelque autre forme d'industrie, entraînerait des difficultés exceptionnelles sur le littoral. Il y a des parties de ce pays, les Brda (Coglio), par exemple, la vallée de la Vipava, le Kras (Carso) et certains cantons de l'Istrie, où le sol est absolument inapte à aucune autre forme de culture que celle du vin et des fruits, où l'élevage ne pourrait jamais nourrir même un seul être humain, où le blé ne pourrait être cultivé qu'à perte.

Jusqu'ici, l'usage des machines agricoles n'est pas du tout répandu en pays slovène, et vraiment la prépondérance des petites tenures dans le pays de Gorica (Goritz) et en Istrie n'est pas favorable à son introduction; par contre, dans la Haute Carniole, en Styrie et en Carinthie, l'introduction des machines agricoles augmenterait sans aucun doute le rendement du sol.

Commerce et industrie sont encore dans l'enfance chez les Slovènes, bien que les débuts de leur développement remontent aussi loin que les années soixante-dix. A cette époque, furent fondées la Compagnie Industrielle de la

Carniole, la Société par actions Leykam-Josephsthal (1870), les mines de charbon de Trbovlje (1872) et la Compagnie minière de Pliberk (1870). Mais tous ces grands établissements sont presque exclusivement soutenus par des capitaux allemands. Cette affluence du capital allemand constitue pour les Slovènes un très grave danger, et il est de la plus grande importance que les marchés financiers anglais et français commencent à s'intéresser aux entreprises industrielles en pays slovène. On compte dans les pays slovènes 165 compagnies par actions, avec un capital total de 191 millions de couronnes. En 1903, il y avait 1.506 établissements industriels en terre slovène et, en 1911, leur nombre s'était déjà élevé jusqu'à 1.924. Voilà ce qui prouve suffisamment par soi-même que les Slovènes ont franchi avec succès la période de début de leur développement industriel.

Ce serait également une erreur de prétendre que les possibilités industrielles des pays slovènes sont, sauf pour la région du Littoral, incapables d'un développement considérable dans l'avenir. Ces pays sont riches en mines de charbon et exceptionnellement riches en mines et en dépôts d'autres minéraux. La mine d'Idrija, en Carniole, est une des plus importantes mines de mercure du monde entier.

Malheureusement, les maisons de gros sont, pour la plupart, entre des mains étrangères; d'un autre côté, la petite industrie est exclusivement slovène. Les statistiques industrielles de la Carniole montrent que 88,85 % des établissements industriels de la province n'emploient pas plus de cinq ouvriers. Dans les établissements d'importance moyenne, le nombre des ouvriers employés s'élève à un tiers du chiffre total du personnel et dans les maisons de gros le pourcentage s'abaisse à 2,15 %.

Ainsi, les Slovènes possèdent une classe industrielle type de petits propriétaires et d'ouvriers comparables aux propriétaires de petites tenures dans la classe rurale. Le petit industriel de la Carniole emploie généralement des moteurs hydrauliques, et le nombre total de ces moteurs s'élève à

peu près au tiers de celui des moteurs de même type employés par les petits industriels de la Bohême.

Les pays slovènes possèdent un réservoir inépuisable de houille blanche, susceptible d'utilisation pour les besoins industriels. Et ce fait, la puissance hydraulique d'une contrée alpestre, est en lui-même une garantie de grandes possibilités industrielles.

A certains égards, l'absence d'entreprises industrielles importantes a engendré de détestables conséquences. Par suite de la crise agraire, la classe rurale a été contrainte de chercher des emplois dans l'industrie, et comme l'industrie locale n'en offrait pas en nombre suffisant, la seule solution fut l'émigration.

Le fermier slovène devint donc mineur dans les mines de la Haute Styrie, ou bien il est contraint, pour trouver un emploi, de traverser l'Océan. Des districts entiers ont été ainsi dépeuplés par l'émigration. Le Parlement de Vienne s'est montré incapable de diriger lui-même le flot de l'émigration dans la bonne voie et de parer à la grande perte sociale que l'émigration lui a imposée.

A l'heure actuelle, sur 100 Slovènes, 75,4 sont propriétaires fonciers, 13,4 appartiennent à l'industrie, 7,7 sont fonctionnaires du Gouvernement, et 3,5 seulement sont dans le commerce. Le commerce slovène est malheureusement très peu développé, bien que (surtout à Trieste) les entreprises commerciales des Slovènes aient réalisé de grands progrès. Si, d'ailleurs, le commerce slovène n'est pas plus développé, la faute en est surtout au Gouvernement qui a refusé d'accorder aux Slovènes une école commerciale, jusqu'au jour où ceux-ci créèrent de force leurs propres écoles de commerce à Trieste.

Les Slovènes ont une grande aptitude naturelle et du talent pour les affaires, et il est très certain qu'il peut naître parmi eux une classe commerçante, active et digne de confiance.

L'essor commercial de Trieste a été vraiment extraordinaire pendant ces dernières années. Les importations et les

exportations de ce port s'élevaient, en 1860, à 7,17 millions de quintaux; en 1905, elles ont atteint 30,01 millions de quintaux et, en 1909, leur total s'est même élevé jusqu'à 50,5 millions de quintaux. Le développement de Trieste a surtout réalisé de grands progrès depuis l'achèvement du nouveau chemin de fer transalpin. La ville possède aussi plusieurs grandes industries résultant de l'emploi de nouvelles substances importées, telles que le riz, la paraffine, le fer et l'huile; la construction, à Trieste, de vaisseaux de guerre et de commerce fournit aussi un emploi à des milliers d'ouvriers.

Le port de Rijeka (Fiume) possède, il est vrai, certains avantages qui ne sont point à dédaigner; mais, comparé à celui de Trieste, ce port est bien trop petit pour entrer avec succès en concurrence avec lui. L'agrandissement du port de Fiume coûterait d'ailleurs plusieurs millions, et risquerait-on même cette dépense, il serait encore fort peu sûr que tout le commerce d'outre-mer des pays yougo-slaves put passer par Fiume. En outre, la nouvelle génération des Yougo-Slaves de Fiume manquera du nombre indispensable d'hommes d'affaires expérimentés entretenant des relations commerciales avec les places étrangères. Les banques locales ne pourraient pas non plus se développer suffisamment pour soutenir les affaires financières d'un grand centre commercial. Des fonctionnaires expérimentés et des ouvriers habiles, émérites; manqueraient également.

Si l'influence politique de l'Italie gouverne l'Adriatique, l'Italie réussira facilement à contrôler les marchés yougo-slaves, grâce aux produits de sa propre industrie. Grâce aux conditions avantageuses du fret, les nombreux produits de l'industrie italienne seront en situation d'exclure complètement la concurrence des autres nations. L'industrie italienne réalise des progrès sans précédents, surtout dans les provinces qui confineront dans l'avenir aux pays yougo-slaves, et avec ses nombreuses ramifications, elle peut aisément conquérir tout le marché yougo-slave.



L'Italie s'est même déjà si solidement établie dans les ports de l'Adriatique orientale, qu'elle laisse seulement une très petite place aux marines marchandes de l'Angleterre et de la France. En 1912, le tonnage total des navires entrant dans le port de Trieste s'éleva à 4,6 millions de tonnes et celui des navires quittant ce même port, à 4,7 millions de tonnes. Dans ces chiffres, on comptait 4.336.000 tonnes naviguant sous pavillon autrichien, 1.795.000 sous pavillon italien et 490.000 seulement sous pavillon britannique.

Il est difficile de comprendre la lutte nationale des Slovènes et leur développement économique si l'on ne se rend pas un compte exact du système commercial coopératif qui doit son existence à Michael Vosnjak. Ce leader slovène, cet économiste commença par organiser le capital slovène en sociétés de secours mutuels. Tant que le capital slovène avait été placé dans des sociétés de crédit et dans des banques allemandes ou italiennes, il avait été facile d'affirmer que seuls les Allemands et les Italiens disposaient de quelques capitaux. Grâce au système commercial coopératif, les paysans et les ouvriers slovènes furent mis à même d'obtenir du crédit à des conditions modérées; ils se rendirent ainsi indépendants du capital allemand. L'organisation coopérative du capital slovène devint une arme redoutable dans la lutte nationale dirigée à la fois contre les Allemands et contre les Italiens. Dans presque toutes les grandes villes de la frontière linguistique, des établissements financiers slovènes fondèrent des « Maisons du peuple », et celles-ci devinrent bientôt autant de centres d'organisations nationales diverses. Elles vinrent aussi en aide aux unions et aux écoles nationales, et elles fondèrent des bourses dans les collèges et dans les écoles secondaires. En 1883, Vosnjak inaugura une Union des Sociétés de crédit slovènes. C'était la troisième union de ce genre que l'on fondait en Autriche et ce devait être pendant longtemps la seule de son espèce dans l'Autriche méridionale. Sur l'institution de Vosnjak se modelèrent d'autres fondations analogues dans tous les pays

yougo-slaves dépendant de l'Autriche; les capitaux slovènes et les capitaux croates y sont représentés les uns et les autres.

En 1910, on comptait en pays slovène 1.207 sociétés coopératives et 952 d'entre elles étaient uniquement slovènes. Le capital total déposé dans ces sociétés coopératives montait à 365 millions de couronnes et les fonds de réserve à 137 millions de couronnes. 750 millions de couronnes environ sont placés dans des compagnies par actions et dans des compagnies à garantie limitée, ou déposés dans des sociétés de secours mutuels. Dans tous les pays slovènes, le capital moyen placé s'élève à 350 couronnes par habitant; ce chiffre n'est que légèrement inférieur au chiffre minimum constaté en Autriche. En 1905, les dépôts effectués dans les seules sociétés de crédit s'élevaient à 314 couronnes par tête en Carniole et, en Carinthie, à 222 couronnes, tandis que la moyenne était de 233 couronnes en Bohême. Entre 1902 et 1905, l'accroissement a été de 6,7 % en Styrie, de 11,3 % en Carinthie, de 4,8 % en Carniole et seulement de 10,3 % en Bohême. Ce sont là des preuves péremptoires des progrès constants de la prospérité slovène.

A la suite de l'essor du système commercial coopératif, s'est produit dans les banques slovènes un développement plein de promesses. Dans la Ljubljanska Kreditna Banka (Banque de crédit de Ljubljana [Laibach]) et la Jadranska Banka (Banque Adriatique), les Slovènes possèdent deux établissements financiers importants. En quelques années, le premier de ces établissements a élevé son capital de 1 million à 8 millions de couronnes; ses dépôts sont de 30 à 40 millions de couronnes et le bénéfice annuel est d'environ 3 millions de couronnes. La Jadranska Banka (Banque Adriatique) de Trieste, au capital de 8 millions de couronnes, est une institution relativement récente, mais elle occupe une situation importante et honorable à la Bourse de Trieste.

Avant la fondation de la Jadranska Banka, il n'y avait à Trieste qu'une seule banque locale, une banque italienne,

la « Banca Commerciale Triestina ». Toutes les autres banques n'étaient que des succursales de maisons de Vienne. Par suite de sa lenteur à traiter les affaires, la Banca Commerciale est à peine parvenue, au cours d'un demi-siècle, à élever son capital investi à 8 millions de couronnes, et elle s'est finalement trouvée obligée de fusionner avec la Wiener Bankverein, de telle manière que la direction passe tout entière entre les mains des financiers viennois. On a donc pu dire en toute vérité que Trieste ne possède qu'une seule banque locale indépendante, la Jadranska Banka (Banque Adriatique). Par suite de la rapide prospérité de cette entreprise, la Ljubljanska Kreditna Banka (Banque de Crédit de Ljubljana) et deux grandes banques tchèques, la Zivnostenska Banka (Banque Industrielle) de Prague et la Ustredni Banka (Banque Centrale), ont fondé des succursales à Trieste. Aussi, les banques slaves sont-elles devenues un facteur important à la Bourse de Trieste, et le « Drang » économique allemand vers l'Adriatique trouve-t-il dans le capital slave un heureux et dangereux rival.

La beauté des Alpes slovènes et de la côte maritime, la foule de spectacles pittoresques que présentent les terres slovènes sont telles qu'il suffirait de quelques efforts pour développer l'industrie touristique et pour en faire une source de revenus considérables pour le pays. Aussitôt qu'on aura pu se servir des capitaux d'exploitation nécessaires et que les touristes auront la certitude de trouver le confort indispensable, les pays slovènes deviendront certainement un centre important de l'industrie hôtelière en Europe. Plusieurs hôtels de touristes ont déjà été fondés dans les régions alpines et n'ont eu aucune difficulté à lutter avec succès contre des hôtels tenus par des étrangers. Les pays slovènes peuvent réellement devenir un rendez-vous favori des touristes; la beauté de leurs paysages autorise certainement à le penser.

Une nation ne peut pas développer pleinement et librement ses ressources économiques naturelles, à moins de jouir librement de son indépendance politique et financière.

Ecrasés par une lutte incessante pour la défense de leur existence nationale, les Slovènes n'ont pas pu réaliser des progrès aussi rapides que leur intelligence naturelle et la position géographique de leur pays pouvaient les faire prévoir. Mais que les Slovènes soient unis aux autres Slaves du Sud et ils prouveront bientôt qu'ils disposent de tout le nécessaire pour devenir un facteur économique puissant.

La situation géographique des pays slovènes est unique. Ils forment un lien incomparable entre le nord allemand et le midi italien et yougo-slave. De grands intérêts économiques et politiques sont liés à la possession de ces régions. Les capitaux des Alliés n'ont pas même commencé d'exploiter ces territoires, qui sont encore un sol vierge, pour ainsi dire, du moins au point de vue de leur développement industriel. Et, cependant, une telle entreprise ne pourrait que profiter à leur évolution économique générale. D'autre part, des considérations politiques importantes entrent ici en jeu et pèsent lourdement dans la balance.

Le pays compris entre la Drave et l'Adriatique est une digue contenant le flot du germanisme. Il est d'un intérêt vital pour les Alliés de fortifier cette digue contre les attaques allemandes, de telle sorte que cette grande marée d'équinoxe ne soit pas assez puissante pour la renverser et pour pénétrer dans les Balkans, puis pour transformer cette péninsule en une province conquise à l'aide des capitaux allemands, en une partie de l'Empire germanique, s'étendant aussi loin que Bagdad. On infligerait une très sérieuse défaite aux projets de conquête économique des Allemands si l'on entraînait les territoires septentrionaux de l'Adriatique dans la sphère économique des Alliés. Si la France et l'Angleterre réussissaient à chasser l'Allemagne de ces régions, politiquement et économiquement, elles porteraient un grand coup au plan allemand de domination mondiale. Il y a peu de pays en Europe où on puisse en faire autant avec un égal succès.

En tout cela, nous ne devons pas oublier que la petite

nation slovène, soumise à une lutte nationale, politique et économique sans merci, a, *pendant plus de mille ans*, combattu avec succès pour s'opposer au « Drang » allemand vers Trieste, et pour empêcher la réalisation du projet de « pont » allemand depuis le Belt jusqu'à l'Adriatique. Que ne pourrait-on pas attendre d'une nation qui a accompli tant de choses alors qu'elle était en esclavage, le jour où il lui sera permis de librement développer toutes ses ressources morales et économiques?

Si, au contraire, les puissances permettent d'affaiblir les Slovènes, si, en leur enlevant une partie de leur territoire pour la donner à un Etat étranger, on les rend incapables d'offrir une vigoureuse résistance, ils ne seront pas longtemps en état de remplir leur mission, c'est-à-dire de former une digue contre l'Allemagne. Que l'on partage leur territoire ou celui d'autres Yougo-Slaves, on ne fera que créer un nouveau conflit qui affaiblira la force de résistance des Yougo-Slaves à l'égard du pangermanisme. Un tel conflit, inévitable, fournirait des occasions dont l'Allemagne ne manquerait pas de profiter pour se frayer un chemin à travers les territoires yougo-slaves et pour, par là, atteindre Trieste. Ainsi, le résultat net de ce conflit serait qu'en définitive ni les Yougo-Slaves, ni les Italiens ne posséderaient Trieste. Seule une Yougoslavie unie et forte est capable de remplir la tâche qui lui est dévolue : celle d'opposer un obstacle insurmontable à l'influence allemande dans l'Adriatique. Une Yougoslavie dont la branche occidentale, les Slovènes, devrait souffrir un sérieux dommage — l'amputation du bras droit, pour ainsi dire, et non pas, comme beaucoup de gens le pensent, une simple petite opération sans gravité — une telle Yougoslavie se trouverait, dans cette situation affaiblie, presque incapable de résister à la puissance allemande. Le pays slovène est le dernier anneau de la chaîne qui doit enclore le territoire économique allemand.

---



## CHAPITRE XIII

### L'idée Yougoslave.

Au seuil du xx<sup>e</sup> siècle, la vieille monarchie des Habsbourg se trouva placée en face d'un problème redoutable. La *question des Slaves du Sud* se dressa comme un terrible spectre devant les yeux des potentats viennois. Aucun n'eut le courage de saisir hardiment l'ortie et de trouver une vraie solution du problème, et cependant l'existence même de la Monarchie était en jeu. Comme Vienne était incapable d'adopter une solution complète, on essaya de réprimer le mouvement par de misérables moyens. Des fonctionnaires de la police secrète, des délateurs et le procureur d'Etat jouèrent le rôle des hommes d'Etat. Le procès de haute trahison de Zagreb (Agram) et le cas Friedjung furent autant de signes avant-coureurs d'un prochain orage.

Tant que le sentiment national demeura faible chez les Yougo-Slaves, les effets du dualisme ne parurent pas manifestement agressifs. Pendant les premières décades de son existence, le dualisme n'avait pas encore pris la forme définitive d'une hégémonie magyare. La Croatie était encore traitée avec une douceur relative. Mais à mesure que le centre de gravité de la politique viennoise se déplaçait vers Budapest, l'effroyable erreur de ce système constitutionnel devenait plus manifeste.

A mesure que l'Allemagne devenait davantage une puissance mondiale, elle manifestait un plus vif désir d'une alliance avec les Magyars. Déjà même Bismarck avait rêvé de faire servir les Magyars à ses propres fins. Le militarisme allemand et magyar, la politique d'opposition allemande et magyare, s'entendaient merveilleusement; au double point de vue politique et social, ces deux mentalités étaient parfaite-

ment faites pour se compléter l'une l'autre. Politique de poigne à Berlin et politique de poigne à Budapest, ceci s'accordait avec cela.

Déjà Berlin et Budapest croyaient avoir presque achevé leur œuvre de corruption et d'écrasement des Slaves du Sud. Mais avec l'avènement des Karageorgevitch, tous les calculs des Magyars étaient condamnés à échouer. Alors, en effet, l'émancipation de la terre et du peuple serbes commencèrent sérieusement, et les Serbes se développèrent avec un renouveau de vigueur toute juvénile. Les Croates commencèrent à résister avec succès à la politique de brutalité et de violence des Magyars.

Par suite de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, de nouveaux Slaves du Sud, au nombre de plusieurs millions, nouèrent des relations politiques plus intimes avec les Slaves autrichiens et la solution du problème yougo-slave devint pour la Monarchie une nécessité immédiate. Mais cela signifiait l'abandon du dualisme.

Les Magyars savaient parfaitement que, dans quelques années, la Monarchie serait obligée d'accorder aux Slaves du Sud un nouveau statut politique. Quand l'Allemagne prit son attitude belliqueuse, les Magyars furent convaincus qu'une guerre victorieuse était le seul moyen d'écraser les Yougo-Slaves. Et telle est la raison pour laquelle la politique belliqueuse et agressive de l'Allemagne excita un tel écho d'enthousiasme par toute la Hongrie, que ce pays est aussi responsable que l'Allemagne des horreurs de la guerre mondiale.

Le nom véritable et traditionnel qui, à l'origine, désignait à la fois les Serbes et les Croates, n'était pas celui qui a différencié politiquement la « nation Etat » serbo-croate; c'était celui d'un peuple qui s'appelait lui-même les *Slovinci*, sans aucune préoccupation de suzeraineté politique. La division des Slovènes en Etats séparés ne détruisit en aucune manière l'unité ethnique et morale de la « nation de civilisation commune », et s'il est exact que, dans les siècles



passés, cette unité est devenue parfois peu apparente, elle s'est cependant réaffirmée avec une pleine vigueur au XIX<sup>e</sup> siècle. Le mouvement illyriste fut seulement une première tentative, une tentative infructueuse pour donner à cette unité une nouvelle forme. Mais cette tentative fut suivie de deux autres, qui eurent la plus grande importance pour la formation d'un parti parmi les Slaves du Sud.

En 1849, Vuk Karadjic publia son étude intitulée « Sorbi svi i svuda » (Les Serbes tous et partout), dans le *Kovcedjic* (l'Ecrin), un journal qui paraissait à Vienne. Dans cette étude, Karadjic soutenait l'idée suivante : Tous les Slaves du Sud sont Serbes et parlent la langue serbe. En réalité, Vuk Karadjic formulait simplement, dans son article, l'idée de l'unité, mais il la formulait avec intransigeance, puisque, strictement parlant, il niait l'existence des Croates.

Du côté croate, Ante Starcevic proposa une formule exprimant, elle aussi, l'idée d'unité, mais indiquant la négation de l'existence des Serbes. On peut résumer de la manière suivante l'ensemble complet de la pensée de ces deux hommes : l'un, Vuk Karadjic, était persuadé que *tous* les Slaves du Sud sont des Serbes, et l'autre, Ante Starcevic, était persuadé que *tous* sont simplement des Croates. Mais on ne saurait trop insister sur ce fait que ces hommes doivent être considérés comme des promoteurs du mouvement en faveur de l'unité.

Une longue suite d'années devait encore passer avant que les temps fussent accomplis, et les discussions passionnées qui avaient pour cause véritable une conception dénaturée d'une idée sociologique ne pouvaient pas manquer de porter un préjudice grave à la cause des Slaves du Sud. Il était toutefois de la plus haute importance que la véritable conception de l'idée d'unité, — d'une égalité nationale complète pour les deux parties, d'une unité absolue de la « nation de même civilisation » et d'une distinction formelle entre le point de vue national et le point de vue politico-constitutionnel, — il était de la plus haute importance que cette

conception fut reconnue au moment même où l'Union croate-hongroise commençait à perdre sa puissance attractive. L'unité des Serbes et des Croates devint l'idée fondamentale, le trait le plus caractéristique de l'esprit moderne chez les Croates, le point vital de leur vie nationale actuelle.

Pour mieux comprendre les faits qui vont suivre, il est indispensable d'indiquer brièvement pourquoi il peut être question d'une suprématie croate sur le monde yougo-slave à l'époque où nous sommes arrivés, au moment où la conception du vieil Etat croate dut faire place à celle d'un Etat national. L'année 1848 marque la séparation entre les deux périodes. A ce moment, les Croates étaient à tous égards en avance sur le reste des Slaves du Sud, l'organisation politique primitivement instituée chez les Serbes s'était encore à peine transformée en un véritable Etat. Les Croates étaient alors les seuls Yougo-Slaves possédant à la fois une aristocratie et une classe moyenne; ils étaient les seuls Yougo-Slaves qui pouvaient, en jetant un coup d'œil en arrière, contempler une histoire administrative ininterrompue, les seuls chez lesquels toutes les classes de la vie sociale étaient également développées. Les Croates formaient une nation possédant des traditions politiques, intellectuelles et sociales nuancées de certaines tendances aristocratiques.

C'est surtout au point de vue économique que l'année 1848 marque un tournant dans l'histoire de la Croatie. Les réformes agraires amenèrent à leur suite une révolution économique qui fut fatale aux destinées de la grande aristocratie seigneuriale et surtout à la noblesse rurale. En outre, la nouvelle constitution centralisatrice des Comtés ne pouvait pas manquer de briser le prestige politique de l'aristocratie dans les assemblées de Comtés. D'autre part, la ruine financière de l'aristocratie entraîna dans la vie publique une démoralisation profonde; mais le résultat le plus important de cet événement économique fut de démocratiser complètement toutes les conditions sociales, et surtout les conditions politiques. Les Croates avaient été jusqu'alors

un peuple aux traditions aristocratiques; ils devinrent une démocratie rurale. Et voici la conséquence nécessaire de ce changement : le fossé social qui existait entre les Slovènes et les Serbes, dont précisément le trait le plus caractéristique est l'absence d'une classe sociale privilégiée, ce fossé social fut alors automatiquement comblé. Voilà comment la démocratisation devint un facteur puissant dans le développement des aspirations yougo-slaves vers l'unité.

En même temps que ces réformes, se produisait un autre changement qui affectait sérieusement la vieille constitution politique. Ce second changement était surtout d'ordre politique. La condition préalable indispensable de l'union avec la Hongrie est l'Etat, où toutes les classes sont représentées, tandis que l'aristocratie tient en main les balances du pouvoir. L'union entre deux Etats de cette sorte liés l'un à l'autre par une langue d'Etat et non par une langue nationale était destinée à être brisée aussitôt que l'Etat de classes aurait fait place à l'Etat national et qu'à la civilisation universaliste des « lumières » intellectuelles aurait été substituée une civilisation nationale.

L'animosité instinctive déployée par les éléments unionistes à l'égard de l'« illyrisme », qui était une campagne intellectuelle nationaliste, était, si l'on se place à ce point de vue, absolument logique. Les difficultés qui assaillent aujourd'hui l'unionisme datent du moment où les Etats du royaume, et particulièrement ceux de la Croatie, furent transformés en un Etat national et démocratique; car puisque l'union repose sur des traités et des compromis, elle participe encore indéniablement à la nature des anciens « Etats du Royaume ».

Pour concevoir même la possibilité de l'existence d'une union entre les deux royaumes de Saint-Etienne, il est de la première importance de comprendre la valeur qu'on doit attacher à la disparition de l'« Etat de classe » en tant qu'agent de rupture.

Pour toute personne comprenant la situation des Slaves

du Sud, il était clair qu'une consolidation de la vie politique des Slaves des Balkans exercerait une répercussion importante sur les relations des Slaves du Sud avec la Monarchie. La guerre des Balkans fut le grand événement qui transforma un mesquin patriotisme de clocher en une fière conscience politique de soi-même. Afin de bien saisir l'importance de ces événements, il faut montrer qu'aucune union nationale politique n'a jamais été resserrée avec une vigueur aussi impétueuse que celle des peuples balkaniques. L'unification de l'Italie eut plus ou moins pour cause des revers politiques et se fit avec l'aide de l'étranger. En Allemagne, la constitution de l'union fut le fruit d'un long et lent développement. Chez les peuples balkaniques, cette explosion spontanée d'énergie fut absolument inattendue.

Il est important de remarquer quelle répercussion produisit sur les Italiens et les Allemands de l'Autriche la constitution des deux grandes nationalités politiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Avant l'unification politique de l'Italie, il n'y avait pas de nationalisme italien en Autriche. Les débuts du mouvement italien aux revendications strictement nationales ne sont pas antérieures aux années 60. C'est un effet beaucoup plus désastreux encore qu'exerça sur le sort de l'Autriche l'unification de l'Allemagne. Il est certain (et les événements postérieurs n'y contredisent nullement) que Hohenwart et Schäffle auraient mené à bonne fin l'établissement d'une constitution fédéraliste, si la France n'avait pas été si malheureusement vaincue en 1870.

Quand, en 1908, au congrès panslaviste de Prague, Russes et Polonais se serrèrent les mains en signe de réconciliation, il se produisit un événement très significatif. Les Slovènes, les Croates et les Serbes qui étaient membres du congrès s'unirent les uns aux autres en un groupe yougo-slave, de telle manière qu'un groupe uni de Yougo-Slaves apparut à côté des groupes constitués par les Russes, les Polonais, les Tchèques et les Bulgares.

Bien qu'une cordialité vraiment fraternelle ait toujours

existé entre les Slovènes et les Serbo-Croates, le dualisme constituait entre eux une barrière insurmontable. Jusqu'au début de notre siècle, leurs relations mutuelles étaient de pure cérémonie; beaucoup de mots et peu d'actes. Du côté slovène, c'est cette excellente institution scientifique et littéraire, la « Matica Slovenska », qui noua des relations réciproques bien nécessaires et qui montra le grand intérêt d'une préparation indispensable, en vue d'une future unité intellectuelle. Un journal scientifique slovène, le *Véda*, remplit une tâche très importante en groupant plus étroitement les uns aux autres les cercles intellectuels slovènes, croates et serbes. Il devint de règle pour tous les journaux spéciaux et commerciaux de paraître simultanément en slovène et en serbo-croate tout à la fois.

Tous ces progrès, dans les relations mutuelles entre les Slovènes et les Serbo-Croates sont dus aux efforts des plus jeunes générations qui ont peu à peu commencé à jouer un rôle prépondérant dans la vie publique. La jeunesse slovéno-serbo-croate, les hommes qui dirigeaient, à Prague, la publication de la *Nase Doba*, se mirent à exercer dans les affaires publiques une influence toujours croissante. En Croatie, la coalition serbo-croate, qui fut l'application des idées de la nouvelle génération, constitua un triomphe politique. Le vieux parti magyarophile fut ruiné et sur les ruines du soi-disant parti unioniste, l'idée de l'unité serbo-croate se développa avec une vitalité toujours croissante. Les Slovènes franchirent le point mort un peu plus tard et, chez eux, ce ne fut pas tant dans la vie des partis politiques que dans le monde de la science et du journalisme que la nouvelle idée yougo-slave fit de très sérieux progrès. Dans cette renaissance de l'idée yougo-slave chez les Slovènes, l'activité journalistique du *Véda* fut un facteur décisif.

Il ne faut pas mésestimer non plus l'importance de quelques autres nouveaux liens entre les pays slovènes et Zagreb (Agram). Des savants slovènes furent appelés à l'Université de Zagreb (Agram), ce qui introduisit un élément tout à fait

nouveau dans les relations mutuelles des Serbo-Croates et des Slovènes. A Zagreb, les professeurs slovènes enseignaient à des Bosniaques, à des Dalmates et à des Istriens. La pensée de l'unité yougo-slave se montra toujours plus clairement à l'horizon et l'idée de la solidarité yougo-slave pénétra irrésistiblement dans le cœur des intellectuels slovènes, comme une force de la nature. Chacun comprenait que les jours du particularisme slovène étaient comptés et que la vie nationale slovène exigeait impérieusement le solide appui de ses frères, les autres Slaves du Sud. Qu'était-ce qu'un million et demi de Slovènes, politiquement et économiquement faibles, dans la lutte gigantesque que se livraient à ce moment-là même le germanisme et le slavisme? Un groupe uni yougo-slave pouvait seul espérer compter pour quelque chose dans ce conflit. La guerre mondiale et la terrible puissance du pangermanisme, qui aurait sans doute ruiné complètement les Slovènes, ont prouvé combien la nouvelle idée yougo-slave était devenue une nécessité inévitable et (on peut le dire) un ordre de la nature.

Le principe fondamental de cette idée, telle qu'elle s'est enracinée dans l'esprit des Slovènes, est admirablement défini dans une résolution prise, en 1913, par les plus jeunes des intellectuels slovènes. De cette résolution, voici les termes :

« C'est un fait que nous, Slovènes, Croates et Serbes, nous formons un groupe linguistique et ethnique compact, que nous avons des conditions économiques semblables et que nous sommes indissolublement liés les uns aux autres par un sort commun sur un territoire commun, qu'aucun des trois peuples ne peut aspirer à un avenir séparé. Puisqu'il en est ainsi, et en considération de cet autre fait que, parmi les Slovènes, les Croates et les Serbes, la pensée nationale yougo-slave est précisément aujourd'hui fortement développée, nous avons étendu nos sentiments nationaux par delà les frontières aux Croates et aux Serbes, en même temps que, parmi eux aussi, se répandait l'idée d'une réciprocité

nationale avec les Slovènes. Par là, nous devenons tous membres d'une seule nation unie, celle des Slaves du Sud. Tel est l'esprit dont tous les Slaves du Sud doivent être animés. En ce qui concerne les Slovènes, nous devons attacher une importance spéciale au fait que l'évolution de leur sentiment de la responsabilité nationale au sujet de la création d'un yougo-slavisme assis sur de larges bases, fortifie dès maintenant beaucoup la résistance contre la dénationalisation et l'impérialisme étranger. »

Mais ce n'est pas seulement des intellectuels que l'influence s'est déjà fait sentir dans la vie publique; de même la jeunesse universitaire des établissements supérieurs et des établissements secondaires a été énergiquement attirée vers l'idée yougo-slave. Il a paru de nombreux périodiques, édités par des étudiants d'enseignement supérieur et consacrés à la cause de la propagande yougo-slave. Dans plus d'un article passionné, la violence des partis politiques slovènes était sévèrement blâmée, la mesquinerie des intérêts locaux était ridiculisée et la grande puissance qui découle de l'idée yougo-slave était exaltée. Un nouveau courant s'est manifesté dans le monde intellectuel slovène. Il semble qu'il ait été inspiré par une nouvelle énergie et par un nouvel optimisme. Les victoires de l'Alliance balkanique pendant la première guerre des Balkans ont produit sur les masses la plus profonde impression. La voix du sang et l'appel de la race ont été tout puissants. On comprend maintenant que les intellectuels aussi bien que le commun du peuple devaient être unis ensemble par la force irrésistible d'une idée vivante.

La minorité des Slaves du Sud vit en dehors de la Monarchie. Il est impossible qu'une frontière politique puisse complètement séparer les fils d'une seule et même race. Les Allemands d'Autriche et d'Allemagne maintiennent entre eux d'étroites relations et, pour la vie artistique et intellectuelle, la frontière politique n'existe pas. Existe-t-il une frontière de ce genre entre les cantons français de la Suisse

et la France, entre ses cantons italiens et l'Italie? Cependant, Suisses Français et Suisses Italiens ne sont pas moins les uns que les autres de loyaux citoyens suisses.

La Monarchie aurait dû permettre aux Slaves du Sud établis des deux côtés de sa frontière, de jouir de semblables échanges intellectuels. Des échanges intellectuels entre des peuples habitant des Etats différents, c'est la chose la plus fréquente du monde. Mais les Autrichiens-Allemands et les Magyars étaient beaucoup trop fanatiques et obstinés pour le comprendre, et les plus absurdes règlements de police empêchèrent toute chance de relations intellectuelles continues entre les Slaves du Sud de la Monarchie et les Serbes. Les journaux les plus inoffensifs de Belgrade étaient arrêtés à Semlin et la croyance en l'unité de civilisation des Slaves du Sud était presque tenue pour un crime de haute trahison.

Quand l'Autriche mobilisa en 1914, tous les Slovènes connus pour adhérer à l'idée yougo-slave furent arrêtés et emprisonnés, bien qu'on ne put nullement prouver leur haute trahison. Pour les myrmidons autrichiens, c'était une preuve suffisante qu'un homme s'avouât Slave du Sud. Les victimes appartenaient à l'élite sociale des Slovènes; parmi elles se trouvaient des représentants de toutes les classes de la société, depuis les professeurs d'Université jusqu'aux directeurs de pensionnats, depuis les propriétaires de moulin jusqu'aux paysans.

La puissante manifestation du sentiment national yougo-slave pendant les dernières années qui précédèrent le déchaînement de la guerre mondiale, fut un signe des temps bien curieux et bien caractéristique. C'était une annonce de la lutte gigantesque qui se préparait et qui devait bientôt inonder l'Europe d'une mer de sang. Les Slaves du Sud furent contraints de l'admettre : *Tua res agitur!* C'est de ta cause qu'il s'agit! La guerre mondiale doit entraîner la solution de la question yougo-slave, puisque celle-ci dépend pour



une large part de l'antagonisme existant entre les Allemands et les Slaves du Sud.

Une autre question encore est à envisager. Les jours de l'individualisme slovène sont comptés. Mais qu'advient-il de la littérature et de la langue slovènes? Et cette dernière devra-t-elle céder le pas à la langue serbo-croate? Ce n'est pas la contrainte qui doit trancher de telles questions. Des considérations pratiques seront assez fortes pour aboutir dans l'avenir, sans contrainte, simplement et par la marche naturelle des événements, à une entente complète en même temps qu'à la protection de tout ce qui est individuel.

---



## CHAPITRE XIV

### La lutte pour la vie intellectuelle.

Après la perte de leur indépendance politique, et jusqu'à la fin du moyen âge, les Slovènes ne purent continuer à développer leur littérature, dont les documents du xi<sup>e</sup> siècle montrent les débuts. Deux grands mouvements d'importance universelle ont exercé une importance décisive sur la littérature slovène : la Réforme et la Révolution française. Les trois grands réformateurs yougo-slaves : Trubar, Vergerius et Flaccius Illyricus, étaient tous trois originaires des pays slovéno-croates. Trubar n'est pas celui de ces trois hommes qui eut la personnalité la plus marquée; il ne fut pas autant que Vergerius en relations étroites avec les chefs de la Réforme, mais il est le créateur de la langue littéraire slovène et son rôle est le même que celui de Luther à l'égard des Allemands. La traduction slovène de la Bible est un événement d'une importance unique dans la vie nationale des Slovènes. Les premiers livres slovènes furent imprimés en 1550 et la même année vit l'établissement, à Ljubljana (Laibach), de la première imprimerie. La première grammaire slovène fut publiée, en 1584, par Adam Bohoric et le premier dictionnaire slovène en 1592.

La Réforme fut pour les Slovènes une renaissance intellectuelle. Les bases d'une nouvelle vie nationale furent jetées par le mouvement religieux, lequel eut des conséquences nationales. Mais cette résurrection fut bientôt étouffée par la volonté de la Maison de Habsbourg, qui confondait les intérêts de l'Eglise avec ceux mêmes de la dynastie. Néanmoins, la semence ne fut pas perdue.

Au cours des années pendant lesquelles se préparait la Révolution, un mouvement littéraire très fort et très actif

se produisit dans les pays slovènes. Un cercle de lettrés se réunissait dans la maison de Zois, un des minéralogistes les plus savants de son temps, qui était en relation avec beaucoup de savants français contemporains. Le personnage le plus considérable de ce petit cercle était un prêtre d'esprit libéral, Vodnik, qui, sous la domination française, organisa l'instruction publique dans les provinces illyriennes. Le poème de Vodnik, « L'Illyrie ressuscitée », est le chant de la résurrection slovène et en même temps une glorification de l'Empire français (1). Le premier journaliste slovène fut Vodnik, qui édita le journal *Ljubljanske Novice* (Les Nouvelles de Ljubljana) pendant les années 1797-1800. En 1843, Bleiweis commença la publication de la jeune *Kmetiske in Rokodelske novice* (Nouvelles pour les Paysans et les Artisans).

Pas plus que la vie politique, la vie intellectuelle slovène ne connaît les lentes évolutions. Ce sont de longues périodes de stagnation suivies brusquement d'une activité intense. Le génie poétique de Presern n'a pas eu de précurseur. La littérature slovène a trouvé tout d'un coup un maître incomparable au niveau de la vie intellectuelle de son temps; celui-ci donna à sa patrie une œuvre poétique qui peut soutenir la comparaison avec les chefs-d'œuvre de la littérature européenne.

Les Slovènes ont donné au monde une véritable lignée de savants, plus nombreux même qu'on ne l'attendait d'un peuple d'un million et demi d'individus. La gloire des Slovènes, c'est la philologie slave. Kopitar et ce Miklosic, que les Allemands ont appelé le plus grand grammairien du siècle, sont des maîtres en cette partie de la philologie. Mais les Slovènes ont également excellé dans d'autres sciences. Véga, qui vécut vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, fut un des mathématiciens les plus connus de son temps.

Le développement contemporain de la presse slovène four-

---

(1) M. Louis LÉGER en a publié une traduction française dans la *Revue hebdomadaire* du 25 septembre 1915, p. 448-450.

nit la preuve d'un puissant mouvement intellectuel. En 1912, il y avait 122 journaux slovènes. Les Polonais n'en possèdent, tous réunis, que 600. La circulation des politiques quotidiens va de 10.000 à 30.000 exemplaires. Le *Domoljub*, publié exclusivement pour les paysans de la Carniole, tire à 51.000 exemplaires; le journal populaire *Slovenski-Dom* (La Patrie slovène) tire à 28.000. *Le Journal agricole hebdomadaire* compte 50.000 souscripteurs dans la seule Carniole. Gorica (Goritz) est un des centres de l'activité journalistique slovène; cinq journaux politiques et plusieurs revues littéraires et scientifiques y sont publiées : *La Veda* (La Science), entre autres, qu'il faut citer comme une des revues exerçant le plus d'influence en matière d'idées politiques yougo-slaves. A Ljubljana (Laibach), la vie et la production littéraires sont aussi très développées; c'est là que furent publiées les plus anciennes revues littéraires slovènes. A en croire les statistiques officielles de 1910, 85,34 % de la population slovène sait lire et écrire. Il n'en est ainsi en Hongrie que pour 62,02 % et en Italie que pour 62,40 % de la population. Dans quelques provinces italiennes, le pourcentage des illettrés monte à 85 %. A Rome, la capitale de l'Italie, on compte 65 % d'illettrés (Borghèse, *L'Italie moderne*). Le pourcentage des Slovènes illettrés est de 23,26 % en Carinthie, de 14,75 % à Gorica (Gorizia), de 12,86 % à Trieste, de 12,46 % en Carniole et de 11,54 % en Styrie.

Il a déjà été question des différentes unions nationales scolaires dans le chapitre traitant de la lutte nationale des Slovènes contre les Germains et contre les Italiens. Il nous faut maintenant aborder un autre problème et examiner ce que l'Etat fait pour l'éducation slovène et quelle sorte de système d'enseignement fonctionne dans les pays slovènes.

Au point de vue scolaire, la Carinthie est la plus déshéritée des terres slovènes. Dans cette province, pour instruire 100.000 Slovènes il n'existe que deux écoles primaires.

Les écoles dénommées « utraquistes » n'ont aucune base légale et constituent en réalité une grave infraction à toute la législation concernant les écoles primaires. C'est une honte et même un scandale que, dans les pays slovènes, 56,7 % des écoles de l'Etat appartiennent à ce type. Une école « Utraquiste » est tout simplement une école dans laquelle, pendant le premier semestre de la première année scolaire, l'instruction est donnée aux écoliers slovènes à la fois en allemand et en slovène, et ensuite exclusivement en allemand. Il y a là, bien entendu, une grave atteinte à un des premiers principes de la pédagogie, qui veut que l'enseignement ne soit donné que dans la langue maternelle des élèves. Dans les écoles « Utraquistes », l'instruction est confiée à des maîtres qui ne sont ni familiarisés avec la langue slovène, ni de véritables pédagogues, mais avant tout et par dessus tout, de chauvins et fanatiques nationalistes. Le résultat d'un tel enseignement, on se l'imagine sans peine. Les enfants sont forcément dénationalisés; mais, d'autre part, ils n'acquièrent pas non plus une réelle connaissance de l'allemand. Aussi, le système des écoles « Utraquistes » constitue-t-il, pour qui envisage les problèmes de l'avenir, un très grand danger pour les qualités morales de la jeune génération slovène.

Il faut signaler brièvement ici que le système scolaire est, à Trieste également, très défavorable aux intérêts slovènes. Le simple fait que *pas une seule* école primaire n'y est procurée aux Slovènes de Trieste prouve de manière péremptoire l'inexactitude de cette allégation italienne, que le Gouvernement favorise les Slovènes. Les écoles primaires allemandes soutenues par l'Etat pour les colonies allemandes de Trieste, de Pola et d'Opatija (Abbazia) manifestent d'une manière plus claire encore les intentions du Gouvernement autrichien. A en croire Virginio Gayda (1), les chiffres sui-

---

(1) *L'Italia d'oltre Confine* (Milan-Rome, 1914), p. 33-34, note 1.

vants figuraient en 1914 dans le budget de l'Etat autrichien au titre de dépenses pour les écoles secondaires et primaires du Littoral (Goritz, Istrie, Trieste) : écoles allemandes, 585.642 couronnes; écoles italiennes, 154,582 couronnes; écoles slovènes et croates, 135.854 couronnes; écoles trilingues (donnant l'instruction dans les trois langues allemande, italienne et slovène), 104.828 couronnes.

L'enseignement des écoles primaires forme un département très important de cette administration provinciale, où les Italiens, grâce à un système électoral antidémocratique et réactionnaire, possèdent encore la majorité; aussi peut-on adresser d'amers reproches au parti dirigeant au sujet de l'état arriéré du système scolaire. On a compté en Istrie, il y a quelques années, 14.000 enfants yougo-slaves en âge de fréquenter l'école qui étaient dépourvus de tout enseignement scolaire d'aucune sorte, parce qu'il n'y avait pas assez d'écoles primaires dans le pays; aujourd'hui encore, pour la même raison, plus de 8.000 enfants yougo-slaves sont privés de toute instruction primaire. On ne peut certainement pas dire qu'en Istrie les Italiens témoignent d'un grand intérêt pour les progrès du développement intellectuel de la majorité de la population.

Quant aux écoles secondaires des pays slovènes, l'Etat sait très bien que, sans écoles secondaires, une nationalité ne peut pas progresser. Avec une énergie vraiment extraordinaire, l'Etat vient en aide aux écoles secondaires allemandes des pays slovènes; il s'efforce, au contraire, par tous les moyens, d'empêcher la création d'écoles secondaires slovènes.

La manière dont le gouvernement a procédé sur le Littoral fournit peut-être l'exemple le plus caractéristique de ses méthodes. Là, le Gouvernement entretient 6 écoles secondaires complètes pour 27.000 Allemands, dont 4.000 se trouvent dans le pays de Goritz-Gradisca, 14.000 à Trieste et 12.000 en Istrie. La sollicitude du Gouvernement pour les Allemands de Goritz-Gradisca est presque ridicule. Les

4.000 Allemands de Gorica (Goritz) possèdent deux écoles secondaires. En 1909, des 585 élèves fréquentant le gymnase, 35 seulement étaient Allemands et, depuis, le nombre des Allemands a matériellement diminué encore. De tels faits prouvent clairement que l'élément allemand dans les provinces du Sud est conservé et protégé artificiellement.

Dans la province purement slovène de la Carniole, l'Etat, même aujourd'hui, n'entretient pas une seule école secondaire d'enseignement purement slovène; dans toutes les écoles, l'enseignement est donné moitié en allemand, moitié en slovène. En Styrie, il y a douze écoles secondaires, mais il n'existe pas une seule école purement slovène pour les 410.000 Slovènes qui habitent la province, et dans deux seulement de ces écoles, quelques matières sont enseignées en slovène comme en allemand.

Jusqu'à présent, les Slovènes sont très insuffisamment pourvus d'écoles professionnelles; Ljubljana (Laibach) seule en possède une. Les Yougo-Slaves du Littoral n'ont pas une seule école d'enseignement professionnel où les cours soient faits en slovène ou en croate. Le collège technique de Trieste est italien, ainsi que les deux écoles navales du Littoral.

Une nation qui n'a pas en propre un système d'enseignement secondaire n'est pas qualifiée pour posséder un enseignement supérieur, dira-t-on peut-être. Dans le cas dont nous nous occupons, un tel argument serait un pur sophisme. La seule raison pour laquelle le système d'enseignement secondaire se développe si lentement et si graduellement chez les Slovènes, c'est la crainte qu'a le Gouvernement de voir s'affaiblir l'influence allemande.

La langue slovène est complètement développée, et dans cette langue sont publiés des livres et des périodiques traitant de toutes sortes de matières dans toutes les branches du savoir. Le Gouvernement refuse d'accorder aux Slovènes un système d'éducation nationale, non pas parce que ce peuple manque du développement nécessaire, mais parce que s'ils possédaient ce système d'éducation, les Slovènes devien-



draient pour l'élément germanique des rivaux par trop dangereux.

Pendant la courte, mais glorieuse période de la domination française sur les pays slovènes, Napoléon donna à ce peuple une sorte d'Université. Plus tard, on demanda la création d'une Université slovène, avec une particulière énergie en 1848. A Ljubljana (Laibach), en 1849, des cours de droit civil et criminel furent faits en slovène. A l'Université provinciale de Graz, en Styrie, le juriste slovène bien connu Kranjec (Krainz) professa le droit civil en langue slovène. Bien que les Slovènes représentent un tiers de la population de la Styrie, les cours professés en cette langue à l'Université de Graz furent bientôt suspendus, dans la crainte de mettre en péril l'influence allemande dans cette Université — et cependant la langue slovène mérite quelques égards à l'Université provinciale de Graz, puisque des cours sont bien professés en italien à l'Université de Berne, en allemand aux Universités de Genève et de Lausanne.

Aucun gouvernement autrichien n'a eu l'audace de nier la justice des réclamations slovènes au sujet d'une Université. En Autriche il y a cinq Universités pour 9 millions d'Allemands, deux pour 4 millions de Polonais et une pour 6 millions de Tchèques. Les 4 millions de Ruthènes, les 760.000 Italiens et les 2 millions de Yougo-Slaves de la moitié autrichienne de la Monarchie ne possèdent à eux aucune Université nationale.

Les Autrichiens pouvaient trancher promptement, et sans même dépenser un sou, la question d'une Université slovène. L'Université François-Joseph de Zagreb (Agram) est la plus ancienne des Universités yougo-slaves. Le programme y comprend des cours de droit autrichien à côté d'autres de droit croate, et plusieurs membres du barreau sont Slovènes. Depuis que cette Université a été fondée vers 1870, il a toujours été question d'établir une équivalence entre elle et les Universités autrichiennes. Les Croates autrichiens et les Slovènes demandent qu'un étudiant soit tenu pour capa-

ble de se préparer à entrer dans l'administration civile autrichienne après avoir passé ses examens à Zagreb (Agram). En Autriche, cette demande a été surtout combattue par les Universités allemandes, qui perdraient beaucoup, au point de vue pécuniaire, à un tel arrangement. Si, en effet, le projet d'équivalence était mis en vigueur, les Universités allemandes perdraient leurs étudiants yougo-slaves. Mais l'Université de Zagreb (Agram) a un adversaire beaucoup plus puissant encore dans le premier ministre hongrois, qui voudrait bien empêcher la jeunesse universitaire croate et slovène d'Agram de comprendre les effets humiliants et écrasants produits sur les Yougo-Slaves par le système politique actuel.

En dépit de tous ces efforts de leurs adversaires, les Slovènes ont toutes les manifestations d'une vie intellectuelle bien à eux; ils possèdent une littérature écrite dans un idiome qui leur est propre; ils possèdent les débuts d'une activité scientifique indépendante. Leur association scientifique et littéraire — « La Slovenska Matica » (Le Patrimoine slovène), — qui a été dissoute par le Gouvernement au moment où la guerre éclata, garde les traditions d'un demi-siècle de constant développement et d'activité florissante. La plus importante institution scientifique yougo-slave de la Monarchie : l'Académie des Sciences et des Beaux-Arts de Zagreb (Agram), est un héritage commun aux Slovènes et aux Serbo-Croates à la fois. Cette Académie a été fondée par l'un des plus grands champions de l'idée yougo-slave, par l'évêque Juraj-Strossmayer.

---

## CHAPITRE XV

### Les grandes visées d'un petit peuple.

Jusqu'à ces derniers temps, c'est dans une petite et humble sphère que les Slovènes ont vécu, se sont agités et ont passé leur existence. Leur vie n'était pas une *vie nationale*. Un affreux cauchemar pesait sur cette petite nation. Deux puissantes nations, unifiées en grandes puissances, menaçaient constamment son existence même et s'efforçaient de l'écraser sous le terrible poids de leur nombre immense et sous la multiplicité des ressources qu'elles avaient à leur disposition. Dans ce conflit, la petite nation a refusé de céder malgré l'incontestable inégalité des forces. Et pourtant, maintenant que nous pouvons mieux mesurer la puissance complète du colosse allemand, nous devons avouer que les Slovènes auraient à peine pu prolonger leur résistance au germanisme pendant quelques années encore. Si la guerre mondiale n'avait pas éclaté, avant longtemps leur sort eut été réglé.

Maintenant, nous sommes amenés à nous poser cette simple question : « Est-il utile de préserver l'existence des Slovènes ? Sont-ils des membres utiles dans la famille des nations slaves ? » Si les Slovènes n'ont pas une grande tâche à remplir, ils ne sont qu'un simple lest dans la famille des nations européennes. Mais il n'en est pas ainsi. Que l'on examine avec soin l'état réel des choses, et l'on est forcé de reconnaître que les Slovènes ont, non pas seulement le droit, mais même le devoir de maintenir leur position sur la terre où la Providence les a placés.

Un coup d'œil jeté sur la carte suffit à montrer l'importance incalculable des territoires slovènes, au point de vue de la géographie politique. Ce coin étroit, enfoncé à ce point précis entre l'Allemagne et l'Italie, possède une importance toute particulière. On peut le considérer d'un côté comme un pont jeté entre le Nord et le Sud, de l'autre comme une séparation assurant un juste équilibre entre les puissances. Quelle désastreuse erreur commettraient l'Angleterre et la France si elles ne reconnaissaient pas l'importance de ce lambeau de terre! La valeur n'en est pas inférieure à celle de la Belgique. L'occupation des territoires slovènes par l'Allemagne ne serait pas moins néfaste que l'annexion de la Belgique par l'Allemagne.

Du fait qu'il habite cet angle même où se rencontrent les trois mondes germanique, italien et slave, le peuple slovène est bien placé pour remplir la grande tâche d'affaiblir, au bénéfice de la démocratie européenne, l'impérialisme étranger. Avec l'aide de tous les Yougo-Slaves, il la contiendra absolument dans ses bornes.

L'Europe a donc le devoir de délivrer de l'impérialisme étranger la grande voie de communication qui unit le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest, une des contrées les plus centrales de l'Europe, un pays que l'Allemagne, avec son étonnante effronterie, appelle ses propres poumons; elle doit accorder aux Slovènes les bienfaits de la liberté civile.

Le dualisme de l'Autriche-Hongrie, avec son chaos intérieur, a été l'une des véritables causes de la guerre universelle. Ce fut un vrai crime contre l'Europe. Personne ne met en doute que les intérêts de l'Europe se trouveront très bien servis le jour où les cinquante millions d'habitants de la Monarchie seront délivrés d'un gouvernement politique monstrueux et détestable, le jour où la Monarchie sera remplacée par des unités politiques organisées rationnellement. Mais une telle œuvre doit être exécutée avec suite. Le territoire compris entre l'Adriatique et la Drave est incontestablement la clé de voûte d'un projet de réforme générale. Ce

lambeau de terre est le plus précieux de tous, puisque c'est là qu'on peut interdire à l'Allemagne l'accès de la mer du Midi. En outre, ce pays est habité par une nation dont tout le développement national se fait conformément aux idées qui doivent garantir aux nations un avenir plus heureux. Sacrifier les Slovènes, soit par négligence, soit par ignorance, ce ne serait faire qu'un détestable replâtrage.

La démocratie a toujours constitué la base de la vie politique slovène. La démocratie assistait à la naissance du nationalisme slovène; si elle avait été mise constamment en pratique dans la vie publique, elle aurait fortifié la situation des Slovènes, même à l'intérieur de la Monarchie. C'a été le seul cri de ralliement des pays slaves. Sans aristocratie, sans noblesse ancienne, sans distinction de classes fortement marquée, les Slovènes forment une nation de gens qui, dans la meilleure acception du terme, se sont faits eux-mêmes. Leur caractère tout entier les met à même de bien et facilement s'adapter à l'Europe démocratique qui sortira de cette guerre.

Outre l'établissement de la démocratie et de la solidarité sociale, voici un autre résultat de la Grande Guerre : l'épuration du nationalisme, son affranchissement de la rouille de l'impérialisme, la faculté d'estimer sans réserve toutes les belles et grandes œuvres accomplies par d'autres nations. Tout ce qui est bon et vivant dans la civilisation et dans la politique slovènes est né du sentiment national, du nationalisme particulier aux Slovènes. Sans démocratie ni nationalisme, les Slovènes ne pourraient pas exister. Victorieux, les Alliés auront le devoir de se faire les champions des bons ferments nationaux, autrement dit, de favoriser ces nations que leur passé historique a mises à même de servir les grandes idées de démocratie et de nationalisme libéral anti-impérialiste. Peu de nations ont été préparées à cette tâche par un sort aussi dur que celui des Slovènes. En leur accordant les moyens de jouir de la liberté politique, les puissances prouveront que le sang des armées alliées n'a pas

été versé en vain, et la véritable démocratie et le bonheur des petites nations surgiront du sol baigné de sang.

Si, maintenant, nous examinons la question slovène conjointement avec l'idée yougo-slave, nous constatons qu'elle prend indéniablement l'aspect d'une question européenne. Séparés du reste des Yougo-Slaves, les Slovènes sont sans importance; unis à eux, ils constituent un des principaux éléments d'un Etat yougo-slave. C'est une saine conception politique qui a poussé les Serbes à proclamer la nécessité d'une union slovéno-serbo-croate. Ils savent que les Slovènes apporteront dans l'Etat un élément qui travaillera à sa consolidation politique sur une base solide. Ce serait un malheur pour le jeune Etat (on peut même le dire) que les Slovènes en fussent exclus.

Les Slovènes sont, comme les Serbes, sans traditions sociales, sans le terrible fardeau des préjugés de classes et des distinctions sociales. La vie nationale de ces deux peuples découle de la classe rurale et est pénétrée par le souffle bien-faisant de la terre. Mais si, dans les deux cas, les bases sociales sont à peu près les mêmes, il existe certaines différences à d'autres égards. Les Slovènes et les Serbes, nous l'avons dit, sont sans traditions; mais pendant cette longue période de servitude nationale, au cours de laquelle il leur fut interdit de créer quoi que ce soit qu'ils aient pu appeler leur, ces peuples subirent des influences sociales et politiques étrangères. Les Serbes languirent sous le joug honteux de la mauvaise administration turque, et les Slovènes sous une loi étrangère qui, inspirée par un absolutisme patriarcal, s'efforça de les dénationaliser, non pas tant par la force que par des moyens beaucoup plus insidieux.

Comme ils ont vécu en relations constantes avec les grandes puissances civilisées de l'Occident, et non pas seulement avec l'Allemagne et l'Italie, les Slovènes sont devenus un peuple occidental. Ils ont été habitués à la discipline et à l'ordre. Un caractère présentant d'heureux mélanges a doté les Slovènes d'aptitudes qui leur permettent de se révé-

ler comme un peuple bien organisé, discipliné et en même temps séduisant et versatile. Les Slovènes apporteraient beaucoup de qualités appréciables à la future communauté yougoslave; ils y constitueraient un solide élément de travail, d'organisation et de préoccupations économiques.

C'est seulement dans le cas où il englobera les Slovènes que le nouvel État yougo-slave pourra complètement entrer dans la sphère de civilisation occidentale et se dépouiller graduellement de ses derniers vestiges d'habitudes orientales et de traditions byzantines. Un État dont la frontière passera par le Triglav (Teroglou) .....  
..... est bien à sa place dans le monde civilisé occidental.

La mentalité slovène, comme celle des Serbes, présente les caractères particuliers aux nations sans traditions, et seulement ce qui est précisément nécessaire pour former sa société, la force inépuisable, l'instinct primitif, l'aversion pour les minutieuses différences qu'acceptent les nations plus vieilles. Ils sont ennemis de tout ce qui est formalité, cérémonie et par suite de tout mensonge et de tout sacrifice social.

Toutefois, les Slovènes, ces fils d'une jeune nation, d'une nation encore à peine éveillée, sont-ils vraiment si différents de leurs voisins, des fils de nations fières de leur antique civilisation? Une comparaison va nous fournir une preuve formelle des progrès dont ils sont redevables à l'éducation. Un avocat, un écolier, un ingénieur slovène, dont les parents étaient de simples paysans, ne diffère en aucune manière d'un Allemand ou d'un Italien d'éducation classique. Bien que sorti des classes prolétaires, un Slovène apprend aisément à se conduire dans le monde pourvu que l'occasion lui soit offerte de le faire; il prend aux questions intellectuelles un plus grand intérêt que ne le fait un Allemand ou un Italien du même niveau social.

En fait, le goût de la vie intellectuelle est beaucoup plus inné chez le peuple yougo-slave que dans les masses allemandes ou italiennes. La civilisation moderne est démocra-

tique et elle est accessible à tous, sans distinction de classes. Ce fait tend à déprécier les traditions de civilisation de ces vieilles nations chez lesquelles la civilisation était une prérogative des classes élevées et demeurerait exclusivement conforme aux traditions du passé, au lieu de jeter ses racines dans le sol vierge des aspirations démocratiques de l'heure actuelle.

Les traditions civilisatrices des grandes, des plus anciennes nations de l'Europe, sont en train de devenir l'héritage commun d'une démocratie internationale. Les littératures vraiment nationales de l'époque contemporaine sont celles qui naquirent de la vie moderne et qui sont enracinées dans la pensée moderne et les sentiments modernes. Mais même les nations jeunes, les nations sans traditions que la démocratie moderne a élevées sur le pavoi, sont capables de posséder une littérature et une civilisation de ce genre, conformes aux besoins de leur époque et du jour présent. Notre siècle ne connaît aucun monopole de civilisation. Les nations sans traditions — il est curieux de le constater — sont très rarement dans la nécessité réelle de céder la première place aux plus anciennes, quand elles ont la faculté de se développer librement. Peut-être manquent-elles du raffinement suprême du sentiment décadent ou du charme piquant de la satiété, mais de tels sentiments ne se trouvent que dans les plus riches couches sociales d'une nation au passé historique, nullement dans les masses démocratiques. C'est le sort inévitable de la civilisation contemporaine de devenir une civilisation pour les masses. Les nations sans traditions éprouvent une soif ardente d'instruction; avec une hâte fiévreuse, elles s'efforcent d'obtenir ce dont un destin criminel les a privées pendant si longtemps.

Deux voies différentes s'ouvrent aux puissances qui désirent procurer à l'Europe plus de justice, une plus longue paix et la prospérité : ou bien elles feront un replâtrage et elles laisseront les Slovénes périr peu à peu, en les livrant une fois encore à un système de gouvernement absolutiste



et germanisateur et, par là même, elles infuseront à l'impérialisme allemand une nouvelle vitalité; ou bien elles compléteront la tâche commencée, en mettant les Slovènes à même d'achever librement et sans entraves leur développement politique en union avec le reste de leurs frères yougoslaves.

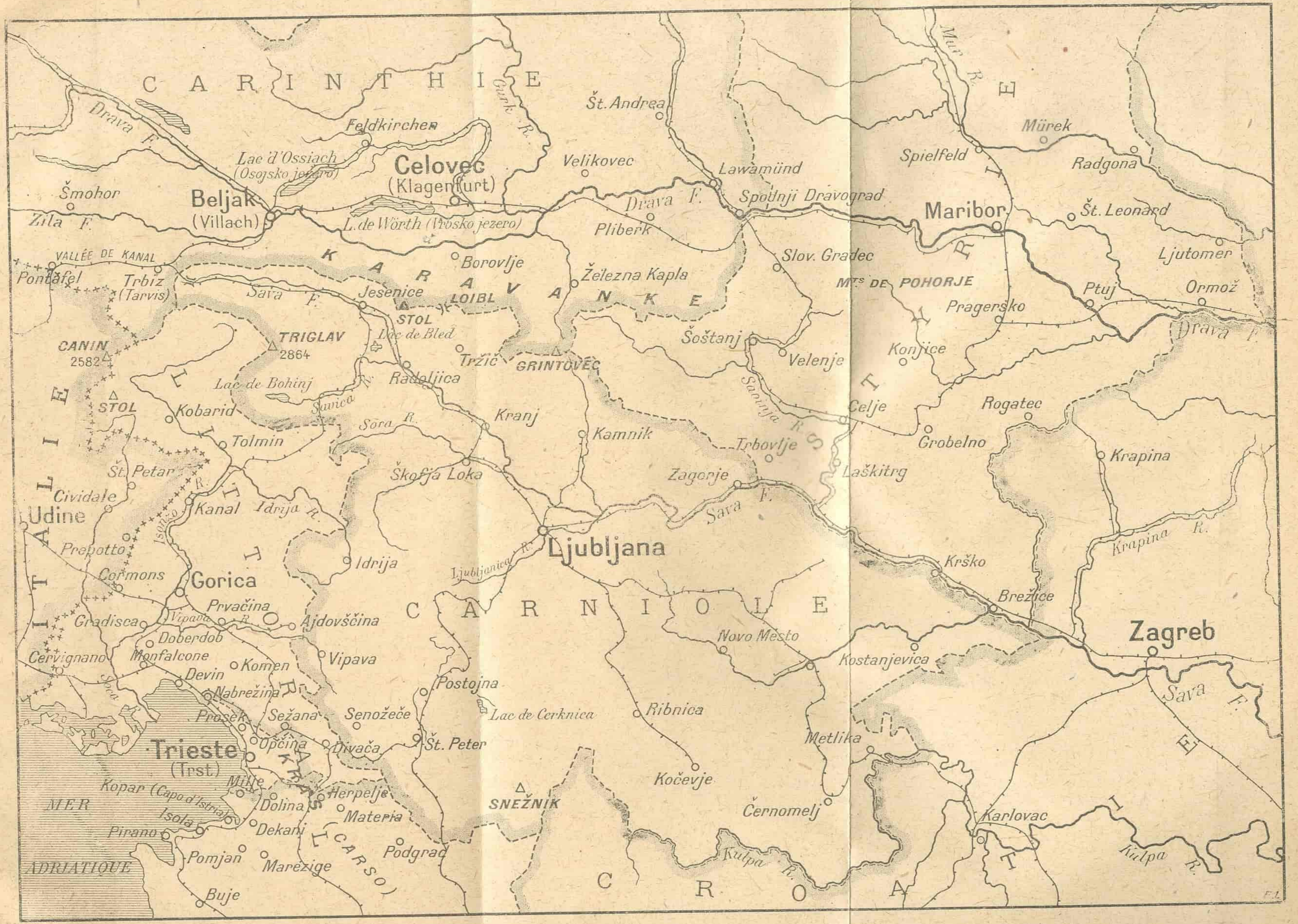
Aucune nation, les Tchèques exceptés, n'a combattu la germanisation de manière aussi désespérée et aussi tenace que l'ont fait les Slovènes pour défendre leur propre vie. Avec une froide résolution, un peuple d'un million et demi d'individus a tenu tête au puissant colosse qui, pour se frayer son propre chemin vers la mer plus méridionale, et tout infatué qu'il était de la folle et aveugle arrogance des Junkers réactionnaires, rêvait de mettre fin à l'existence de cette jeune et démocratique nation, aspirant à un légitime développement.

Aucune génération peut-être n'a jamais attendu quelque chose avec plus d'anxiété, ni aussi avec un tel incommensurable optimisme que l'anxiété et l'optimisme avec lesquels la génération contemporaine attend le grand changement qui résultera de la guerre. Devant nos yeux se lève la terre nouvelle d'une Europe régénérée, meilleure, d'une fédération démocratique d'Etats, d'une vie caractérisée par une plus grande activité sociale. Une jeune nation dont toute l'âme, dont l'existence tout entière ont été une protestation vivante contre le germanisme, pourrait-elle être exclue de cette Europe de l'avenir, meilleure et régénérée?

L'Europe de demain se doit à elle-même de laisser suivre librement sa route, de laisser se développer librement une nation qui a loyalement mérité le droit de se gouverner elle-même par la vaillante défense qu'elle a opposée au germanisme dans la pauvreté, dans l'humiliation et dans une lutte sans répit contre l'esclavage social que lui imposaient ses puissants antagonistes.

A une heure aussi grave, à une heure telle qu'il ne s'en présente qu'une fois dans la vie d'un peuple, une petite

nation s'adresse à l'Entente en toute confiance. Elle lui dirait volontiers : « L'Entente ne nous aidera-t-elle pas à obtenir ce qui est le point de départ et la condition première de toute prospérité intellectuelle et matérielle? Ne nous aidera-t-elle pas à obtenir la liberté politique et notre libre réunion à la nation yougo-slave dont nous faisons partie? »



CARTE DES PAYS SLOVÈNES



# TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE . . . . .	5
INTRODUCTION. . . . .	31
CHAPITRE I	
La lutte nationale des Slovènes a pour cause l'attitude politique de l'Allemagne. . . . .	35
CHAPITRE II	
Géographie politique des pays slovènes. . . . .	41
CHAPITRE III	
La branche la plus occidentale des Yougo-Slaves. . . . .	49
CHAPITRE IV	
Développement historique des Slovènes jusqu'à la Révolution française. . . . .	57
CHAPITRE V	
Les Français en pays slovène (1809-1813). . . . .	67
CHAPITRE VI	
Renaissance politique des Slovènes. . . . .	75
CHAPITRE VII	
La lutte pour la Constitution. . . . .	87
CHAPITRE VIII	
Les Slovènes et l'Autriche. . . . .	95
CHAPITRE IX	
Les Slovènes et la politique étrangère de l'Autriche. . . . .	105
CHAPITRE X	
La lutte contre le pangermanisme. . . . .	111

	Pages.
CHAPITRE XI	
Slovènes et Italiens.....	121
1. La terre et les hommes.....	121
2. Le passé.....	132
3. Le présent.....	138
4. Le démêlé avec l'Italie.....	148
5. Quintessence du problème de l'Adriatique.....	155
CHAPITRE XII	
Questions économiques slovènes.....	159
CHAPITRE XIII	
L'idée yougo-slave.....	171
CHAPITRE XIV	
La lutte pour la vie intellectuelle.....	183
CHAPITRE XV	
Les grandes visées d'un petit peuple.....	191



